L'Avant-Scène

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

THÉATRE ANTOINE

JULES

Comédie-farce en trois actes et cinq tableaux
de **P.-A. BREAL**

★

THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL

La Monnaie de ses Rêves

Comédie en un acte d'**André RANSAN**

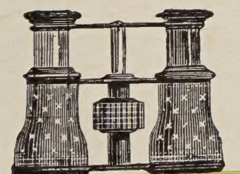
★

THÉATRE DU CERCLE DE STRASBOURG

Un Extraordinaire Bonhomme de Neige

Conte pour enfants par **Antoine BOURBON**

★



La quinzaine dramatique

par ANDRÉ CAMP

JEAN COLIN

N° 126 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)





EVAL (Charles Charras) : « *En es-tu aussi toi, Clémentine ?* »

LE VICOMTE (André Gille) : « *Vóus spéculez ?* »

QUELQUES SCÈNES DE « JULES »

Photos BERNAND.

PIEUX (Jean Laugier) : « *Je m'appelle Le Pieux Félix. Je suis l'aveugle de Saint-Sulpice, celui de droite.* »

MARIA (Rosy Varte) : « *Jamais une infidélité, Jules, jamais!* »





THÉATRE
ANTOINE

Comédie-farce en trois actes
et cinq tableaux
de P.-A. BREAL

Musique d'Edgar BISCHOFF

Réalisation sonore
de Fred KIRILOF

Décors et costumes
d'Yves FAUCHEUR

Mise en scène
de Jacques FABBRI

JULES

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

M. BEAUPIS	Gabriel JABBOUR
M. CHEVAL	Charles CHARRAS
UN SAUTE-RUISSEAU	Gabriel MEUNIER
Mlle GABRIELLE	Jacqueline ROUILLARD
LE CURE	André GAILLARD
LE BOUCHER	Jean VIOLETTE
TITINE, la mariée	Colette COTTI
Mme HERMANCE	Anne ALEXANDRE
GUSTAVE, le marié	Michel BOULEAU
CLEMENTINE	Simone CENDRY
LE VICOMTE	André GILLE
JULES	Jacques FABBRI
CACHALOT	André WEBER
LE PIEUX	Jean LAUGIER
Me Ernest VEAU	André WEBER
MARIA	Rosy VARTE
EMILE	Julien GUIOMAR
LE GARÇON DE CAFE	Gilbert MEUNIER
LE CHAUFFEUR DU CAR	Philippe TIRY
UN AGENT	André GAILLARD
UN EMPLOYE DE LA S.N.C.F.	Philippe TIRY
UN AUTRE	Gilbert MEUNIER

★

Cette pièce a été créée au Théâtre Antoine, le 20 février 1956.

THÉRÈSE LE PRAT
ou le théâtre à deux dimensions

Les abonnés de L'AVANT-SCENE *(édition cartonnée) auront le plaisir de trouver, pour la première fois, encarté dans ce numéro, un « masque » de Fabbri. Il est signé Thérèse Le Prat. Ainsi débute une série qui se poursuivra à raison d'un numéro sur deux. On ne peut que se féliciter de cette initiative.*

Thérèse Le Prat a choisi l'appareil photographique plutôt que le crayon du dessinateur ou le pinceau du peintre, mais non point pour rapporter l'ordonnance de la nature et en fixer les beautés formelles ; son ambition a été de l'utiliser pour exprimer des sentiments, pour manifester des passions, pour traduire des états d'âme et, essentiellement, pour rendre des situations dramatiques : le visage et parfois seulement le regard devaient être ses sujets naturels.

Les enfants, qui furent ses premiers modèles, lui apprirent à surprendre le jeu spontané des expressions ; les acteurs allaient lui permettre de définir son art et de l'accomplir. Rencontre merveilleuse si on songe que l'art du comédien, art du présent et condamné comme tel à n'être fixé que par le souvenir, trouvait là le moyen de laisser une trace visible. Car le simple document photographique pris en scène a souvent besoin, pour être lisible, d'un commentaire ou de la mémoire qu'on garde d'une représentation.

Thérèse Le Prat a réussi à « révéler » — au sens le plus photographique du terme — les signes essentiels qui restituent la présence du personnage considéré à travers la personnalité de l'interprète : le MASQUE, écorce humaine composée par les traits du visage que souligne ou dessine le maquillage, et le REGARD vivant qui, dessous, découvre l'âme.

Cette interprétation de l'interprétation s'accompagne d'un style — admirable ; elle ne va pas sans parti pris. Thérèse Le Prat a ses types. D'ailleurs, délaissant les Tartuffe ou les Don Juan, elle s'est acheminée vers sa propre création. Elle a profité de ce que le comédien sait donner l'apparence du naturel à ce qui n'est que jeu, pour tenter avec lui d'abstraire l'expression dramatique de l'intrigue et rendre la seule poésie du sourire ou de la gravité.

C'est le drame à l'état pur que Thérèse Le Prat a fini par mettre en scène sur son théâtre à deux dimensions.

•

JACQUES FABBRI

Jacques Fabbri offre l'exemple d'un acteur formé à la discipline du cabaret et dont le style commande non seulement celui des comédiens qu'il met en scène, mais l'esprit même des pièces qu'il représente.

Son visage plein de bonhomie fait place, sur le théâtre, à un masque truculent ; une diction souvent et délibérément mécanique en souligne la stylisation. Jacques Fabbri joue avec art d'un parler monocorde dont il varie les effets par la rapidité insolite du débit ou des syncopes inattendues.

Il sait que le comique doit payer comptant. Aussi se préoccupe-t-il de tout ce qui, dans la composition du spectacle, peut amuser l'attention du spectateur et provoquer son rire, et recherche-t-il le pittoresque de la moindre silhouette, de son dessin et de ses mouvements. Jacques Fabbri a d'ailleurs le sens de l'économie scénique : rien ne doit se trouver sur le plateau qui ne soit nécessaire et ne participe directement au jeu : le décor lui-même, avec lui, est actif !

Une telle conception suppose logiquement le travail d'une compagnie. Les différentes individualités de la troupe apportent leur note personnelle et renouvellent déjà, par leur présence, l'intérêt de la représentation. C'est la bonne tradition du théâtre boulevardier qui est né sur les tréteaux et a eu les farceurs et les comédiens de l'art pour serviteurs avant de passer au début de ce siècle par le Théâtre des Variétés.

Sans doute, Jacques Fabbri risque-t-il ainsi de schématiser la comédie en stéréotypant les personnages et de la réduire aux procédés. Mais pourquoi aussi ne pas lui faire confiance ? Sa personnalité, associée à celle d'écrivains, peut donner demain un genre comique original au théâtre français.

PAUL-LOUIS MIGNON.

JULES

ACTE I

A Châteaumou. Dans l'étude de Me Ernest Veau.

Au lever du rideau, le premier clerc, M. Beaupis, se débat avec un client, M. Cheval.

M. CHEVAL. — Je ne sortirai pas d'ici sans les avoir, mes sous !

M. BEAUPIS. — Mais, Monsieur Cheval, inutile de vous emballer. Vos sous sont en sûreté dans le coffre. Maître Veau a dû partir pour Paris, pour une affaire urgente...

M. CHEVAL. — Deux millions que je lui donne, en louis d'or. L'autre jour, le voilà qui passe à la ferme et qui me dit : « As-tu des économies, Cheval ? Parce que, si tu en as, c'est le moment. Y a des affaires à faire. Je monte dans le Nord, je t'achète des vaches ; les Hollandais les vendent pour rien, et tu les revends ici avec cent pour cent dans ta poche ! » — Cent pour cent, que je lui dis. — Cent pour cent qu'il me dit. — Mais, je lui dis, vous voilà qui trafiquez sur le bétail, maintenant ? — Hé, qu'il me répond, avec un clin d'œil, c'est l'époque qui veut ça. Vous aurez une bonne somme demain pour les Hollandais, mais je veux un papier ! — Tu l'auras. — Et le papier, il me l'a signé, le voilà, en règle, avec les timbres. Et moi, ce matin au marché, qu'est-ce que j'apprends ?... Que Maître Veau a fait le tour des fermes de la région et qu'il a ramassé plus de dix millions pour acheter des Hollandaises ! N'en parle pas, qu'il m'avait recommandé... Et le voilà, lui, qui en parle à Clément, à Baptiste, à Francis, à Gardot, à Caradec, à Moïse, à Gaspard, et le voilà qui bat la région, comme le Parisien qui nous a si bien empaumés l'année dernière avec sa spéculation sur les juments tchécoslovaques.

M. BEAUPIS. — Aucune comparaison entre Maître Veau, qui est un bon Français, et cet escroc, Monsieur Cheval... Maître Veau...

M. CHEVAL. — ... Depuis qu'il a enterré sa femme, ça ne tourne pas rond chez lui, il ne m'aurait pas dit « n'en parle pas », ça ne m'aurait pas tourneboulé l'esprit, mais le voilà qui en parle à Clément, à Baptiste, à Moïse, à Gaspard...

M. BEAUPIS. — Au fond, vous êtes vexé de n'être pas seul à faire une bonne affaire !

M. CHEVAL. — Mon nez me dit que c'est une affaire qui a des dessous pas catholiques.

M. BEAUPIS. — Maître Veau vous a toujours bien conseillé, reconnaissez-le !

M. CHEVAL. — Du vivant de sa femme, d'accord, il m'a fait faire de bons placements. Mais depuis que sa femme est morte, il était changé.

M. BEAUPIS. — On ne perd pas une bonne épouse, Monsieur Cheval, sans en avoir un peu l'esprit troublé...

M. CHEVAL. — D'accord ! Une bonne ménagère, ça se pleure et je le comprends. Mais voilà plus de six mois qu'il l'a enterrée.

M. BEAUPIS. — Maître Veau est un sensible.

M. CHEVAL. — Et puis, c'est pas hier, qu'il m'avait dit qu'il partirait. C'est de mardi en huit, le jour de la Sainte-Clothilde, même que ma femme en fit la remarque.

M. BEAUPIS. — Maître Veau a sans doute eu ses raisons d'avancer son départ !

M. CHEVAL. — Vous n'êtes pas au courant ? Vous n'êtes au courant de rien ! et à vous-même, ça ne paraît pas bizarre que vous soyez au courant de rien ?

M. BEAUPIS. — Il est déjà arrivé à Maître Veau de partir sans me prévenir.

M. CHEVAL. — Et sans même vous laisser des instructions ?

M. BEAUPIS. — ... En général... bien sûr... Maître Veau...

M. CHEVAL. — Eh bien, moi, je veux mes sous. Si tous les fermiers du canton font venir des vaches hollandaises, où voulez-vous qu'elle soit, la spéculation ? Dans la poche de Maître Veau, peut-être, mais sûrement pas dans la mienne... Il y aura tant de lait et de viande sur le marché que les prix baisseront à ras et qu'on se sera tout de même ruinés en fourrage et en litières. J'ai peut-être de la bouse à mes souliers, mais mon cerveau n'est pas plus bouché que celui d'un notaire, sans vous offenser, Monsieur Beaupis.

(*Entre un saute-ruisseau, après avoir frappé.*)

SAUTE-RUISSEAU. — Je m'excuse, Monsieur Beaupis, mais c'est Mademoiselle Gabrielle, du Château, qui m'a demandé d'insister pour que vous la receviez tout de suite.

M. CHEVAL. — Vous gênez pas, mais moi, tant que j'aurai pas mes sous, je ne bougerai pas de ma chaise...

M. BEAUPIS. — Je vous en prie, Monsieur Cheval, n'ayez pas l'entêtement du mulet !

M. CHEVAL. — Mes sous et je m'en vas !

M. BEAUPIS. — Je ne peux tout de même pas recevoir Mademoiselle Gabrielle dans le couloir !

M. CHEVAL. — Recevez-la où ça vous chante, mais moi, je suis vissé là.

M. BEAUPIS. — Savez-vous, Monsieur Cheval, que vos propos malveillants à l'encontre de Maître Veau, propos que vous avez sans doute tenus à d'autres qu'à moi... ?

(*Il renvoie le saute-ruisseau.*)

M. CHEVAL. — Je l'ai dit au coiffeur, pendant qu'il me faisait la barbe.

M. BEAUPIS. — ... Sont passibles du tribunal correctionnel ?

M. CHEVAL. — J'ai le frère de mon cousin qui est président ; je ne crains pas vos menaces ! Et je suis moi-même président de ben des choses et le ruban du Mérite agricole, je l'ai ! Je suis un honnête homme, et c'est pas encore un morveux comme vous qui allez m'apprendre à chanter la messe... J'étais haut comme ça, que j'en connaissais la musique. D'ailleurs, Mademoiselle Gabrielle, je la connais et son père et moi on a été à Verdun ensemble. Il était général et j'étais deuxième classe. Je gardais la porte à la Citadelle, et quand il passait, je présentais les armes, et comme mon père était son fermier, à chaque coup il s'arrangeait pour me faire passer une douceur par son ordonnance.

(*Entre Mlle Gabrielle.*)

GABRIELLE. — Eh bien, Monsieur Beaupis, j'ai demandé à être reçue d'urgence !

M. BEAUPIS. — Je... J'étais en conversation, Mademoiselle !

GABRIELLE. — Excusez-moi, Monsieur Cheval, mais je vous serais infiniment reconnaissante si vous pouviez me permettre...

M. CHEVAL. — Ma foi, Mademoiselle Gabrielle, j'aimais trop votre père pour vous refuser de vous faire plaisir, et vous êtes vous-même trop aimable avec tout le monde pour qu'on vous fasse affront, mais j'ai juré sur l'Evangile que je ne décollerai pas de cette chaise.

M. BEAUPIS. — Comprenez donc une bonne fois que Maître Veau étant parti...

GABRIELLE. — Parti ? Ce qu'on raconte est donc vrai ? Maître Veau est vraiment parti ?

M. CHEVAL. — Parti acheter dans le Nord des vaches hollandaises avec le pognon de dix couillons, dont moi.

GABRIELLE. — Mais c'est affreux...

M. CHEVAL. — Il vous a empaumée aussi ?

GABRIELLE. — C'est affreux...

M. CHEVAL. — Mademoiselle Gabrielle !

(*Entre le curé.*)

LE CURÉ. — Monsieur Beaupis, que se passe-t-il ?

M. BEAUPIS, *criant au dehors.* — Monsieur Léon, de l'eau, de l'eau, de l'eau... Mademoiselle Gabrielle se trouve mal... (*Il est sorti.*)

LE CURÉ. — Mademoiselle Gabrielle, mon Dieu !... cette chère enfant...

M. CHEVAL. — On est tous empaumés, Curé !

LE CURÉ. — Empaumés ?

M. CHEVAL. — Ça se dit pour les vaches quand elles ont la pomme dans le gosier, et pour les chrétiens quand le diable leur a vidé les bourses.

LE CURÉ. — Maître Veau n'est pas le diable, il a enterré fort chrétiennement sa femme.

M. CHEVAL. — Il a levé le pied, après vingt ans d'honnêteté.

GABRIELLE. — Ah ! Monsieur le Curé !

LE CURÉ. — Je suis là, mon enfant. Comment va la Comtesse, votre mère ?

(*Revient Beaupis avec l'eau.*)

GABRIELLE. — Je ne me pardonnerai jamais, Monsieur le Curé ! Jamais !

LE CURÉ. — Buvez, Mademoiselle Gabrielle, buvez... Monsieur Beaupis, je vous en supplie, dites-moi la vérité. Je ne me résous pas à croire qu'un homme aussi recommandable que Maître Veau a pu perdre le sentiment de l'honneur au point d'abuser le pauvre homme d'église que je suis.

M. CHEVAL. — Tous ! Il nous a tous eus. Nous autres, paysans, avec les vaches hollandaises, vous, Curé, avec sans doute une affaire de chasubles ou de vin de messe. Quant à Mademoiselle Gabrielle, ma foi, il lui aura fait miroiter la manière de reconstituer la fortune de feu le général, mangée par les deuils et les partages, et les honoraires du notaire et les tracasseries du fisc.

LE CURÉ. — Monsieur Beaupis, je vous en supplie !

M. BEAUPIS. — Je ne peux que m'étonner, Monsieur le Curé, de ces bruits qui courent sur Maître Veau, et vous assurer que je ne suis au courant de rien ! Absolument de rien !

M. CHEVAL. — J'étais derrière Monsieur Emile, hier matin, au guichet de la gare ; moi j'allais à Quimper et lui, c'était Paris qu'il demandait. Paris, que je lui dis ! Allez à « La Petite Lune ». Il y a là une rousse à qui Cheval a fait faire plus d'un tour de piste. Elle vaut sa nuit... Mais lui, d'habitude bon vivant, le voilà qui pince du bec et qui me jette un œil mauvais. — « La Petite Lune » qu'il me dit, ça pourrait bien être l'éclipse tout entière pour pas mal de monde d'ici. Et le voilà parti. Bon

de gui, Cheval, que je me dis, voilà un gars qui a une perte d'argent qui lui bouche l'estomac, et moi je pense à mes millions que justement j'ai donnés à Maître Veau. Je raconte mon histoire à Baptiste...

LE CURÉ. — Monsieur Emile est à Paris ? Le lundi est pourtant jour chargé pour lui. C'est sa leçon de barres parallèles aux Enfants de Marie et aux élèves du Séminaire !

M. CHEVAL. — Il a empaumé Monsieur Emile aussi et Monsieur Emile essaie de lui mettre le grappin dessus. Je l'ai compris depuis la première seconde.

LE CURÉ. — Madame Hermance est peut-être au courant, elle... A sa sœur, Maître Veau s'est peut-être confié !

M. CHEVAL. — Ça, c'est une bonne idée.

M. BEAUPIS. — Je reconnais qu'il y a évidemment quelque chose d'assez inquiétant dans tous les faits que vous m'avez exposés, mais si cela doit tous vous rassurer, je vous révélerai que moi-même j'ai avancé deux cent mille francs à Maître Veau pour une petite spéculation — toute petite — sur les louis portugais !

M. CHEVAL. — Eh bien, l'armée des couillons, la voilà avec un soldat de plus !

GABRIELLE. — Qu'on aille chercher Madame Hermance. Tout ceci n'est peut-être qu'un affreux malentendu !

M. BEAUPIS. — J'y cours, Mademoiselle Gabrielle, j'y cours...

(*Il sort. Entre un boucher. Il est endimanché.*)

M. CHEVAL. — Ah ! te voilà, boucher !

LE BOUCHER. — C'est-y vrai ce qu'on raconte ?

M. CHEVAL. — C'est-y pour entendre ce que tu vas entendre que tu as sorti ton habit noir ?

LE BOUCHER. — Je marie Titine. T'entends pas les cloches ?

M. CHEVAL. — Ma foi, c'est vrai, j'avais oublié. Eh bien, la dot de ta fille, il lui a poussé des jambes !

LE BOUCHER. — Si elles sont aussi courtes que les tiennes, elle n'ira pas loin !

M. CHEVAL. — Ma foi, assez pour que ton gendre en pleure dans ses draps cette nuit même !

LE BOUCHER. — Toujours la langue bien pendue ! Mais le bœuf que tu m'as vendu, il était si pourri du dedans que le vétérinaire n'a pas voulu que j'en débite la viande. Tu me dois le dédommagement.

M. CHEVAL. — Eh bien, Maître Veau te le paiera. Quand la gendarmerie le retrouvera.

LE BOUCHER. — La gendarmerie ?

(*Entre une mariée.*)

LA MARIÉE. — Eh bien, papa ! On t'attend !

LE BOUCHER. — J'y vais, j'y vais, mais si ce qu'on raconte est vrai, au lieu de faire ta princesse, comme ton père et ta mère faudra débiter la viande, et ton mari aiguiser son couteau sur sa botte ! Je la marie et je reviens !...

(*Il sort.*)

GABRIELLE. — Je lui ai tout donné, Monsieur le Curé...

LE CURÉ. — Tout, Mademoiselle Gabrielle ?...

(*Entre Mme Hermance, yeux baissés, lèvres pincées.*)

LE CURÉ. — Mes hommages respectueux, Madame Hermance !

M. CHEVAL. — Ah ! il en a fait de belles, votre frère !

LE CURÉ. — Tout ceci est pure calomnie, n'est-ce pas, Madame Hermance ?

M. CHEVAL. — Mais c'est inscrit sur le visage de Madame Hermance, comme la virginité sur celui d'une nonne, qu'elle sait la vérité et qu'elle en reste muette !

LE CURÉ. — Je vous en prie, Madame Hermance ! J'ai confié à votre frère mes modestes économies, non pour une spéculation, comme l'insinue Monsieur Cheval, mais pour un heureux placement destiné à un pieux emploi, vivement conseillé par Monsieur votre frère, pour qui ma confiance reste bien entendu entière. Et Mademoiselle Gabrielle que voici, qui doit épouser Monsieur le Vicomte, comme vous le savez, dans le but de grossir sa dot, hélas ! insuffisante pour faire vivre des gens de qualité...

M. CHEVAL. — En un mot comme en cent, comment expliquez-vous qu'après avoir grugé tant de gens, votre frère soit parti sans crier gare, sans même prévenir Monsieur Beaupis, son premier clerc ?... Parlez, Madame Hermance...

GABRIELLE. — Madame Hermance, tout ceci est faux, n'est-ce pas ? Une pure invention de ces gens grossiers, qui sont tellement près de leur argent que le perdre les touche davantage que perdre leur femme ou leur fils.

M. CHEVAL. — C'est pour moi que vous dites ça ? Et vous, vous n'avez pas peur de les perdre, vos sous ?

GABRIELLE. — J'en ai très peu, Monsieur Cheval. Et puisque vous avez du respect pour mon père, vous devez savoir que c'était un homme très bon et que les hommes de son espèce meurent toujours en laissant leurs nombreux enfants dans la gêne, n'ayant de leur vie su maquignonner un cheval ou fausser les poids d'une balance.

M. CHEVAL. — Ma foi, pour une demoiselle, c'est bien répondu et votre voix sonne comme celle du général. Garde à vous ! Fixe, Cheval et rentre dans le rang ! Ton général a raison. Tu es un cochon et tu t'es salement fait moucher ! Mais peu ou beaucoup, l'argent est l'argent, et Maître Veau est un voleur.

LE CURÉ. — Rassurez-nous, Madame Hermance ! Nous en avons besoin !

M. BEAUPIS. — Madame Hermance !

LE CURÉ. — Madame Hermance ! Au nom du ciel, parlez !

M. CHEVAL. — Dans une heure, tout le pays va cogner à votre porte. On chuchote déjà sur les places et dans les bistrots, dans les rues... Si Maître Veau est innocent, c'est maintenant qu'il faut le dire.

(*Entre le boucher, suivi de la mariée.*)

LA MARIÉE. — Papa, papa !

LE BOUCHER. — Je ne peux pas, fillette ! Jamais j'aurai la force de te conduire à l'église, tant que je ne saurai pas si, oui ou non, Maître Veau est en train d'écouter la musique de mes écus pendant que j'écoute celle des oraisons.

(*Entre le marié.*)

LE MARIÉ. — Eh bien, Titine !...

LA MARIÉE. — Paraît que Maître Veau est parti avec ma dot et papa en a les sangs mangés.

LE MARIÉ. — Venez donc, beau-père. Je suis

décidé aujourd'hui, je ne le serai peut-être pas demain...

M. Beaupis. — Madame Hermance !

Tous. — Madame Hermance ! Madame Hermance ! (*Madame Hermance éclate en sanglots.*)

M. Cheval. — Mon nez ne m'avait pas trompé !

Le boucher. — Fi de garce, de fi de garce... (*Il s'étrangle dans son col.*)

La mariée. — Papa... Papa... Faut le déboutonner... il...

Gabrielle — Ah ! mon Dieu ! (*Elle s'évanouit.*)

Le curé. — Mademoiselle Gabrielle, Mademoiselle Gabrielle... des sels... des sels... des sels... (*Il frappe dans les mains de Gabrielle.*)

M. Beaupis. — Mais, enfin, Madame Hermance, Maître Veau est parti hier matin, vous savez donc la nouvelle depuis hier matin et, même moi, le premier clec, vous ne m'avez pas prévenu.

Hermance. — J'ai voulu éviter le scandale. J'ai prévenu Monsieur Emile... le seul homme de la famille... et puis je savais qu'il avait avancé trois millions à Ernest...

M. Cheval. — L'argent de la famille, c'est sacré, mais le nôtre, le mien, celui du boucher, de M. le Curé, de Mademoiselle Gabrielle, c'est comme du chiendent dans un pré : que les bêtes le ratissent avec leurs dents, ma foi, c'est fait pour ça !

La mariée. — Papa ! Papa !... de l'eau bien fraîche... cours en chercher, Gustave !

(*Le marié sort en courant.*)

Le curé. — Des sels aussi ! A quel égarement soudain Maître Veau, cet homme si pieux, si conscient de ses devoirs, et que je ne peux pas encore croire capable d'une telle action, a-t-il cédé, Madame Hermance ? Connaissez-vous la raison, l'explication de cette...

M. Cheval. — Escroquerie ! Ayez pas peur des mots !

Hermance. — Monsieur Emile est parti à sa recherche... et peut-être aura-t-il assez de persuasion, s'il le retrouve...

M. Cheval. — S'il le retrouve, je connais Emile. Question de gros sous, il est pire que le boucher... De colère, il est capable de l'assommer !

Le curé. — Mais si Monsieur Emile est parti à sa recherche, c'est donc qu'il a quelques éléments qui lui permettent d'espérer de retrouver Maître Veau !

M. Cheval. — Ma foi, ça c'est raisonné. Moi, pauvre marchand, je n'y aurais pas pensé, et Madame Hermance en sait plus long qu'elle ne veut en dire !

(*Entre une belle fermière, solide et gueularde.*)

Clémentine. — Où qu'il est le notaire !...

M. Cheval. — En es-tu aussi, Clémentine.

Clémentine. — Ma foi, moi c'est pas l'argent qui me tracasse, mais si c'est pour m'en soutirer qu'il venait tous les jours à la ferme, depuis que j'ai perdu mon époux, ma foi, je vais te lui chauffer les oreilles, qu'elles vont lui siffler comme le bouillon dans la marmite.

M. Cheval. — Eh bien, allume le feu, Clémentine !

Le curé. — Evitez le scandale, Madame Hermance ! Pensez, Madame Hermance, que les journaux vont s'emparer de cette histoire, votre nom va s'y trouver en première page, votre photographie, peut-être... et les nôtres... Ces messieurs et ces dames et moi-même, si nous pouvions joindre Maître Veau, nous saurions trouver les arguments qui lui feraient peut-être comprendre l'immoralité de sa conduite, et ressurgir du limon l'homme honnête et de devoir qu'il a été toute sa vie.

(*Gustave revient avec l'eau et les sels.*)

Clémentine. — Pour moi, c'est un coup de sang ! Veuf depuis six mois, il me tournait autour comme un furet autour du terrier. J'aurais point refusé, mais je veux la bénédiction du curé avant, pour que tout soit en règle, que je lui disais quand il me mettait les mains trop près du corsage.

La mariée. — Maintenant que tu ne souffles plus, papa, viens-t-en nous marier !

Le marié. — Venez donc, beau-père... l'argent n'est pas tout dans la vie. Titine a de la santé et c'est pas d'avoir perdu cent mille francs qui vous empêchera de la doter !

Le boucher. — Cent mille francs... cent mille francs !

La mariée. — Et la cérémonie qui est commandée... Mariée ou pas mariée, les cierges se paient et la nourriture aussi.

M. Cheval. — Va marier ta fille. Je prends en mains tes intérêts !

Le boucher. — Vieux chenapan, ils ont là un beau chaperon !

M. Cheval. — Si tu retardes le mariage, prends garde de voir ta fille s'arrondir comme une courge mûre.

Le boucher. — Ma foi, la tienne a baptisé le lendemain de ses noces !

Le curé. — Messieurs !... Voyons !... Va marier ta fille, le vicaire doit s'impatienter et tu le connais, il est capable d'avoir déjà enlevé les décorations et de te présenter tout de même la note...

Le boucher. — C'est bon ! Je la marie et je reviens. Et s'il faut aller jusqu'à Paris chercher le notaire, l'autocar de la noce est assez grand pour emmener tout le monde. (*Il sort, accompagné de la mariée et du marié.*)

Hermance. — Hier matin, sur le piano, j'ai trouvé cette lettre !

M. Cheval. — Montrez ça, Madame Hermance !

Hermance. — Lisez-leur, Monsieur Beaupis.

Beaupis. — « Je pars à la recherche de la seule femme que j'ai aimée... Pardon. »

Clémentine. — Eh bien, voilà du nouveau !

M. Cheval. — Qu'il parte en chasse, ça je le comprends, mais avec, dans son carnier, des cartouches payées avec nos sous, ma foi, ça ne se passera pas comme ça !

Gabrielle, *qui revient à elle, aidée par le curé.* — Merci, Monsieur le Curé !...

M. Cheval. — Attendez... Je me rappelle qu'un soir, au banquet de clôture du dernier comice agricole, il était assis près de moi et pas mal chauffé par un petit bourgogne pas trafiqué, il m'a parlé de son temps d'étudiant à Paris. Il logeait dans une rue avec un nom militaire... la rue... la rue... la rue... et en dessous, il y avait une boutique de je ne sais plus quoi et une petite qui tirait l'aiguille... Même que je lui ai dit : « Si vous aviez épousé

votre couturière, vous auriez peut-être pas les palmes tout de même et une situation bien assise... » Oui, qu'il me répondit dans l'oreille, mais les situations assises sont pas toujours les plus agréables ! Il avait pas l'air, mais avec un verre dans le nez, il était pas moins coquin qu'un autre...

Clémentine. — Eh bien, Cheval, faut atteler. On prend l'autocar du boucher et en route pour Paris, et ta rue militaire, on finira bien par la trouver et quand on l'aura trouvée, faudra bien qu'on le trouve lui ! En route ! En route ! Ne perdons pas de temps !

Le curé. — Et si nous ne le trouvons pas ?

Clémentine. — On aura au moins essayé. C'est pas en restant plantés autour du nez de Madame Hermance que nos affaires s'arrangeront. Moi, quand j'ai de l'ennui, je me secoue comme pour faire tomber les graines qui vous entrent par le haut du corsage !

Le curé. — Il me faut prévenir mon premier vicaire, au cas où il accepterait de me remplacer, c'est douteux : j'ai un enterrement de première classe.

M. Cheval. — Courez, Curé, courez... et dites-lui par la même occasion de bâcler le mariage. On a besoin de l'autocar et c'est le boucher qui l'a loué... et si vous ne pouvez pas venir, on prendra vos intérêts en mains et on tâchera de ne pas les enterrer, eux ! Courez...

Clémentine. — Satané mâtin ! Depuis trois mois il vient me faire visite presque chaque jour et le voilà qui s'emplume d'une autre, comme un coq de basse-cour.

M. Cheval. — Combien lui as-tu donné ?

Clémentine. — Ah ! le rusé ! Il en disait, pourtant, de belles paroles ! Et chaque dimanche, au cimetière, devant les tombes de nos défunts, c'étaient des sourires, des serrements de main, et mélangés avec des « *Ave* » comme il se doit.

M. Cheval. — Faut que je passe à la ferme prévenir de mon départ.

Clémentine. — Pose-moi en route, c'est ton chemin, j'ai des ordres à donner au valet.

(*Entre le vicomte.*)

Le vicomte. — Gabrielle !

Gabrielle. — Bertrand !

M. Cheval. — Eh bien, Monsieur le Vicomte, auriez-vous donné aussi un sac au notaire ?

Le vicomte. — Je ne suis ni marchand, ni commerçant, et ma foi, j'ai bien trop de peine à gagner ma vie pour avoir quatre sous devant moi ! Non, je suis entré simplement parce que j'ai vu la bicyclette de Mademoiselle Gabrielle contre la porte de Maître Veau et que je m'en suis étonné !

M. Cheval. — Ma foi, Monsieur Beaupis vous racontera l'histoire. Moi j'ai affaire ! Bien le bonjour, Monsieur le Vicomte ! A propos, passez donc à la ferme un de ces matins, le contrat d'assurances que vous m'avez proposé, je suis décidé à le signer !

Le vicomte. — Voilà qui est parfait...

M. Cheval. — Autant vous faire valoir que le courtier de la ville, pas vrai...

Le vicomte. — Merci...

(*Cheval et Clémentine sortent.*)

Le vicomte. — Que se passe-t-il, Monsieur Beaupis?

Beaupis. — Maître Veau est parti avec l'argent de presque la moitié de la commune... et, ce qui est pire, avec le mien !

Le vicomte. — Parti !

Beaupis. — Et je suis d'autant plus navré pour Mademoiselle, que c'est moi-même qui suis passé au château sur l'ordre de Maître Veau, bien entendu, recueillir les fonds qu'elle lui avait promis.

Le vicomte. — Promis ?

Gabrielle. — Et donnés ! Hélas !

Le vicomte. — Vous spéculez ?

Gabrielle. — Je me suis laissé prendre aux arguments spécieux de Maître Veau et je me suis décidée — après avoir beaucoup hésité — à lui confier le peu que je possédais !

Hermance. — Veuillez m'excuser, mais je ne me sens pas bien... Non, pas très bien !

Beaupis. — Je vous accompagne, Madame Hermance ! Moi non plus, je ne me sens pas très bien !

Le vicomte. — Ah ! mais pas du tout ! Que Madame Hermance se retire, je ne la retiens pas, mais de vous, je veux quelques explications !

Beaupis. — Que pourrai-je vous dire, Monsieur le Vicomte ? Je suis moi-même la dupe de Maître Veau !

(*Madame Hermance sort.*)

Le vicomte, *à Gabrielle.* — Ainsi, vous avez confié quelque argent à Maître Beaupis, — un étranger — sur les conseils de Maître Veau — un autre étranger — sans même m'en dire un mot, à moi, votre fiancé ?

Gabrielle. — Je ne lui ai pas confié quelque argent... ce serait sans gravité. Je lui ai confié tout ce dont je disposais. Vous pensez bien que si ce n'avait pas été « tout », je ne serais pas là ce matin.

Le vicomte. — Et quelle somme exacte lui avez-vous confiée ?

Gabrielle. — Voilà qui ne vous regarde pas !

Le vicomte. — Votre père, ma chère, a peut-être été un brillant général, mais c'était, de toute évidence, un bien piètre gérant de ses intérêts ! Je vois que sa fille lui ressemble !

Gabrielle. — Je pourrais vous répondre avec la même impertinence.

Le vicomte. — Et sans doute me reprocher d'être, moi Bertrand, dont la famille a vingt siècles de gloire derrière elle, petit courtier d'assurances...

Beaupis. — Je crois, Monsieur le Vicomte, que si cette spéculation était hasardeuse, comme toutes les spéculations, mais réussie, elle permettait à Mademoiselle de ne pas vendre cette magnifique futaie qui borde le château et de payer les droits de la succession du général en gardant intacte la plus belle partie du domaine.

Le vicomte. — Je savais que votre situation était difficile..., mais pas à ce point, Gabrielle !

Gabrielle. — Nous travaillerons ! Le verbe « déchoir » ne se conjugue que pour les imbéciles. Nos ancêtres furent des paysans, nous redeviendrons des paysans... et la terre, nous la cultiverons !

Le vicomte. — Qui vous dit le contraire ! Je ne suis pas fâché parce que vous êtes dans une situation difficile, Gabrielle, et vous le savez bien, mais simplement parce que vous m'avez tenu en dehors de votre secret. J'espérais une plus grande confiance

et une plus grande amitié. Quant à vendre ce que l'on a toujours possédé c'est un crève-cœur bien sûr, mais plutôt que de conserver ce que l'on ne peut entretenir, n'est-il pas plus sage de s'en séparer et d'acheter un appartement confortable à la ville ?

GABRIELLE. — Tout tombe en ruines dans ma maison, c'est vrai... mais c'est ma maison !

LE VICOMTE. — Cet attachement pour de vieilles pierres vous rendra, chère amie, la vie bien inconfortable !... Ma foi, j'aime mieux fumer mon cigare, les pieds sur le radiateur bien chaud d'une petite chambre sans passé, que d'être obligé d'ouvrir un parapluie dans la salle des gardes de mon château.

GABRIELLE. — Il faut que nous retrouvions Maître Veau, et que je récupère l'argent que je lui ai confié !

LE VICOMTE. — Il eût été plus prudent de ne pas le lui confier.

GABRIELLE. — Certes ! Mais les choses faites sont faites.

LE VICOMTE. — Tête chaude ! Attention, je vais être votre mari !

GABRIELLE. — Dites-vous que ce que je veux, je le fais !

LE VICOMTE. — Bravo ! M'épousez-vous ?

GABRIELLE. — Si je le veux !

LE VICOMTE. — Et comment saurai-je si vous le voulez !

GABRIELLE. — Si je le fais !

LE VICOMTE. — Vous avez de l'esprit, et j'aime cet esprit. Mais aujourd'hui, croyez-moi, il est préférable d'en avoir moins, mais plus de ruse. Les affaires sont les affaires et quand je vante à un client l'intérêt d'être assuré à une compagnie aussi sérieuse que celle que je représente, je songe moins à faire de l'esprit qu'à me convaincre moi-même pour le convaincre, lui.

GABRIELLE. — Quand nous serons mariés, dites-vous bien, Bertrand, qu'il y a beaucoup plus de chance que vous fumiez votre cigare sous un parapluie, devant un feu éteint, que les pieds sur le radiateur du chauffage central !

LE VICOMTE. — J'ai les bronches fragiles, je vous préviens !

GABRIELLE. — Nous cultiverons les champs qui nous restent nous-mêmes, comme mon grand oncle Adhémar quand il revint de Monte-Carlo, moi guidant les chevaux, vous dans les bras de la charrue.

LE VICOMTE. — Gabrielle !

GABRIELLE. — Et je veux sept enfants, autant que de jours dans la semaine !

LE VICOMTE. — Vous me tuez, Gabrielle !

GABRIELLE. — Si vous voulez vivre au chaud, épousez la fille du marchand de chevaux, elle est riche, jolie, ce qui ne gâte rien, et folle de vous. Vous le savez d'ailleurs mieux que moi. (*Elle sort.*)

LE VICOMTE. — Gabrielle !... Gabrielle !... C'est insensé ! Ah ! vous me le paierez, vous ! (*Il se précipite sur Beaupis et le gifle.*)

BEAUPIS. — Mais la faute de tout ceci est à Maître Veau !

LE VICOMTE. — Vous la lui rendrez ! En attendant que je lui en donne une moi-même ! (*Il sort comme entre le boucher.*)

LE BOUCHER. — J'ai parlé au maire. On a fait vinaigre ! J'ai signé le registre, la fille est mariée. Le vicaire lui donnera sa bénédiction un autre jour. On n'a pas le temps, l'autocar est devant la porte ! Où est le monde ?

BEAUPIS. — Chacun est allé chez soi, prévenir de son départ !

LE BOUCHER. — On va faire sonner la trompe ! Vous avez mal aux dents ?

(*Par la fenêtre.*)

Joseph, fais sonner la trompe !

(*Hurlement du klaxon.*)

Et nous autres, Monsieur Beaupis, fouillons les tiroirs. On en tirera peut-être un renseignement... Allez...

(*Entrent le marié et la mariée.*)

LA MARIÉE. — Papa ! papa... Je veux aller à Paris !

LE MARIÉ. — Et les amis qui nous attendent pour le repas !

LA MARIÉE. — Si à ton âge te voilà qui déjà penses à la mangeaille, avant dix ans tu seras mort, et je n'aurai plus qu'à donner ma robe à la teinturière !

LE MARIÉ. — Si on n'est pas revenu demain, te voir en mariée, ça paraîtra drôle... surtout à Paris où ils se moqueront !

LA MARIÉE. — Belle occasion pour toi de me faire un cadeau !

LE MARIÉ. — Si tu vas déjà vers la dépense le lendemain des noces !

LA MARIÉE. — J'en veux une toute verte avec des fil d'or, comme celle de la femme du vétérinaire !

LE MARIÉ. — Ça, tu ne l'auras pas !

LA MARIÉE. — Et moi, ce soir, si je t'en disais autant, hein ?

LE MARIÉ. — Beau-papa, vous entendez ça !

LE BOUCHER. — Ma foi, j'entends, mais te voilà maître chez toi, débrouille-toi. Elle m'a donné assez de fil à retordre quand je l'avais pour fille pour que je ne me mêle plus de la catéchiser maintenant que la voilà ta femme !

LE MARIÉ. — Eh bien, ça promet ! Ma foi, Monsieur Beaupis, restez célibataire !

LE BOUCHER. — Voyons, voyons... ne nous énervons pas ! Ne nous énervons pas !

LA MARIÉE. — Célibataire ! Tu le veux ? Papa ! A Vitré, on arrête chez l'avocat.

LE MARIÉ. — Titine !...

LA MARIÉE. — Je suis comme ça. Prompte en décision.

LE MARIÉ. —, On va à Paris !

LA MARIÉE. — Je ne veux plus y aller !

LE MARIÉ. — Et je t'achète ta robe !

LA MARIÉE. — Je n'en veux plus !

LE BOUCHER. — Vous n'allez tout de même pas vous battre au matin de vos noces. Attendez demain. Tout ça c'est de votre faute, Monsieur Beaupis. C'était votre rôle de surveiller Maître Veau et de ne pas le laisser nous escroquer ! Il ne nous aurait pas escroqués, on ne serait pas là à se disputer, mais le ventre à l'aise derrière une table bien garnie...

Beaupis. — Maître Veau lève le pied et c'est moi, son employé, le responsable ! C'était à moi, son employé, de le surveiller ! Est-ce que ce sont vos commis ou vous qui commandez chez vous ?

Le marié. — Titine !

La mariée. — Je veux le divorce !

Le boucher. — En attendant, voilà pour te calmer, puisque ton mari n'est pas capable de te donner la leçon. (*Il la gifle.*)

La mariée. — Oui, eh bien ! je la lui rends, puisque c'est lui qui est cause que tu me la donnes ! (*Elle le gifle.*)

Le marié. — Moi, la cause ? C'est le notaire qui est la cause de tout ! Que Monsieur Beaupis la lui porte ! (*Il gifle Beaupis.*)

Beaupis. — Eh bien ! eh bien !

Le marié. — Et nous, si on le retrouve votre notaire, vous allez voir comme je vais lui botter le cul !

Le boucher. — Ça, je ne m'en priverai pas non plus !

Le marié. — Il en aura le cuir tanné, à ne plus sentir si ça le gratte ou si ça le pique !

Le boucher. — On sera deux à se relayer, un coup par toi, un coup par moi. Allez, embrasse ton mari, fifille ! Et garde tes ongles pour la peau du notaire.

La mariée. — Non !

Le marié. — Titine !

La mariée. — Non !

Le boucher. — La gifle que je t'ai donnée, tu ne l'avais pas méritée, peut-être ?

La mariée. — Méritée ou pas, il ne fallait pas me la donner. Les coups, moi, c'est comme l'âne du jardinier, ça me fait reculer !

Le marié. — Titine ! Rends-la-moi, si ça peut te faire plaisir !

La mariée. — Non, je ne te la rendrai pas. Et les hommes, assez grossiers pour battre leur femme à peine le livre signé, eh bien ! moi, je ne me mets pas à genoux pour qu'ils me donnent l'absolution !

Le marié. — Titine !

La mariée. — Non !

Le boucher. — Ma foi, mon gendre, elle est comme sa mère ! Le seul moyen de la calmer, c'est de lui claquer la porte au nez et de lui montrer qu'un mari n'est pas une girouette qu'on s'amuse à faire grincer ! (*Ils pousse son gendre et ils sortent.*)

Beaupis. — Voyons, ma petite Titine...

La mariée. — Ah ! vous !

(*Beaupis sort précipitamment. Entre le Vicomte.*)

Le vicomte. — Partis ?

La mariée. — Oh! Monsieur Bertrand ! Chaque fois que vous venez à la maison pour les Assurances, j'ai envie de vous dire que je vous aime. Ma foi, c'est fait ! Mais Gustave n'avait qu'à ne pas me gifler.

Le vicomte. — Giflée ?... Moi aussi, on m'a giflé... moralement giflé...

La mariée. — Je veux le divorce !

Le vicomte. — Moi aussi...

La mariée. — Mais vous n'êtes pas marié !

Le vicomte. — C'est vrai. Tu as raison. Elle me fait perdre la tête !

La mariée. — Enlevez-moi, Monsieur le Vicomte, dans votre petite auto. Pour donner une leçon à Gustave.

Le vicomte. — Une leçon pour Gustave... Une leçon pour la Comtesse... Elle me prend pour un imbécile !

La mariée. — Gustave aussi ! Tu es bête, qu'il me dit avant d'être mon mari !

Le vicomte. — Me forcer à vivre dans son château percé, voilà ce qu'elle veut... Jamais !

La mariée. — Le voilà qui veut me mener à la trique, à peine dit le « oui » devant le maire !

Le vicomte. — Fumer mon cigare sous un parapluie !... Viens Titine... Nous allons les doubler à toute allure et à Paris nous y serons qu'ils n'auront pas encore dans l'œil la flèche de la cathédrale de Chartres !

La mariée. — Pas trop vite, tout de même, Monsieur Bertrand... Nous tuez pas. Je veux vivre, moi !

(*Ils sortent.*)

RIDEAU

ACTE II

Une petite place à Montmartre.

Au lever du rideau, Cachalot et Jules sont en train de monter un éventaire de marchands ambulants.

CACHALOT. — Fait chaud !

(*Grognement de Jules.*)

On s'envoie un petit blanc ?

(*Grognement de Jules.*)

Tu es poli ce matin, c'est un plaisir !

(*Grognement de Jules.*)

Quand j'ai la langue sèche, moi, je ne peux pas penser à autre chose qu'un petit blanc bien frais. Le travail, les femmes, la belote, d'accord, mais d'abord la langue à l'aise derrière les dents, toute menue et agile comme un lézard dans son trou. Hein ?

(*Grognement de Jules.*)

Voilà pourquoi tu n'as pas réussi dans la vie, Jules. On te parle, tu ne réponds pas. On te raconte des choses pleines d'intérêt, tu fais le gorille dans la forêt vierge.

(*Grognement de Jules.*)

Si je ne te connaissais pas depuis trente ans, jamais je n'accepterais de causer avec toi. Jamais. Et permets-moi d'ajouter que personne pourrait croire que tu as été mon condisciple à Charlemagne jusqu'à la quatrième y compris. Qu'est-ce qui t'en reste de tes connaissances ? Rien. L'inscription latine de la fontaine, tu n'es même pas capable de la traduire. Tu ne l'as même pas vue. Tu t'en fous. Moi, elle m'intéresse. Elle m'émeut. Elle me rajeunit.

(*Grognement de Jules.*)

Qu'est-ce que c'est que la vie sans la poésie, Jules ? Quand j'entends parler américain ou portugais, me voilà tout de suite qui pense au bisseness, au travail pour lui refaire son portefeuille — c'est l'instinct, le sale instinct — la vie quotidienne, quoi. Mais quand par hasard je passe dans un cimetière — ça m'arrive — et que par chance on enterre quelqu'un — ça arrive aussi — alors je m'arrête, j'écoute le cureton parler latin et crois-moi, Jules, alors là, je me régale.

JULES. — Pauvre con.

CACHALOT. — Hein ?

JULES. — Je dis : pauvre con !

CACHALOT. — Tu es grossier, Jules, et sans intelligence. Pauvre con ! Pourquoi pauvre con ? Voilà la vraie question, le Pourquoi ? Toi, tu affirmes et tu ne prouves rien.

JULES. — Ta gueule !

CACHALOT. — Bien sûr. Les arguments pour me répondre, tu ne les trouves pas. Alors, du haut de ton mètre quatre vingt et de tes épaules de catcheur, tu laisses tomber ton crachat. Ta gueule ! Mais les vrais problèmes, tu ne les as pas résolus.

JULES. — Quand on aura vendu la camelote, le problème du jour sera résolu. C'est assez pour moi.

CACHALOT. — Bouffer ! Tu ne songes qu'à bouffer ! Et penser ?

JULES. — Quand je bouffe, je pense à ce que je bouffe. Et quand je ne bouffe pas je pense à ce que je ne bouffe pas. Je suis un matérialiste.

CACHALOT. — Moi, quand j'ai refait un portefeuille, qu'est-ce que tu t'imagines que je regarde en premier, hein ? Le pognon ? Non. Le pognon je le sens du doigt, je sais qu'il y en a, je suis tranquille. Non, moi, j'ai une passion : les photographies. J'en ai tout un mur avec des centaines de photos piquées comme des papillons. Les photographies des gens que tu connais pas. Leur femme, leurs gosses, leur maison, leur chien. Ça m'arrive même d'être ému de voir toute l'intimité du tordu que je viens de refaire, et d'être tenté de lui rendre son portefeuille, et j'ai pas trop de toute ma force pour résister. Tiens, dans le dernier que j'ai piqué il y avait cette photo-là. (*Il sort la photo.*) Une gentille petite femme assise dans l'herbe et qui joue avec son lardon.

JULES. — Sors les savons !

CACHALOT. — Et dire qu'une dame comme Maria peut accepter de vivre avec un gorille dans ton genre !

JULES. — Un conseil. Le pourquoi des choses, t'en tourmentes pas trop. Tu lui fais du boniment à Maria. Dis pas non, je t'ai entendu ! C'est sans importance. Fais toute la poésie que tu voudras, et traduis-lui Ciceron. Moi, j'ai le reste, ça me suffit.

CACHALOT. — Une femme honnête, travailleuse, intelligente, sensible, voilà comment tu la traites !

JULES. — Quand elle fait sa sucrée, je cogne, ça résoud tous les problèmes.

CACHALOT. — Quand j'avais quinze ans et que je traduisais Virgile, on m'aurait dit : Cachalot, tu vendras de la camelote de parfumeur avec Jules ton copain de dortoir, j'aurais ri.

JULES. — Fallait pas faire la caisse du notaire chez qui tu travaillais !

CACHALOT. — Une faiblesse, Jules...

JULES. — Et la demoiselle des postes que tu as entraînée dans un bois pour la violer, ça ne t'a pas valu deux ans fermes peut-être...

CACHALOT. — Elle avait quarante ans, et à quarante ans, moi, j'imaginais pas qu'il pouvait y avoir encore cambriolage avec effraction. J'étais jeune, sentimental...

JULES. — Passe-moi le dentifrice !

CACHALOT. — J'imaginais pas tous les détours de l'existence !

JULES. — Maria, tu peux lui faire toutes les phrases que tu voudras. Jamais tu ne la persuaderas de me quitter. Les coups elle aime ça. Toutes les femmes aiment ça. Mon père le disait. Il avait raison. Maman l'adorait. Quand il a passé, après avoir empaillé son dernier chien, un petit loulou qui était crevé du diabète. — Il avait eu du mal le pauvre vieux. — Les poils tenaient pas. Jules, qu'il me dit : « Jules, je me suis saigné pour ton éducation. T'as rien voulu apprendre. Tant pis pour toi. Maintenant à ton tour d'empailler les bêtes. Mais, si tu veux un bon conseil, le meilleur des métiers de l'homme, c'est maquereau. Moi j'ai pas pu. Ta mère est honnête. Mais c'est mon regret. » Là-dessus, il est mort. J'ai fini d'empailler le loulou et de lui coudre les boutons de bottine dans les trous d'yeux. Je suis sorti. J'ai sifflé Ginette, une petite blonde, maigre, vicieuse comme une chienne, et j'ai vécu dans les dernières volontés de mon père. Et voilà.

CACHALOT. — Et voilà comment le petit Jules qui était toujours le premier en gymnastique à Charlemagne voilà vingt ans, conçoit le rôle de la femme dans la société.

JULES. — La société, je m'en tamponne le coquillard !

CACHALOT. — Et la loi aussi ?

JULES. — Et la loi aussi !

CACHALOT. — Eh bien moi, la loi, je la respecte, Jules. Le travail, je le respecte. Sans la loi qu'est-ce que tu es, Jules ? Un fauve dans la jungle des fauves ? Moi, mon père était fonctionnaire et tous les bons exemples je les ai eus. J'ai été élevé dans le respect, moi, dans le respect de la loi et de la société. J'ai eu des faiblesses. Je ne m'en glorifie pas, moi, et si on me disait demain : Cachalot, tu es réintégré dans le notariat, ma foi, je passerais la semaine sans dessoûler.

JULES. — Bourgeois.

CACHALOT. — Maquereau !

JULES. — Passe-moi les rasoirs mécaniques !

CACHALOT. — Non !

JULES. — Passe-moi les rasoirs mécaniques, Cachalot.

CACHALOT. — L'intimidation, la force, la brutalité... (*Il lui donne les rasoirs.*)

JULES. — Ça m'a toujours réussi.

CACHALOT. — Sais-tu ce que tu mériterais ! Que Maria s'en aille, qu'elle te quitte...

JULES. — J'aurais qu'à siffler !... (*Il siffle.*) Elle reviendrait !

CACHALOT. — Sais-tu comment tu finiras, Jules ? Un coup de couteau dans le ventre.

JULES. — Et toi dans le frigidaire de l'hôpital où tu crèveras de vieillesse. J'aime mieux le couteau.

CACHALOT. — Jules ! Me dis pas des choses comme ça. Tu me donnes le frisson. Allez, viens prendre un petit blanc ? (*Il sort.*)

(*Entre un clochard.*)

LE CLOCHARD. — Tu vends des bretelles ?

JULES. — Non !

LE CLOCHARD. — J'ai envie de bretelles.

JULES. — J'en vends pas !

LE CLOCHARD. — Et des boutons, tu en vends ? Pour attacher les bretelles ?

JULES. — Non. Tu vois bien que la vente n'est pas commencée.

LE CLOCHARD. — Alors, vends-moi du cosmétique. Je suis comme ça. Un mois sous les ponts à roupiller dans la pisse et tout d'un coup des envies d'élégance. Pour monter sur la Butte, j'ai pris des premières. C'est curieux, comme par les chaleurs, ça sent mauvais dans le métro.

JULES. — Tiens le voilà ton cosmétique. C'est cent balles.

LE CLOCHARD. — Je te donne ça en monnaie. Je suis l'aveugle de l'église Saint-Sulpice. Celui de droite. Le Pieux, que j'm'appelle !

(*Sort Jules. Le Clochard fait sa toilette à la fontaine de la petite place. Il chantonne. Entre Me Ernest Veau, notaire provincial, il porte melon, moustache, lunettes et une petite valise.*)

Me ERNEST. — Pardon, Monsieur ?

LE CLOCHARD. — La boutique n'est pas à moi. Je suis pas vendeur. Je suis un homme libre.

Me ERNEST. — La rue de l'Abreuvoir, s'il vous plaît ?

LE CLOCHARD. — J'suis pas d'ici ! J'habite Saint-Sulpice, le quartier pieux.

Me ERNEST. — On m'a dit : Prenez la rue Lepic, tournez à gauche et au Moulin de la Galette...

LE CLOCHARD. — Au Moulin de la Galette ?... C'est pas une église. Je ne connais pas.

Me ERNEST. — L'agent de la place des Abbesses a pourtant été fort complaisant... mais... je ne me souviens plus...

LE CLOCHARD. — Je vous dis que je ne suis pas d'ici. Je suis en voyage.

Me ERNEST. — Je m'excuse ! Je m'excuse !

LE CLOCHARD. — Je fais du camping ! Et un peu de chasse aux petits fauves par distraction. Petits mais carnivores ! Le sang, voilà ce qu'ils aiment ! Le sang !

(*Sort le notaire épouvanté. Le clochard continue sa toilette en chantonnant. Entre Maria.*)

LE CLOCHARD. — Bonjour, poulette. Tu es libre ?

MARIA. — Non.

LE CLOCHARD. — Je ne te plais pas ? On m'appelle le Pieux, Félix...

MARIA, *appelant.* — Jules !

LE CLOCHARD. — Et j'ai les poches pleines de preuves de la bonté humaine !... je suis l'aveugle de Saint-Sulpice !

MARIA. — Jules !

LE CLOCHARD. — Et tu as de beaux yeux. Et les femmes qui ont de beaux yeux, leur dire non je ne peux pas ! Combien ? Combien veux-tu de preuves de la bonté humaine ?

MARIA. — Jules !

(*Entre Jules.*)

Jules. — Alors... Tu vois pas que c'est pas l'heure du travail, non ?...

Le clochard. — Excuse ! (*Sort le clochard.*)

Maria. — Lis !

Jules. — Quoi, lis.

Maria. — Le faire-part !

Jules. — Et alors ?

Maria. — Je l'ai reçu ce matin, au courrier.

Jules. — Et alors ?

Maria. — C'est de ta famille ?

Jules. — M'en fous de ma famille. Elle peut crever.

Maria. — Lis tout de même !

Jules. — Elle peut crever, je te dis... Qu'est-ce qui t'a poché l'œil ? Hein ? Tu vas parler, non ?

Maria. — Germaine !

Jules. — Germaine ! Toujours Germaine alors ! Ça ne peut plus durer !

Maria. — Je lui ai rendu !

Jules. — Je veux qu'on te respecte et puis ça t'enlève du sex-appeal ton œil noir. Ça fait triste et le client n'aime pas ça ! Un dédommagement, voilà ce qu'elle te doit !

Maria. — Je lui ai pris !

Jules. — Donne !

Maria. — Dédé me l'a repris !

Jules. — Une clé anglaise avec retournement du bras et fausse manchette. Voilà ce qui attend Dédé s'il lève le petit doigt quand je vais fesser Germaine.

Maria. — Jules !

Jules. — A midi on mange chez Gaston. Quand on travaille bien, je récompense.

Maria. — Tu es gentil !

Jules. — Je suis un juste. C'est une force. (*Il va pour sortir.*)

Maria, *agitant la lettre.* — Et le faire-part ? Tu ne le lis pas ?

Jules. — Envoie une couronne. Trois cents francs, pas plus. (*Il sort comme entre Cachalot.*)

Cachalot. — Moi, un petit blanc, je ne peux pas en prendre qu'un. Un tout seul, ça ne me suffit pas. Me faut la famille, le père, la mère et les enfants.

Maria. — A propos de famille, vous connaissez celle de Jules, vous. Si c'était une de ses tantes qui était décédée et qu'il hériterait ? Ça vient de l'Ille-et-Vilaine !

Cachalot. — De l'Ille-et-Vilaine ?

Maria. — Oui.

Cachalot. — J'avais un grand-père par là. Il buvait ses cent litres d'eau-de-vie par an. Il en est mort, à cent neuf ans et neuf mois... Il a eu son portrait dans l'*Ouest Républicain*. Il s'était bataillé contre les Chouans !

Maria. — De Chateaumou le faire-part...

Cachalot, *lisant.* — C'est juste, de Chateaumou. « Maître Ernest Veau, notaire à Châteaumou, Monsieur Emile Lebougre, professeur de gymnastique au Grand Séminaire, ont la douleur de vous faire part... » Vous ne les connaissez pas ?

Maria. — Non.

Cachalot. — Jules non plus ?

Maria. — Non.

Cachalot. — Et l'adresse est bonne ? Mademoiselle Maria Cito. Tiens, vous vous appelez Cito. Je savais pas !

Maria. — Mon père était Italien.

Cachalot. — Rome, Naples, Venise... Quand j'étais en sixième — tous les deux, Jules et moi on est pas des primaires — ... ce qui me tracassait, c'était de savoir pourquoi la louve elle avait pas bouffé Remus et Romulus. C'était sans doute une louve consciente de son rôle historique. Mais il date de six mois votre faire-part !...

Maria. — Mon Dieu, c'est vrai !

Cachalot. — Pensez, le temps de vous suivre de la rue de l'Estrapade à la rue du Dragon, à la rue Bleue, à la rue des Rentiers, pour vous trouver à la rue de l'Abreuvoir. Une vraie chasse au furet.

Maria. — C'est vrai ça. Moi, quand j'ai vu le noir, je me suis dit un deuil, et j'ai ouvert pour voir le mort. Rue de l'Estrapade... Voilà vingt ans que j'y ai habité... Je travaillais chez un corsetier. Toutes les douairières du Faubourg Saint-Germain, nous avions !

Cachalot, *lisant.* — « Maître Ernest Veau, notaire... a la douleur... »

Maria. — Comment vous avez dit... Veau ?... Ernest... Ernest Veau ?

Cachalot. — Voilà... on se souvient... Notez que tout le monde a un peu entendu ce nom-là quelque part ! A moi-même ça me dit quelque chose !

Maria. — Si je pouvais penser ! Ernest... Je l'ai connu, j'avais pas seize ans.

Cachalot. — La première passion, hein ? Ah ! la passion !...

Maria. — Il faisait son droit. Il était timide. On se promenait sur les bords de la Seine en se tenant la main...

Cachalot. — Et il l'a lâchée ? Pourquoi ?

Maria. — C'était un petit maigre comme vous, mais avec une moustache, et des lunettes à l'américaine.

Cachalot. — Et vous l'aimiez ?

Maria. — Quand il avait plus le sou je lui en donnais !

Cachalot. — La meilleure preuve ! Et vous aimiez un petit maigre ?

Maria. — Il avait du muscle, il trompait son monde.

Cachalot. — Moi aussi, j'en ai. Tâtez...

Maria. — A vous voir, on dirait pas !

Cachalot. — Ecoutez Maria. Je pensais que vous n'aimiez que les grands costauds. Mais c'est pas vrai et ça me donne le courage de vous dire que vous êtes la femme que je voudrais avoir.

Maria. — Moi ?

Cachalot. — Je suis copain avec Jules. Tant pis. Ça me révolte de voir comment il vous traite...

Maria. — J'ai aimé un homme, un seul, Ernest. A seize ans. Je me suis pendue à l'espagnolette de la fenêtre quand il est parti, mais la ficelle a lâché et je me suis cassé une dent en me retrouvant sur le parquet.

Cachalot. — J'ai un peu d'argent, on s'achète une petite cambuse à la campagne... des poules, des lapins... et on est heureux, tranquilles, sans soucis...

MARIA. — Vous êtes gentil, Cachalot.

CACHALOT. — Si le programme ne vous plaît pas, faites le vôtre. Où vous voudrez, comme vous voudrez. Je suis un bon garçon. J'ai eu mes faiblesses, mais saint Pierre a bien menti trois fois et on l'a tout de même canonisé, et c'était autrement grave que de piquer le portefeuille d'un touriste bourré de pesos ou de dollars. Le porte-monnaie de la ménagère, j'ai du respect pour lui. J'ai quand même encore un certain sens des choses qui se font et des choses qui ne se font pas. Je suis pas pourri. Je suis égaré. Comme la brebis. Je ne demande qu'à venir paître autour du bon berger, ou de la bonne bergère.

MARIA. — Si je vous écoutais, Jules vous tuerait !

CACHALOT. — Croyez pas ça. Il sait ce que je pense sur vous. Il en rigole. A Charlemagne c'était déjà un gros tas de muscles incapable de vous décliner proprement rosa la rose.

MARIA. — Il est jaloux. La preuve, il installe sa boutique ici où personne ne passe. Il me surveille. Un pas par là et il a un œil sur la rue de l'Abreuvoir et sur la maison. Un pas par là et il inspecte la rue Lepic où j'ai mon travail. La boutique c'est son alibi et son P. C.

CACHALOT. — Alors, j'ai même pas ma chance ? Puisque je ressemble à Ernest vous pourriez imaginer que c'est lui que vous avez épousé...

MARIA. — Jules vous tuerait si je vous écoutais. J'en vaux pas la peine.

CACHALOT. — Tant pis si Jules me tue. Mais je veux faire de vous une femme digne et respectée.

MARIA. — Cachalot ! Mais si Jules vous tue, me voilà veuve !...

CACHALOT. — Appelez-moi Charles !

MARIA. — Non, Cachalot ! L'âge de la fleur bleue, je l'ai passé, hélas !

(*Entre un homme affairé, très grand, très fort.*)

EMILE. — Enfin, je te retrouve !

CACHALOT. — Hein !

EMILE. — Tu as coupé ta moustache ! et enlevé tes lunettes ! mais je te reconnais, mon gaillard.

CACHALOT. — Mes lunettes !

EMILE. — Six mois après avoir enterré Clémence ta femme, ma pauvre sœur, tu viens faire la noce à Paris. Soit. Je l'admets, mais je n'admets pas que tu emportes la caisse !

CACHALOT. — La caisse !

EMILE. — La caisse ! Si tu n'es pas rentré demain, c'est le scandale. Je ne le tolérerai pas. Je te tuerai plutôt de mes propres mains.

CACHALOT. — Eh là ! Eh là !...

EMILE. — Ta sœur Hermance me téléphone. J'étais sous la douche. « Mon pauvre Emile, Ernest est parti avec la caisse » qu'elle meugle dans l'appareil.

MARIA. — Ernest ?...

CACHALOT. — Ernest ?...

EMILE, *le secouant.* — Ernest, oui, Ernest..

CACHALOT. — Mais, Monsieur, je ne suis pas Ernest.

MARIA, *appelant.* — Jules !... Jules !... Jules !... Mais Monsieur, ce n'est pas Ernest !

EMILE. — Tu m'en avais souvent parlé de cette fameuse fille. Une petite épicière ou mercière ou corsetière avec qui tu couchais rue de l'Estrapade, voilà vingt ans.

MARIA. — Jules !... Jules !... Lâchez-le, voyons ! Lâchez-le !

CACHALOT. — Lâchez-moi... Je ne suis pas celui que vous cherchez... je ne suis pas celui que vous cherchez... Je ne suis pas...

EMILE. — Je saute dans le train, je cours Paris et de concierge en concierge, j'arrive sur cette petite place, je te retrouve et tu oses nier !... tu oses nier !...

MARIA. — Jules !... Au secours !... Jules ! Jules ! Jules ! (*Elle sort en courant.*)

EMILE, *étranglant à moitié Cachalot.* — Je savais que ç'aurait fini comme ça. Quand tu as épousé ma sœur, je me suit dit : Cet homme-là profitera de la première occasion pour la plaquer, pour la plaquer salement. Ça n'a pas raté. Six mois après sa mort, sans attendre les délais du deuil, tu files en emportant la caisse de l'étude, l'argent de tes clients et mon propre argent, l'argent que tu m'as demandé pour une soi-disant spéculation sur les louis suisses. Pourquoi suisses, je me le demande ? Tu rases ta moustache, tu t'habilles en sportman et tu te fais mettre une dent en or au milieu de la bouche. Tu effaces le notaire et tu dessines un maquereau. Mais je n'ai pas été sergent aux bataillons d'Afrique pendant sept ans avant d'ouvrir mon gymnase. J'ai l'œil, moi, j'ai l'œil.

(*Entre Jules.*)

CACHALOT. — Jules... à moi... Jules !

(*Jules tombe sur Emile. Bagarre. Emile assomme Jules qui s'affale.*)

EMILE. — Un guet-apens ! Tu vas voir !... Je vais t'apprendre ce que c'est qu'un ancien blédard.

(*Cachalot file poursuivi par Emile.*)

MARIA, *secouant Jules.* — Jules ! Reviens, Jules... Reviens... il va le tuer.

JULES. — Où je suis ?

MARIA. — Tu es là, près de moi ! sur la Butte ! Il va tuer Charles... Il lui court dessus.

JULES. — Où il est le cochon ?

MARIA. — Ils dévalent la rue... Regarde-les...

JULES. — Un coup bas qu'il m'a donné. Sans ça, tu penses, je l'écrasais. Mais quand tu reçois un coup bas avant d'avoir eu le temps d'en donner un toi-même, c'est forcé, la douleur te coupe...

MARIA. — Rattrape-les, Jules, rattrape-les... Il va tuer Charles...

JULES. — Charles ?

MARIA. — Cachalot !

JULES. — Tu l'appelles Charles ?

MARIA. — Rattrape-les...

JULES. — Tu me trompes avec lui ?

MARIA. — Jamais Jules, jamais. Pas une infidélité, rien, je n'ai rien à me reprocher. Mais rattrape-les. Je t'en supplie, rattrape-les...

JULES. — Non !

MARIA. — Jules...

JULES. — Non.

MARIA. — Jules !

JULES. — C'est honteux. Lui et toi. C'est honteux. Un copain. Qu'il crève !

MARIA. — Ni lui ni moi n'avons failli à l'honneur, Jules.

JULES. — Je me vengerai. Je me vengerai scientifiquement. Je vous en ferai baver à tous les deux. Comment, moi Jules, moi qui te fais la vie facile, qui fais de toi une femme respectée. Va voir les fesses de Germaine, pendant quinze jours elle pourra pas s'asseoir, tu me trompes avec Cachalot. Cette pourriture que je traîne depuis Charlemagne.

MARIA. — Je ne te trompe avec personne. Pas plus sérieuse que moi, et, sur ce sujet, j'accepte les remontrances de personne, même pas de toi !

JULES. — Par où qu'il te plaît, cet avorton ? Le physique ? Le cerveau ? La langue... ? Ah ! pour ça, il l'a bien pendue. Parce qu'il se rappelle ses déclinaisons latines, il fait son coq, son supérieur, son professeur, son humanisme...

MARIA. — Sois pas jaloux. Toi aussi tu les as faites, tes humanités !

JULES. — Faire du sentiment à la femme de son meilleur ami. Pour moi c'est pire qu'avoir assassiné sa famille.

MARIA. — Jules !

JULES. — Il n'y a plus de Jules !

MARIA. — Rattrape-les...

JULES. — J'ai déjà failli mourir pour lui. Une fois pour la France, une fois pour lui, ça suffit comme ça, qu'il se défende lui-même.

MARIA. — Si tu vas à son secours, jamais je ne te quitterai, Jules. Jamais.

VOIX DE CACHALOT. — Jules... Jules...

JULES. — Tu vas voir ce qu'est la vengeance d'un homme.

VOIX DE CACHALOT. — A l'assassin, à l'assassin...

JULES. — Je descends chez René faire la belote. Surveille la boutique !

MARIA. — Jules !... Tu n'es pas un homme !

JULES. — Je ne suis pas un homme ?

MARIA. — Non, tu n'es pas un homme !

JULES. — Eh bien ! regarde si je ne suis pas un homme ! Tous les deux je les corrige. Je les traîne ici dans chaque main comme les tapis-brosses de l'escalier, et toi pleure, car alors c'est ton tour qui aura sonné ! (*Il sort.*)

(*Entre l'homme que l'on a vu passer en noir avec sa valise.*)

ERNEST. — Pardon. Je m'excuse. La rue de l'Abreuvoir, je l'ai trouvée, mais la concierge du 12 de la rue des Rentiers, m'a dit le 52 rue de l'Abreuvoir, et il n'y a pas de 52...

(*Maria regarde par où est descendu Jules.*)

ERNEST. — Mais si vous êtes du quartier, peut-être la connaissez-vous ! Je cherche Mademoiselle Maria Cito.

MARIA, *se retournant.* — Et qu'est-ce que vous lui voulez à Maria Cito ! Hein ? Qu'est-ce que vous lui voulez ?

ERNEST. — La voir.

MARIA. — Eh bien, regardez. Maria Cito, c'est moi !

ERNEST. — Vous ! Ce n'est pas possible !

MARIA. — Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

ERNEST. — Je suis Ernest !

MARIA. — Ernest !

ERNEST. — Ernest Veau, de Châteaumou, le petit Ernest !... Chouchou !

MARIA. — Chouchou ! Mince alors !... Ce que tu as vieilli ! Oh là là... Mais on te recherche, c'est toi qu'on recherche. Ta famille. Ton beau-frère. Un grand malabar qui a knockouté Jules, et qui poursuit Cachalot. Cachalot te ressemble. C'est vrai, il te ressemble. Ton beau-frère le prend pour toi et voilà qu'il lui court dessus.

ERNEST. — Mon beau-frère ! A Paris ! O mon Dieu !

MARIA. — Tu ne vas tout de même pas laisser tuer un innocent pour toi ! Allez viens... Rattrapons-les...

ERNEST. — Oh ! mais pas du tout, pas du tout. Mon beau-frère est d'une force extraordinaire. Un ancien poids lourd, champion international, professeur de catch, une tête brûlée et capable du pire. Pas du tout. Pas du tout ! (*Il veut partir, elle le retient.*)

MARIA. — Mais si !

ERNEST. — Mais non !...

MARIA. — D'abord sauver Cachalot, après on parlera, on s'expliquera... Si tu es venu, c'est pour ça, hein ?...

ERNEST. — Sauver Cachalot ?

MARIA. — C'est l'homme que j'aime. Il te ressemble, en plus sport, plus déluré, plus parisien.

ERNEST. — C'est toi... c'est bien toi... ta voix n'a pas changé, je la retrouve... Tu te souviens, les quais de la Seine...

MARIA. — Je me souviens, mais j'aime Cachalot. Fallait revenir plus vite.

ERNEST. — Ma femme a mis longtemps à mourir.

MARIA. — Vingt ans !

ERNEST. — Elle avait le foie malade. Ce sont des maladies qui durent.

MARIA. — Pourquoi l'avoir épousée ?

ERNEST. — C'était la fille d'un notaire. J'avais l'étude du papa pour rien.

MARIA. — Fallait divorcer !

ERNEST. — Dans la famille, on ne divorce pas. L'Eglise !

MARIA. — Et le pape alors ? Il pouvait pas ? Le pape ?

ERNEST. — On l'a contacté. Il a dit non !... Mais en secret, je me dévorais d'amour pour toi.

MARIA. — Tu te dévorais.

ERNEST. — Je me dévorais.

MARIA. — Par l'intérieur alors. De l'extérieur on dirait pas !

ERNEST. — J'ai fait ouf ! quand elle est morte. Enfin, je vais pouvoir la vivre, ma vie !

MARIA, *tandis qu'Ernest s'enfuit.* — Menteur !... Jules ! Jules ! J'ai trouvé le notaire... J'ai trouvé le notaire... Le vrai... l'escroqueur d'honnêtes filles et de pauvres gens ! Au voleur... au voleur... au voleur... au voleur !...

(*Entre le Clochard, alias Le Pieux.*)

LE PIEUX. — Le voleur ? Où il est ?

MARIA. — Il a filé par là... Moi, je peux pas courir avec mes talons...

LE PIEUX. — Si on le rattrape, qu'est-ce qu'on gagne ?

MARIA, *canaille.* — Une indulgence.

(*Le Pieux sort en courant.*)

MARIA. — Mon Dieu, mon Dieu, je ne suis qu'une pauvre fille, une pauvre fille qui bat sa semelle de la place Blanche à la place Pigalle, mais pas mauvaise, et prête à donner sa vie pour l'homme qu'elle aime, Charles dit Cachalot qu'ils sont deux à vouloir tuer, tandis que le vrai bandit, escroqueur d'honnêtes gens, et du cœur que j'avais à seize ans, court sur les chemins du déshonneur. Délivrez l'un et arrêtez l'autre, et à Saint-Pierre, ma paroisse, chaque matin jusqu'à ma mort, j'allumerai un cierge à bague d'argent, pour le merci que je vous devrai ! C'est ma prière...

(*Entre Jules que Cachalot porte péniblement sur son dos.*)

MARIA. — Charles !

CACHALOT. — Sans lui j'étais mort. Brave Jules !

MARIA. — O merci !

CACHALOT. — Merci ? A qui ?

MARIA. — Au bon Dieu. J'avais prié pour toi !

CACHALOT. — Un ange... un ange... pas une femme, un ange...

MARIA. — Comme quand j'étais petite et que j'avais peur dans le noir. J'ai prié, j'ai prié...

CACHALOT. — C'est la bonne manière quand on veut sa récompense. J'oublie jamais avant de piquer mon portefeuille hebdomadaire.

MARIA. — Si le clochard rattrape Ernest, alors oui, je pourrai le dire, le ciel m'aura entendue !

CACHALOT. — Ernest ?...

MARIA. — Oui, Ernest. Le veuf du faire-part. Le pépin de mes seize ans ! celui qu'on a pris pour toi, il est là. Il est venu. Il voulait m'emmener.

CACHALOT. — T'emmener ! Ce veuf ? Et tu vas le suivre ?

MARIA. — Tu es bête. Vingt ans après, tout est mort. L'intérieur ne remue plus. Comme la queue du chien que son maître a abandonné.

CACHALOT. — Alors, on parle à Jules ! Hein ? C'est dit. On parle à Jules !

MARIA. — Il sait. Il est pas content !

CACHALOT. — On fera appel à son intelligence ! Il en a tout de même !

JULES, *revenant à lui.* — C'est comme ça ! Moi je suis dans les pommes et eux, que font-ils ? Ils jouent les tourtereaux. Ma vengeance, vous allez voir ma vengeance !

CACHALOT. — Jules, t'énerve pas. Tu n'es pas en état ! Tu es plein de faiblesse encore.

JULES. — Je vole à son secours, j'en ramasse sur le crâne un coup à tuer un bœuf, et lui que fait-il ?

CACHALOT. — La causette, Jules... On faisait la causette...

JULES. — Faux frère.. escroc... voleur de femmes...

CACHALOT. — La causette, Jules...

JULES. — Eh bien cette main-là, elle aussi elle veut faire la causette ! Et si tu veux du latin elle est capable de t'en mettre dans le crâne par le trou de l'oreille aussi bien qu'un curé qui enterre son mort ! (*Il le poursuit. Ils sortent en courant.*)

MARIA. — Jules, Charles... Jules.. Charles...

(*Entre Emile.*)

EMILE. — La police ! La police !

MARIA. — N'appelez pas la police ! C'est une méprise !

EMILE. — Je vous ferai tous coffrer !

MARIA. — Monsieur !

EMILE. — Ernest, mon beau-frère, le mari de ma sœur, qui se ligue avec les maquereaux de Paris pour assassiner un honnête homme !

MARIA. — Cachalot n'est pas Ernest !

EMILE. — Je vous connais. Il m'a parlé de vous, Maria, la petite teinturière de la rue de l'Estrapade. Hein ?

MARIA. — Corsetière !

EMILE. — L'ingénue...

MARIA. — Je l'étais. J'avais seize ans ! Je l'aimais.

EMILE. — Et vous l'aimez toujours. L'image publique de la fidélité.

MARIA. — Non, Monsieur. Il a encore de beaux restes, mais j'aime les plats frais.

EMILE. — Alors, qu'est-ce qu'il fait ici ?

MARIA. — Il cherche une petite qui s'appelle Maria Cito et que j'ai bien connue voilà vingt ans.

EMILE. — Mais si Cachalot n'est pas Ernest, où est Ernest ?

MARIA. — Ici Monsieur !

EMILE. — Ici Monsieur ! Ici Monsieur ! Sachez que la fuite d'Ernest plonge une famille, un village dans la désolation et que ce veuf qui court la prétentaine en emportant les économies de toute une province n'est pas un sujet de plaisanterie. C'est un désastre régional.

MARIA. — Laissez-moi vous expliquer !

EMILE. — Des mensonges !

MARIA. — Quand vous avez couru derrière Cachalot que vous avez pris pour Ernest !

EMILE. — C'était Ernest !

MARIA. — Non, Monsieur !

EMILE. — Ernest en maquereau parisien, un peu rajeuni peut-être par quelque chirurgical artifice, mais Ernest !

MARIA. — Non, Monsieur ! Le voilà notre Ernest ! le vrai ! le notaire ! Votre beau-frère !

(*Entre Ernest — le vrai — poussé par le clochard Le Pieux.*)

EMILE. — Toi !

LE PIEUX. — Ah ! pour cavaler, il cavalait, un pur-sang lâché dans la savane américaine des films technicolores du samedi soir ! Je l'ai attrapé rue Tholozé, il allait enfiler la rue Lepic. Il courait, il courait !

EMILE. — Toi !

LE PIEUX. — Il allait m'échapper. Un courageux citoyen lui a fait un croc-en-jambe et il s'étale dans les choux-fleurs d'une marchande de quatre-saisons...

EMILE. — Six mois à peine après la mort de Clémence, cette petite merveille que tu avais épousée dans la pureté de ses vingt ans, à quoi penses-tu ? A mettre l'argent de tes clients dans tes poches et à venir l'offrir à cette putain !

MARIA. — Je n'en veux pas de son argent et pas

plus de son amour réchauffé au bain-marie pendant vingt ans !

ERNEST. — Maria.

MARIA. — Escroc !

ERNEST. — Par amour pour toi ! Je suis resté fidèle à l'amour de mes vingt ans ! moi !

EMILE. — Et la mémoire de Clémence, qu'en fais-tu ? Une beauté qui aurait pu prétendre aux partis les plus flatteurs.

ERNEST. — Elle louchait.

EMILE. — Légèrement. Un charme de plus. Un regard étrange. Vous regardait-elle, ne vous regardait-elle pas ? Troublante énigme !

ERNEST. — Elle bégayait.

EMILE. — Légèrement. Un charme de plus. La maturité de la femme et le zézaiement de l'enfance.

ERNEST. — Elle boitait.

EMILE. — Légèrement. Un charme de plus. Une jambe longue, une jambe courte. Deux femmes en une dans son lit. Le rêve de chacun.

ERNEST. — Je la détestais !

MARIA. — Tu me l'as préférée ! A cause de l'argent !

LE PIEUX. — L'argent !... l'argent !... l'argent !...

EMILE. — L'argent ! oui, l'argent ! Elle en était couverte comme d'autres sont couvertes de tâches de rousseur.

ERNEST. — Tout le temps de mon mariage je n'ai pas cessé de penser à toi.

EMILE. — Ainsi toute sa vie tu as trompé ma sœur !

MARIA. — Ta femme, tu la trompais en la possédant puisque tu pensais à moi ! et puisque tu pensais à moi en la possédant, elle, moi aussi tu me trompais. Les gens qui n'ont pas l'honnêteté de leur travail, c'est de la même race que les escrocs, les voleurs et les assassins.

EMILE. — J'approuve cette putain raisonneuse. Avec les escrocs, les voleurs et les assassins. La police ! La police ! La police !

LE PIEUX. — Permettez ! Permettez ! Moi, la police, je ne suis pas d'accord. Parce que la police, c'est la police, ne l'oubliez pas. Et la police quand on l'appelle et qu'elle vous a entendu — ce qui arrive quelquefois — alors attention, le drame commence, le regret vient et quelquefois le remords. Si vous déclenchez le scandale, voilà la réputation de votre famille perdue, procès, huissiers, avocats, hommes d'affaires tombent sur vous comme des corbeaux sur la récolte. Le déshonneur, la faillite, la prison, et le beau-frère du failli, de l'escroc, du voleur, c'est vous.

EMILE. — Tableau sombre, mais justes. Mon petit Ernest, à la maison. Nous avons un train dans une heure, nous le prenons. Nous inventons un mensonge pour cacher la vérité. Tu continues à vivre honnêtement, notairialement, républicainement et bourgeoisement et tu meurs honoré, après avoir toute ta vie porté le deuil de ma sœur, ton honorable femme, digne épouse dont tu respectes la mémoire et dont tu entretiens la tombe jardinièrement.

ERNEST. — Jamais. Jamais. Jamais. Je préfère le scandale, la faillite, la radiation de l'ordre, la défrocation, la prison, le bagne, l'échafaud, mais jamais je ne continuerai à vivre comme j'ai vécu. Jamais, jamais, jamais. J'en ai assez d'être une larve, ce que je veux être, un homme, voilà !

EMILE. — Un homme ! ça ! C'est ton dernier mot ?

ERNEST. — Jamais ! Clémence est morte. Dieu ait son âme. Moi je commence à vivre ! Enfin !

EMILE. — Crapule !

(*Entre Jules.*)

JULES. — Il court vite, mais je l'aurai, ça je l'aurai ton Cachalot, ton joli cœur, ton adoré, ton pépin, je l'aurai.

EMILE. — Je m'excuse, Monsieur ! J'ai frappé fort, soit, mais mon beau-frère le voilà. Constatez que de dos la ressemblance est fracassante ? Ernest ou Cachalot ? De dos, Monsieur, de dos !

LE PIEUX. — On s'y tromperait, c'est vrai...

EMILE. — Et de face aussi ? De face !...

JULES. — Un peu plus décati peut-être...

EMILE. — Ernest ? Cachalot ? L'œil s'y trompe... C'est une crapule ! Une grande crapule !

ERNEST. — Mais c'est faux ! c'est faux, c'est faux. Je suis un honnête homme !

LE PIEUX. — Attention ! Il y a flic qui monte la rue. Chut ! Taisez-vous un peu, les familles !

TOUS. — Chut...

(*L'agent de police passe et disparaît.*)

EMILE. — Je voudrais pouvoir t'étrangler et danser sur ton cadavre !

JULES. — Je voudrais trouver une vengeance qui dure le temps qu'il vous reste à vivre à Cachalot et à toi.

MARIA. — Pitié, Jules, pitié.

JULES. — Pas de pitié pour les femmes !

EMILE. — Alors tu ne veux pas revenir ?

ERNEST. — Non, non et non. Ma vraie vie, je veux la vivre !

EMILE. — Alors rends l'argent. Rends au moins le mien. Les trois millions que je t'ai donnés. Tu ne veux pas me rendre mes trois millions ?

JULES. — Regarde-le, ton Cachalot qui nage le long du trottoir de l'avenue Junot, la queue entre les jambes, ce qui est étrange pour un poisson.

MARIA. — Ne sois pas méchant, laisse-le revenir s'expliquer. Sois calme, sois gentil. O Jules !

JULES. — La trique, voilà comment je vais te mener à partir d'aujourd'hui. La trique !...

MARIA. — Tu as eu à te plaindre de moi depuis que je te connais ? Je n'ai pas été honnête avec toi ? Chaque client noté sur mon petit calepin et pas un sou gardé pour moi-même, pas de quoi m'acheter ça. (*Elle claque son ongle contre les dents.*) Tu as connu beaucoup de femmes qui carottaient pas sur l'argent du ménage ?

JULES. — Je ne dis pas !

MARIA. — Laisse-le venir s'expliquer gentiment. Raisonne ta colère. Un homme, c'est ça, Jules.

EMILE. — Mon argent ! Mon argent ! Mon argent !

MARIA. — Charles !... Reviens !... Jules ne t'en veut plus !

JULES. — Attention. Qu'il parle, on verra après !

MARIA. — Charles !

JULES. — D'abord je ne veux pas que tu l'ap-

pelles Charles. Cachalot, il s'appelle Cachalot depuis la sixième à Charlemagne...

MARIA. — Charles !

(*Jules brandit le poing en silence.*)

MARIA. — Charles !

(*Même jeu.*)

MARIA. — Charles !

(*Même jeu.*)

JULES. — Cachalot je t'ai dit !

MARIA. — Charles !

ERNEST, *qu'Emile étrangle.* — Au... au... au... secours ! Au... au... au...

(*Le Pieux qui, pendant toute cette scène, s'est lavé les pieds à la fontaine et a fait de larges ablutions se précipite et essaie de défendre Maria de Jules et Ernest d'Emile.*)

LE PIEUX. — Eh là, Jules... Monsieur Emile... Jules... Monsieur Emile... Jules... Emile... serrez pas comme ça, voyons, serrez pas comme ça... Ces bourgeois provinciaux, quand ils se mettent en colère pour des histoires d'argent, leur frère, ils étrangleraient leur frère... Arrêtez, voyons, arrêtez... Vous voyez pas qu'il respire plus ?

EMILE. — Hein ?

LE PIEUX. — Il est mort ! Etranglé.

EMILE. — Il ne voulait pas me rendre mon argent.

LE PIEUX. — Ça va chercher dans les vingt ans !

EMILE. — Vingt ans !

LE PIEUX. — Jules !

JULES. — Vingt-cinq !

EMILE. — Mon sang-froid, mon sang-froid, j'ai perdu mon sang-froid !

LE PIEUX. — Faudra dire ça au juge !

EMILE. — Au juge !

LE PIEUX. — Dame ! C'est comme ça ! Hein ? Jules, c'est comme ça ! Toi qui connais les choses !

MARIA. — Etranglé ! Il l'a étranglé !

LE PIEUX. — Hein, Jules, c'est comme ça !

JULES. — Oui, c'est comme ça !

LE PIEUX. — Tu vois.

MARIA. — Pauvre Ernest !

LE PIEUX. — Il est mort !

EMILE. — Tout mon argent, ce qu'il m'en reste, si vous me tirez de là. J'ai perdu mon sang-froid.

JULES. — On le sait.

EMILE. — Mon sang-froid, mon sang-froid, mon sang-froid ! Ma fortune pour mon sang-froid.

JULES. — On le sait.

EMILE. — Mon sang-froid, mon sang-froid, mon sang-froid ! Ma fortune pour mon sang-froid !

JULES. — Moi, c'est simple. Dans ce cas-là je les découpe. Je les mets dans une caisse et je les envoie à mon ami Kali, un roi nègre que j'ai connu dans mes voyages. Une des dernières tribus anthropophages. C'est extrêmement pratique et infiniment plus propre que tous les autres procédés connus. Il est mangé, digéré, et de transmutation en transmutation, chaque hiver, il refleurit dans les épines de cactus. Seulement, ça coûte cher, très cher, très très cher !

(*Pendant cette réplique, Jules a amené à l'avant-scène la voiture d'enfant qui lui sert à transporter sa marchandise de camelot. Aidé de Le Pieux, il y installe le cadavre du notaire.*)

EMILE. — Je suis riche ! Sauvez-moi !

LE PIEUX. — Mais la police !

EMILE. — La police ? Sauvez-moi !

LE PIEUX. — Elle va rechercher Ernest. Et les escroqués ? Ils vont rechercher Ernest. Et Ernest est allé rue de l'Estrapade, de la rue de l'Estrapade il est allé rue du Dragon et de rue en rue il est arrivé ici. Ici chez Maria Cito, et qui va-t-on interroger la première, Maria, et de Maria en Jules en passant par Emile, elle va retrouver Ernest, la police ! Elle est futée !

EMILE. — Et non content d'avoir déshonoré le nom qu'il avait donné à ma sœur, mon nom aussi il va le déshonorer ! Maudit !

JULES, *fouillant Ernest.* — Des clefs. Une lettre, pour toi.

EMILE. — Vivant il ne m'écrivait jamais !

JULES. — Vivant, on est trop pris par le bisseness pour penser à la famille ! Mort, on a le temps !

EMILE. — Sauvez-moi !...

JULES. — Malgré que le quartier soit plutôt calme, le plus pressé est de pousser la voiture et de camoufler Ernest chez moi, rue de l'Abreuvoir.

EMILE. — Sauvez-moi !

JULES. — Ensuite nous discuterons des honoraires et si on ne s'entend pas, on te rend la marchandise. (*Il sort.*)

EMILE, *lit la lettre.* — L'argent... l'argent... mon argent... il l'a mis à la banque... dans un coffre... le mien, le sien, le nôtre... Je suis perdu ! Tenez... lisez... je suis perdu.

MARIA, *lisant.* — « Mon cher Emile. Je pars à Paris chercher la femme de ma vie, avec vingt ans de retard. J'ai l'intention de filer avec elle en Argentine. En conséquence j'ai réuni tout l'argent liquide possible, celui qui m'appartient et celui qui ne m'appartient pas... »

EMILE. — Le mien... trois millions...

MARIA, *lisant.* — « Un remords m'est venu sitôt débarqué à Paris et j'ai déposé dans une banque tous les fonds que j'avais emportés. Peut-être me raviserai-je et ne t'enverrai-je jamais cette lettre et n'entendras-tu plus jamais parler de moi. Peut-être nous verras-tu revenir moi et l'argent. Tout dépend de Maria.

(*Jules revient en scène.*)

JULES. — Eh bien ! tout s'arrange. L'argent est là.

EMILE. — Oui, mais Ernest n'est plus là. Le coffre, je ne peux pas l'ouvrir. La loi ! J'ai la clé, mais je n'ai pas Ernest !

JULES. — Dans la vie, c'est toujours comme ça... on a une chose, mais on a pas l'autre, on a la clé, mais on a pas la serrure, on a la serrure, mais pas la clé. Voilà le drame. Le vrai, le seul, le grand, celui de chacun, de la femme et de l'homme.

(*Entre Cachalot.*)

LE PIEUX. — L'empêche pas de venir, j'ai une idée ! une idée pour récupérer l'argent.

EMILE. — L'argent est dans le coffre-fort !

LE PIEUX. — On l'ouvre !

EMILE. — On l'ouvre ?

MARIA. — Qui ?

LE PIEUX. — Ernest !

MARIA. — Ernest ? Il n'est pas mort ?

LE PIEUX. — Ernest dans la personne de Cachalot !

CACHALOT. — Hein ?... Ernest est mort ?

JULES. — Emile l'a étranglé.

EMILE. — J'ai perdu mon sang-froid.

CACHALOT. — Eh bien, je l'ai échappé belle, moi !

LE PIEUX. — Tu lui ressembles... Les papiers, on les a ; les vêtements, on les a ; les clés, on les a. On t'achète des moustaches de la couleur du mort. Tu lui ressembles tout craché. Emile t'a pris pour lui.

CACHALOT. — De dos.

LE PIEUX. — Avec des lunettes, les moustaches et les vêtements d'Ernest, tu seras Ernest de face aussi. Tu es Ernest. Tu vas à la banque ouvrir le coffre où Ernest a planqué le fric, avec cette clé. L'argent est à nous, bien à nous et comme la police elle est persuadée que c'est le vrai notaire qui a retiré l'argent, la voilà que le recherche. Mais jamais elle n'aura l'idée d'aller éplucher toutes les épines de cactus de l'Afrique noire.

CACHALOT. — Très bien, tout ça, très bien. Tous, vous me dites que je ressemble à Ernest, très bien. Mais moi je ne l'ai jamais vu Ernest. Je ne peux pas savoir !

EMILE. — Vous lui ressemblez étrangement, extraordinairement. Ai-je tué Ernest, n'ai-je pas tué Ernest ? Quand je vous regarde il me semble que je le regarde !

MARIA. — Ça c'est vrai, Cachalot, tu lui ressembles. En plus séducteur bien sûr ?

JULES. — Pas de discussion, séducteur... Tu lui ressembles, tu prends la clé. Tu vas à la Banque, tu ouvres le coffre.

EMILE. — Il y a vingt millions là, au moins, dont trois à moi...

LE PIEUX. — Vingt millions, ça en fait des pièces de vingt sous !

MARIA. — Vingt millions...

EMILE. — Moitié pour vous. Moitié pour moi...

JULES. — Trois millions pour vous et dix-sept pour nous. Pas un de moins !

EMILE. — Trois millions plus l'intérêt. Cent pour cent par mois pendant six mois, cela fait... (*Il compte sur ses doigts à toute allure.*) C'est simple, vous me devez de l'argent !

JULES. — Alors, reprends le paquet.

EMILE. — Transigeons, Monsieur Jules, une affaire ne se traite jamais sans discussion...

CACHALOT. — Moi, je ne marche pas. Je tiens à ma peau.

JULES. — Eh bien, moi, je te conseille de marcher si tu y tiens !

EMILE. — Moitié, moitié, mais j'y perds.

JULES. — Un mot de plus et c'est tout pour nous et rien pour toi. Quant à toi choisis : ou tu obéis et je passe l'éponge, ou tu refuses et c'est simple : Ce couteau-là sert à ouvrir les boîtes de conserves et ta peau elle n'est pas en fer-blanc. Compris !

MARIA. — Si tu touches à Cachalot, je vais à la police et je raconte tout.

JULES. — Je suis couvert, j'y ai des relations ! Non. Cachalot va obéir. Il va endosser les frusques du notaire. On va lui faire le portrait du notaire. Il va alller à la banque retirer l'argent du notaire.

EMILE. — Laissez-moi au moins un intérêt honnête. Trente pour cent ?

JULES. — Toi, tu auras ce qu'on te donnera, et toi...

CACHALOT. — C'est non !

JULES. — Tes papiers. Donne-moi tes papiers... Allez...

CACHALOT. — La force... toujours la force !

JULES. — Prends ceux du mort. Va chez Maurice, rue Caulaincourt, près de chez Manière, c'est un dentiste qui sait son boulot. Tu vas lui dire : « Jules veut que vous me fassiez sauter ma dent en or et en mettre une en porcelaine. » Ernest n'avait pas de dent en or. Maurice est affranchi. Il comprendra. Après tu vas revenir chez moi. On va te laver, te récurer, te coiffer, choisir ta moustache. Et les habits du mort Maria va leur faire les retouches nécessaires. Il faut faire vite.

CACHALOT. — Jamais.

JULES. — Alors, je te descends comme j'ai dessendu Paulo, René, Edouard, Eustache et Gustave. Tu connais ma manière. La langue du couteau dans le nombril. Et tu te vides par le même endroit où tu t'es rempli.

CACHALOT. — C'est pas sérieux.

JULES. — Sur les histoires de cœur, le rire je l'admets pas ! Va chez Maurice.

CACHALOT. — Le dentiste, j'ai horreur de ça !

JULES. — Va chez Maurice ! Tu ne le paieras pas. A moi, il fait crédit, il a confiance.

CACHALOT. — Jules... Je me mets là à deux genoux et je te dis...

JULES. — Je ne suis pas le petit Jésus. Je suis Jules et je te dis c'est ça ou le ventre ouvert un soir dans le terrain vague de la rue du Ruisseau, là où les gens viennent faire pisser leurs bêtes.

MARIA. — Obéis, Charles. Il n'y a pas de déshonneur. Quand on aura les millions. Adieu la compagnie. On file ensemble dans un coin tranquille.

CACHALOT. — Mon ange !... Commande Jules et j'obéis !

JULES. — Tu vas chez le dentiste. Toi Maria, tu arranges les vêtements du mort, tu rétrécis, tu élargis, tu découds ! tu recouds ! tu les mets aux mesures de Cachalot... les bras, les jambes, le col, et que l'entre-cuisse ne le gêne pas... Nous trois on découpe Ernest. On le met en caisse et les clous enfoncés, on transporte le paquet à la gare de Lyon pour Bamako via Marseille, sur la charette à bras. Et toi, Emile pendant ce temps-là, chez moi, tu maquilles Cachalot, tu lui fais la moustache de ton beau-frère Ernest à si poils près que si ta sœur, sa femme, revenait sur terre, elle en retrouverait le chatouillis familier avec un saut du cœur. Pas un mot. C'est l'ordre. Et demain les vingt millions sont à nous.

RIDEAU.

ACTE III

PREMIER TABLEAU

A Paris.

Une rue. A gauche, un petit café avec sa terrasse. Au milieu, la façade de la banque où va opérer Cachalot. A droite une boutique d'accessoires d'autos, avec la pompe à essence sur le trottoir.

Au lever du rideau, bruits de la rue, cornes d'autos, etc. Un garçon de café dresse la terrasse. Le pompiste est dans sa boutique. Un client sort de la banque.

Entrent, par la gauche, Cachalot, Le Pieux et Jules.

JULES. — Compris ?

CACHALOT. — Oui, Jules !

JULES. — Répète !

CACHALOT. — J'entre dans la banque. Je vais au guichet des coffres. Je signe le papier. J'entre dans la salle des coffres, je donne ma clé, je prends la serviette, je sors, je te rejoins à la terrasse du petit café et je te la donne, et je rentre seul à la maison après avoir changé trois fois de taxi.

JULES. — Ça, c'est la manœuvre n° 1, la plus favorable. Manœuvre n° 2 ?

CACHALOT. — Tout va bien jusqu'à l'ouverture du coffre. On me donne la serviette. Je l'ai. Je vais sortir, mais quelque chose dans ma démarche ou dans ma figure paraît insolite à un employé. Il donne l'éveil. Je cours. Je donne la serviette à Le Pieux, qui fait l'aveugle à la sortie, et je file sans demander mon reste.

JULES. — Manœuvre n° 3.

CACHALOT. — On se retrouve tous à Cayenne !

JULES. — A toi, Le Pieux !

LE PIEUX. — Cachalot me passe la serviette... Je file, j'entre dans la première église et je la camoufle dans un confessionnal... et je fais une petite prière pour que tout s'arrange. J'allume un cierge.

JULES. — Allons-y, Messieurs. Et n'oubliez pas que, Emile, tapi dans l'ombre d'une traction pilotée par Maria, nous observe à la jumelle marine, prêt à intervenir pour faciliter une fuite difficile.

(Le Pieux va s'installer près de la banque.)

CACHALOT. — La clé... j'ai perdu la clé...

JULES. — Oh ! mon cochon !...

(Il sort différents objets des poches de Cachalot.)

JULES. — Tu veux nous faire cueillir !

CACHALOT. — T'énerves pas, Jules... si tu t'énerves, je m'énerve... et je suis déjà assez nerveux comme ça...

JULES. — Si le coup rate, tu paieras ça cher...

CACHALOT. — Je l'avais roulée dans mon mouchoir... bien au chaud comme un petit oiseau dans son nid !... *(Il éternue.)* Je l'ai sortie pour me moucher...

JULES. — Et moi, du premier coup, je la trouve dans ta poche !

CACHALOT. — Dans ma poche !

JULES. — Dans ta poche !

CACHALOT. — C'est très curieux !

JULES. — Je vais te faire un bout de conduite jusqu'à la porte de la Banque, avec mon pétard dans le bas des reins, et si tu ressors sans la serviette, je te découpe ta silhouette avec les duum-duum qui sont dans le chargeur !

CACHALOT. — Jules !

JULES. — Avec les duum-duum !

CACHALOT. — Avec les duum-duum !... pas avec celles-là, Jules. Tout ce que tu voudras, mais pas avec celles-là !

JULES. — Elles vont te péter l'intérieur comme une charge de dynamite... et de toi qu'est chrétien, il ne restera pas même un os à enterrer.

CACHALOT. — Ne dis pas ça, Jules ! Tu me fais de la peine !

JULES. — Allez, avance...

CACHALOT. — Pousse pas !...

(Enorme coup de klaxon.)

JULES. — Avance !

(Entre la petite voiture découverte du vicomte.)

LE VICOMTE. — Crétin !

TITINE. — Ah ! mon Dieu !

LE VICOMTE. — Il s'est jeté sous la voiture ! Littéralement jeté sous la voiture !...

JULES. — Debout, idiot ! Il ne t'a même pas touché!

LE VICOMTE. — Un véritable suicide ! Vous étiez avec lui, Monsieur, son ami peut-être... Vous avez pu constater !

JULES. — Debout, cochon ! Entièrement dans son tort, Monsieur !

LE VICOMTE. — Merci de votre courtoisie, Monsieur !

TITINE. — Ah ! Bertrand, vous l'avez tué ! (*Elle s'évanouit dans les bras du vicomte.*)

LE VICOMTE. — Titine !... Est-il assuré ? (*Il la porte sur une chaise du café et lui frappe dans les mains.*)

JULES. — Cochon !... Je l'ignore, Monsieur !

LE VICOMTE. — Titine !... Voici ma carte !

JULES. — Merci, Monsieur ! Relève-toi, lâche !

LE VICOMTE. — J'assure sans délai, et au meilleur prix... Titine...

CACHALOT. — Je veux aller à l'hôpital !

JULES. — Répète, et tu y vas pour de bon.

CACHALOT. — Je veux aller à l'hôpital !

LE VICOMTE. — Vous avez raison... Du tétanos on en meurt ! On vous pique... Bonne précaution... Titine...

CACHALOT. — On me pique ? Ah ! mais non !

(*Entre Maria.*)

MARIA. — Ce sont des gens de Châteaumou... Emile les connaît... Cache ta figure !

CACHALOT. — Ah ! mon Dieu !

MARIA. — Mets ton nez dans ton mouchoir. (*Elle sort.*)

LE VICOMTE. — Elle ouvre les yeux, enfin !... Vous sentez-vous mieux, Monsieur ?

CACHALOT. — Hon, hon...

LE VICOMTE. — J'en suis heureux, Monsieur !

TITINE. — Où suis-je ?

LE VICOMTE. — Loué soit Dieu !...

TITINE. — Ah ! le pauvre homme ! Vous m'avez fait bien peur, Monsieur !

CACHALOT. — Hon... hon...

LE VICOMTE. — Otez votre mouchoir, Monsieur, que nous puissions voir si votre plaie est dangereuse !

CACHALOT. — Hon... hon...

JULES. — Y souffre ! Y peut pas !

LE VICOMTE. — Otez, Monsieur... Pour le constat, c'est nécessaire.

CACHALOT. — Hon... hon...

LE VICOMTE. — Otez, voyons... Et vous, Monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance d'aller chercher la police !

(*Cachalot a un brusque recul et se sauve.*)

JULES. — Cachalot ?... Excusez-le..., c'est un timide... (*Il court derrière Cachalot.*)

LE VICOMTE. — Ces Parisiens sont d'une délicatesse !... Un pareil incident me serait arrivé chez nous, à Châteaumou, on me couvrait d'injures, on alertait l'huissier, la gendarmerie, les services sanitaires, on s'arrangeait pour que le constat fût établi à mes torts et on exagérait la gravité des blessures. Ici... Otez votre mouchoir, Monsieur, que je juge si je dois vous transporter à l'hôpital... et aussitôt, de la confusion, de la rougeur, et cette fuite de jeune fille timide... Quelle charmante délicatesse !...

TITINE. — Et ils sont toujours comme ça ?

LE VICOMTE. — C'est le charme des rues parisiennes.

TITINE. — Que j'aimerais donc habiter une pareille ville ! Les gros mots, moi, c'est comme la crème à chou, ça me fait lever le cœur !

LE VICOMTE. — Habiter Paris ! Ah ! c'est mon rêve aussi, Titine... Mon arrière-grand-père avait son hôtel au Bois, sa loge au Français et son tilbury pour la promenade. Il s'est suicidé à quatre-vingt-sept ans, ruiné par les femmes.

TITINE. — Ah ! dans ce temps-là les hommes savaient vivre !

LE VICOMTE. — On se brûlait, on mordait son mouchoir, on se giflait, on se jetait sa carte dans l'œil, on se battait jusqu'au premier sang à l'épée, au pistolet, au sabre d'abordage, au fleuret d'assaut contre son propre frère, contre son père, contre soi-même, pour un oui, pour un non, pour un soupçon, un cheveu sur le revers d'un veston, une œillade, un sourire... une chanson... une fleur...

TITINE. — Ah ! c'est pas dans ce temps-là qu'un honnête homme aurait laissé seule sa pauvre petite femme le matin de ses noces !

LE VICOMTE. — Et vois-tu, de cette belle époque cocardière, libertine, facile, il ne reste peut-être que de la poussière, mais une poussière que le vent qui court dans les rues de Paris fait lever comme un brouillard léger peuplé de charmants fantômes.

TITINE. — A Châteaumou, quand le vent fait lever la poussière, elle sent le purin !

LE VICOMTE. — Voilà pourquoi j'aimerais vivre à Paris, même dans une mansarde. Mais se constituer un portefeuille d'assurances est plus facile à Châteaumou... Veux-tu boire un verre de grenadine ?

TITINE. — Un peu de grenadine, oui, je veux bien !

(*Le vicomte frappe dans ses mains. Paraît le garçon.*)

LE VICOMTE. — Deux grenadines !

LE GARÇON. — J'ai pas ça !

LE VICOMTE. — Pardon !

LE GARÇON. — ... J'ai vu l'accident, tout à l'heure. Je suis pas intervenu parce que je suis pas pour l'intervention, mais je m'en voudrais de servir un verre à un sale chauffard de votre espèce... et pas du pays encore... On fait la chasse aux piétons dans votre village ? Ici, le piéton, c'est sacré, c'est tabou. On le gâte, on le respecte, on le chouchoute, surtout quand il est entre les clous, Monsieur. Et il était entre les clous... On le vise pas comme du gibier avec le fusil de son radiateur. On s'arrête, on descend et on le salue, Monsieur. Vous êtes à Paris, Monsieur, la Ville Lumière, Monsieur, toujours briquée comme un sou neuf ! Et pas dans le chemin vicinal où marchent les bœufs, Monsieur...

LE VICOMTE. — Mais, Monsieur...

LE GARÇON. — Les bœufs, Monsieur...

TITINE. — Bertrand... Allons-nous-en... Bertrand. (*Elle monte dans la voiture.*)

LE GARÇON. — Meu... meu... meu...

TITINE. — Bertrand !...

(*Le vicomte est monté dans la voiture, qui démarre.*)

LE GARÇON. — Eh ! va donc... cocu !

TITINE. — Oh !... ça ne doit pas être un Parisien !

(*La voiture est sortie de scène.*)

LE GARÇON. — Parisien, Parisien... Auvergnat !... Je ne t'ai jamais vu, toi. Qu'est-ce qui te prend de venir quêter par là ?

LE PIEUX. — A Saint-Sulpice ça ne rend pas !

LE GARÇON. — Et tu penses qu'à la porte d'une banque la recette sera meilleure qu'à la porte d'une église ?...

LE PIEUX. — Il y a un peu de ça !

LE GARÇON. — Erreur !

LE PIEUX. — Pardon !

LE GARÇON. — Je dis, erreur ! Quand on entre à la banque on ne pense qu'à l'argent. Pas de pitié dans le cœur ! Quand on entre à l'église, on pense à son âme...

(*Entre l'autocar du boucher qui s'arrête à la pompe à essence.*)

LE GARÇON. — Ma parole, le département d'Ille-et-Vilaine monte à l'assaut des bordels parisiens repliés dans la clandestinité.

LE PIEUX. — Pourquoi l'Ille-et-Vilaine ? Les autres départements y ont pas droit ?

LE GARÇON. — Ben alors... tu ne sais pas lire les numéros minéralogiques des automobiles ? La pétrolette du chauffard..., l'autocar...

(*Les voyageurs sont descendus.*)

CHEVAL. — On prend un petit pernod, Monsieur Beaupis ?

CLÉMENTINE. — Dans un petit bistro, même pas si moderne que ceux de Châteaumou, dame, c'est trop bête !

CHEVAL. — T'es snob, Clémentine, depuis que tu as acheté ta ferme !

BEAUPIS. — Cinq heures qu'on roule tout de même!

LE CHAUFFEUR. — Si on s'était pas arrêté en chemin pour casser un morceau, c'était quatre que je mettais. Il y a des chevaux là-dessous !

CHEVAL. — Et une jument en chaleur qui court devant !

LE MARIÉ. — Quand même, papa, venir à Paris avec Monsieur Bertrand et nous doubler en nous tirant la langue..., c'est pas permis un matin de noces, bon sang...

LE BOUCHER. — T'inquiète pas...

LE MARIÉ. — De quoi j'ai l'air, moi... ?

LE BOUCHER. — Tu penses pas qu'il va la garder, ta Titine, le vicomte ? Il ne va pas se mésallier, non alors... Vous descendez pas, Mademoiselle Gabrielle ?

LE GARÇON. — Alors... ces messieurs, dames ?

CHEVAL. — Pernod pour tout le monde...

CLÉMENTINE. — Et le curé ? On a oublié le curé... Pendant le voyage je me le disais aussi... le compte n'y est pas...

LE BOUCHER. — Service, service... Il n'a pas pu décider le vicaire à le remplacer !

CHEVAL. — Elle ne descend pas, Mademoiselle Gabrielle ?

LE BOUCHER. — Elle fait sa fière ! Dis donc, garçon ? On cherche une rue de militaire, de militaire de deuxième classe !

LE GARÇON. — Des rues on en a... et, rues de gradés plus qu'on en veut, mais de deuxième classe, je ne connais pas ça !... Dans le quartier on a bien la rue du Dragon...

LE BOUCHER. — Eh ben, un dragon, qu'est-ce que c'est, si c'est pas un deuxième classe ? Couillon !

CHEVAL. — S'y connaissent point dans l'armée montée, les Parisiens !

LE BOUCHER. — A droite ou à gauche ?

LE GARÇON. — Juste en face du café de Flore !

LE BOUCHER. — Un café en face, on la retrouvera. C'est ce qui fait la force de la France pour les indications routières. J'ai pas mal voyagé à l'étranger, eh bien ! il n'y a qu'en France qu'on peut se diriger dans la bonne direction rien que par le nom des cafés qui jalonnent les routes comme des phares sur la mer bretonne !

CLÉMENTINE. — Demande-lui donc s'il n'a pas vu notre notaire !

LE BOUCHER. — On est à Paris, Clémentine... on n'est pas à Châteaumou, avec une rue en long et une rue en travers et trois ou quatre collatérales...

CLÉMENTINE. — On cherche un notaire...

LE GARÇON. — C'est facile. Celui qui m'a vendu mon fonds, je peux vous le conseiller. C'est un honnête homme !

CLÉMENTINE. — Eh bien ! le notre a levé le pied avec nos économies et on le cherche pour le trouver avant qu'il les mange.

LE GARÇON. — Déposez une plainte. Il y a un commissariat à côté.

CLÉMENTINE. — Et la plainte elle va en justice... et la justice, elle met son nez où ça ne fait pas toujours rire quand elle l'a mis. Vous êtes commerçant... oui... Eh ben nous aussi...

LE GARÇON. — Bien sûr... Bien sûr... dans la France d'aujourd'hui, même ceux qui voudraient rester honnêtes, eh bien, ils en pleurent, mais la force des choses les oblige à ne pas rester honnêtes. Comment qui'l s'appelle, votre notaire ?

BEAUPIS. — Maître Veau, de Châteaumou...

(*Le Pieux, qui a écouté, sort de la scène en courant.*)

LE GARÇON. — Eh ! où cours-tu ? Tu vas te cogner aux murs !

LE PIEUX. — A Saint-Sulpice !... (*Il disparaît.*)

LE GARÇON. — Ça, par exemple, c'est louche... C'est pas possible qu'il n'y voie pas !... Qu'il serait de mèche avec les deux gars qui étaient là tout à l'heure, ça ne m'étonnerait pas ! Deux types... Quand je les ai vus, je me suis dit : « Ça y est, ils préparent un hold-up... », et je me suis barricadé dans l'arrière-boutique. Ça fait trois fois qu'on l'attaque, la banque à côté. La dernière fois ils sont venus à sept : tractions avant, mitraillette, dynamite... Ils ont même descendu un agent de police qui passait par là par erreur et qui n'avait pas du tout l'intention de faire son lion. Il était pas de service, c'était son droit !

CLÉMENTINE. — Eh bien, quelle ville ! Je pensais que ces choses-là ne se faisaient qu'en Amérique !

LE GARÇON. — Et pourquoi en Amérique seulement, Madame ? On peut pas faire aussi bien que les Américains, non ? La voilà la raison pourquoi tout va mal ici. Même les Français ne croient plus dans la France ! C'est triste, Madame !... Les voilà... les voilà... les deux gangsters de tout à l'heure, je les reconnais... Ils se camouflent, mais je les reconnais... Ça va péter dans le coin tout à l'heure...

(*Confusion générale.*)

LE BOUCHER. — Tous au car !... On n'est pas venus à Paris pour monter en ligne...

CLÉMENTINE. — Retournons à Châteaumou !

CHEVAL. — On ne va tout de même pas repartir sans notre pognon !...

CLÉMENTINE. — A Châteaumou !

LE BOUCHER. — Tous au car !

CHEVAL. — Rue du Dragon, c'est là qu'il faut aller !

LE MARIÉ. — Tant pis pour l'argent, moi je veux revoir Titine !...

LE BOUCHER. — Allez ! montez... Quand on sera dedans, toi tu fonces à tombeau ouvert comme sur l'autoroute, et tant pis si on écrase le monde. D'abord notre peau !...

LE GARÇON. — Eh là !... eh là !... Ça fait mille deux cents francs... ça fait mille deux cents francs !

(*Ils sont remontés dans le car qui démarre à toute allure et traverse la scène.*)

18-45 BB 35... 18-45 BB 35... 18-45 BB 35... (*Il entre dans la boutique.*)

VOIX DU GARÇON. — Allô !... la police... On vient de me refaire de 1.200 balles... des Bretons.. un car tout entier... 18-45 BB 35... 18-45 BB 35... Ils sont partis rue du Dragon... Oui, Dragon... D, comme dynamite..., R, comme Raymonde...

(*Entrent Cachalot et Jules.*)

JULES. — Vas-y, la voie est libre...

CACHALOT. — Ils peuvent revenir !

JULES. — Dans dix minutes la banque ferme. Demain, il sera trop tard. Il faut que les vingt millions soient dans notre poche ce soir.

CACHALOT. — Ecoute, Jules. Je veux bien. Mais dix millions pour moi et le droit d'épouser Maria !

JULES. — Jamais !

CACHALOT. — Dix millions et Maria, ou je n'ouvre pas le coffre !

JULES. — Ta part, comme tout le monde... pas un sou de plus...

CACHALOT. — Neuf millions et Maria !

JULES. — Non, Monsieur.

CACHALOT. — Cogne pas ou je gueule !

JULES. — Emile !

CACHALOT. — C'est pas Emile que je veux, c'est Maria !

(*Entre Emile.*)

EMILE. — Alors, on y va ou on y va pas ?

JULES. — Il met des conditions que je ne peux accepter ! L'honneur.

CACHALOT. — Sept millions et Maria !

EMILE. — Maria, d'accord ! Sept millions, c'est à voir !

JULES. — Je dis non !

CACHALOT. — Alors Maria, Maria toute seule...

EMILE. — Cela me semble très raisonnable !

JULES. — Dis donc, c'est ta femme ou la mienne que tu vends pour vingt millions ?

EMILE. — Si personne ne veut faire de sacrifices, on n'en sortira pas. Dis oui, et quand on aura l'argent, tu diras non !

JULES. — Dans le milieu, la règle, c'est la règle. Je dis oui et c'est oui, je dis non et c'est non.

EMILE. — Vingt millions ! Mais pas un honnête homme n'hésiterait, Jules. Tu as, sur la question d'honneur, des idées surannées... Tu es vieux jeu... Jules !

(*Entre Maria.*)

MARIA. — Eh bien, moi, je n'accepte pas qu'on me marchande comme une mariée le jour de ses noces. Ni Cachalot, ni Jules, voilà !

JULES. — Tu feras ce qu'on te dira !

MARIA. — Je ferai ce qu'il me plaira !

JULES. — Tu épouseras Cachalot, même à coups de bâton !

MARIA. — Donne le premier et tu verras !

CACHALOT. — Maria !...

MARIA. — Dix millions et Maria... Neuf millions et Maria... Eh bien ! ma parole, tu n'auras ni les millions ni Maria...

CACHALOT. — Mais toute nue, Maria, toute nue...

MARIA. — En bleu de travail, alors ?... non mais des fois...

CACHALOT. — Maria !

(*Entre Le Pieux.*)

LE PIEUX. — Eh ! les gars... les clients du notaire...

EMILE. — Partis... Je les suivais dans ma lorgnette...

LE PIEUX. — Partis, oui, mais sais-tu où ? Rue du Dragon... et de la rue du Dragon, ils vont remonter la filière...

CACHALOT. — Je l'avais dit... Ça ne peut pas finir ailleurs qu'à Cayenne...

LE PIEUX. — J'étais près d'eux. Ils ont parlé... La police, ils en ont aussi peur que nous. L'argent, ça les embêterait qu'on les oblige à dire comment il est venu dans leur poche ? Sans ça, vous pensez bien qu'au lieu de se taper trois cents kilomètres dans un car d'excursion, ils auraient téléphoné à la gendarmerie de leur cambrousse...

(*Coups de klaxon.*)

CACHALOT. — Les clients d'Ernest !

LE PIEUX. — Bouge pas. Tu vas voir...

CACHALOT. — Le Pieux, c'est un mouton, il nous a donnés...

JULES. — T'es un mouton ?

EMILE. — Mon Dieu, ma tête !

MARIA. — La police !... Je suis faite, je suis pas dans mon secteur...

JULES. — Par ici... par ici..

(*Ils sortent. Entrent les provinciaux avec un agent de police.*)

CLÉMENTINE. — Maître Veau... là-bas...

BEAUPIS. — C'est vrai... C'est Maître Veau... Maître... Maître !...

CHEVAL — Vingt dieux... c'est lui... Monsieur l'agent !

LE BOUCHER. — Tais-toi, couillon. Si la police s'en mêle, on a le fisc dans nos livres pour les jours qui nous restent !

L'AGENT. — Alors, vous payez ou vous ne payez pas ?

LE BOUCHER. — On paie... on paie... Tu vas pas faire une histoire pour douze cents francs, non ?

L'AGENT. — Je vous prie de ne pas me tutoyer !

CHEVAL. — L'énerve pas, qu'il s'en aille... qu'on puisse courir derrière nos sous...

LE BOUCHER. — Je cherchais pas à être malpoli, je suis familier, c'est ma nature...

L'AGENT. — Alors... vous là-bas, vous allez sortir un peu de votre boutique... Ce sont vos clients, vous les reconnaissez ?

LE GARÇON. — Oui, Monsieur l'agent...

L'AGENT. — Ils vous doivent douze cents francs ?

LE GARÇON. — Oui, Monsieur l'agent...

L'AGENT. — Eh bien ! dites donc, vous allez rester en place, vous ?

LE BOUCHER. — On est pressés, Monsieur l'Agent...

L'AGENT. — Vous êtes pressés...

LE BOUCHER. — Et si on a oublié de payer, c'est pas notre faute, Monsieur l'Agent. « Voilà les gangsters » qu'il crie celui-là... ils vont attaquer la banque ! Filez... »

LE GARÇON. — J'ai pas dit : filez...

CHEVAL. — Vous avez dit : « Voilà les gangsters... ça va péter par là... »

CLÉMENTINE. — Oui, vous l'avez dit !

LE GARÇON. — Je ne nie pas...

L'AGENT. — Et où ils sont, vos gangsters ?...

LE GARÇON. — Tenez, vous les voyez qui cavalent là-bas..., trois hommes et une femme..., même qu'il y en a un qui a sorti son flingue...

(*L'agent siffle éperdument et sort à droite.*)

L'AGENT. — Vous, bougez pas d'ici, hein ! (*Il siffle.*)

CLÉMENTINE. — Mais c'est pas des gangsters, c'est notre notaire...

BEAUPIS. — C'est Maître Veau...

LE GARÇON. — Un petit sec, à moustaches avec des lunettes en corne ?

LE BOUCHER. — En est-tu sûre, Clémentine ?

CHEVAL. — Pour être lui, c'est lui, et j'ai l'œil à reconnaître une jument d'une autre à portée de fusil !

LE MARIÉ. — Dis, papa, qu'est-ce que tu crois que Titine fait en ce moment ?

LE BOUCHER. — Mais si c'est lui, Cheval, et qu'on l'arrête, Cheval, comment qu'on va se faire saler, nous aussi.

CLÉMENTINE. — Il n'y a qu'une solution : on ne le connaît pas...

CHEVAL. — Ça, c'est une idée...

LE BOUCHER. — Mais le pognon ?

CHEVAL. — Chaque chose en son temps, boucher. D'abord, le pognon, Dieu sait dans quel fin fond de pays il l'a caché ?

LE BOUCHER. — Moi, au contraire, je serais d'avis de le reconnaître, mais comme on reconnaît un copain... pour que le flic il le relâche, tu comprends, et quand le flic a tourné le dos, on lui tombe dessus !

BEAUPIS. — Et nous réglons enfin nos comptes !

(*Entre l'agent, traînant Cachalot-Veau qu'il a assommé.*)

L'AGENT. — Le voilà, votre gangster. La vérité est que pour courir aussi vite, il a quelque chose sur la conscience !

LE GARÇON. — C'est bien lui, je le reconnais...

CLÉMENTINE. — Mais, c'est Maître Veau, de Châteaumou !

CHEVAL. — Monsieur l'Agent, cet homme-là n'est pas un gangster !

LE BOUCHER. — C'est un honnête homme.

BEAUPIS. — Maître... Maître... dans quel état êtes-vous, Maître !

LE MARIÉ. — Oh !... Eh bien, quand on va savoir ça à la mairie de Châteaumou !... C'est une huile, cet homme-là, Monsieur l'Agent !

L'AGENT. — Quoi ?... quoi ?... quoi ?... Qu'est-ce que cette histoire ? Vous le connaissez ?

CLÉMENTINE. — Si on le connaît ? C'est le notaire de notre pays !

L'AGENT. — Alors, qu'est-ce que vous me racontez avec votre gangster, vous ?

LE GARÇON. — Vous savez, Monsieur l'Agent, au jour d'aujourd'hui, il est difficile de savoir qui l'est et qui ne l'est pas... D'ailleurs, si c'est leur notaire... c'est quand même une bonne prise, il a levé le pied avec leur pognon...

CLÉMENTINE. — Levé le pied... Maître Veau... non, mais dites donc, vous, le Parisien...

LE GARÇON. — Auvergnat !...

LE BOUCHER. — Levé le pied... pour vous le mettre quelque part, espèce de mal bâti qui révolutionnez la police parce que de braves gens que vous avez effrayés avec vos histoires, sont partis sans vous payer un verre de mauvais vin que vous leur avez vendu dix fois sa valeur dans nos vignes...

LE MARIÉ. — C'est vrai, ça, papa...

LE GARÇON. — Mais vous l'avez dit devant moi, qu'il avait levé le pied !

BEAUPIS. — Il revient... il revient...

L'AGENT. — Faut l'étendre plus confortablement, voyons... Allez chercher des coussins...

CLÉMENTINE. — Eh bien, Maître Ernest... d'où qu'on revient ?

BEAUPIS. — Oh ! Maître... Maître...

CHEVAL. — Sacré Maître Veau...

LE GARÇON. — Mais enfin, il n'était pas seul... Il y avait une femme, elle courait, elle aussi...

LE BOUCHER. — Et c'est pas parce qu'il est notaire qu'il n'a pas le droit de courir après les femmes ! Voilà six mois qu'il est veuf, il n'offense personne...

L'AGENT. — Vous sentez-vous mieux, Monsieur ?... N'ayez pas peur, répondez... Cet abruti-là crie « au gangster » ! Mon rôle est de leur courir dessus ! Heureusement que ces braves gens-là vous ont

reconnu. Mais pour que tout soit en règle... vous avez vos papiers ?...

CLÉMENTINE. — Il a pas encore la force, le pauvre... Tenez, Monsieur l'Agent... Je peux me permettre, on est quasiment fiancés, n'est-ce pas !... Tenez, lisez... Voilà sa carte d'électeur... Et tenez une photo de ma ferme avec les vaches qui montent au pré et le chien qui les bute, et moi qui leur crie dessus... Hô, la Blanche ! Hô !...

(*Paraît Mlle Gabrielle.*)

GABRIELLE. — Ah ! Maître Veau !... Mes économies, mes pauvres économies, faites sou par sou, pour réparer la toiture du château... Vous ne les avez pas mangées, j'espère ?

L'AGENT. — Vous connaissez Monsieur ?

GABRIELLE. — Lui... toute ma confiance, il avait toute ma confiance...

L'AGENT. — Et il a abusé de votre confiance ?...

GABRIELLE. — Comme de celle de ces pauvres gens, Monsieur l'agent !

CHEVAL. — Elle déraille, Monsieur l'Agent !

GABRIELLE. — Deux cent mille francs ! Je lui avais confié deux cent mille francs... une faiblesse de ma part, mais il y a des moments où même le plus honnête est tenté par l'appât d'un gain appréciable, Monsieur l'Agent... Le démon de la spéculation... j'y ai cédé, je le confesse...

LE BOUCHER. — Lever le pied pour deux cent mille francs, même le plus petit notaire du plus petit trou de la plus petite cambrousse ne le ferait pas...

GABRIELLE. — Mais vous aussi, il vous a escroqué, puisque vous n'êtes venus ici que dans l'espoir de le retrouver !

LE BOUCHER. — Nous ? Escroqués ? Tenez, Maître Veau, voilà mon portefeuille. Il y a trois cent mille francs dedans, ils sont à vous !

CLÉMENTINE. — Moi, je lui donne mon sac avec vingt louis qu'il y a dans le fond et trente billets de cinq mille francs tout neufs...

CHEVAL. — Moi, tenez, j'ai vendu un poulain ce matin, à un corniaud qui m'a signé un chèque et donné un petit dessous de table... j'endosse le chèque, et dessous de table et chèque, je donne le tout à Maître Veau...

LE MARIÉ. — Moi, mon alliance toute chaude, je la lui donne pour qu'il lui fasse faire des petits !

CLÉMENTINE. — Sans reçu, sans rien, on lui donnerait notre fortune tout entière pour qu'il la fasse fructifier...

CACHALOT. — Mes chers amis, je suis confus... je suis confus...

BEAUPIS. — Mademoiselle Gabrielle... je vous en prie... dites comme nous..., c'est votre intérêt... le vôtre et le nôtre... Inutile de mêler la police parisienne à une affaire qui ne regarde que la police de Châteaumou !... Et puis, quelle honte de mêler votre nom noble à une histoire qui l'est si peu !

L'AGENT. — Alors, Mademoiselle, vous portez plainte ?

GABRIELLE. — Réflexion faite... non, Monsieur l'Agent !

L'AGENT. — Voyons, Mademoiselle, de qui vous moquez-vous ? Ce type-là vous a escroquée... j'ai des oreilles...

GABRIELLE. — Escroqué est un bien gros mot, Monsieur l'Agent...

L'AGENT. — Vous l'avez dit !

GABRIELLE. — Les mots, Monsieurs l'Agent, dépassent souvent notre pensée...

LE BOUCHER. — La langue est prompte... Monsieur l'Agent... et les femmes l'ont pointue...

L'AGENT. — C'est bon !... En bref, vous ne portez pas plainte ?

TOUS. — Non, Monsieur l'Agent.

L'AGENT. — Après tout, moi... c'est pas mon affaire... En attendant, je vous colle une contravention... votre car n'est pas rangé du bon côté...

LE BOUCHER. — Mais, Monsieur l'Agent, c'est vous-même qui avez dit à Joseph de s'arrêter là...

L'AGENT. — Vous rouspétez ?

LE BOUCHER. — Non, Monsieur l'Agent..., mais...

L'AGENT. — Mais ?...

CHEVAL. — Tais-toi donc...

L'AGENT. — Vous avez les papiers de la voiture ?

LE BOUCHER. — C'est Joseph qui les a. Il est resté dans le car ! Joseph... (*Il accompagne l'agent. Un temps.*)

BEAUPIS, *giflant Cachalot.* — Et d'une... pour le vicomte !

(*Cheval lui reprend son portefeuille.*)

CACHALOT. — Mais dites donc...

BEAUPIS. — Et de deux... (*Il le regifle.*) ... pour le boucher...

(*Le boucher lui reprend son portefeuille.*)

CACHALOT. — Oh ! mais pardon...

BEAUPIS, *le giflant à nouveau.* — Et de trois... pour moi, Beaupis !

(*L'agent marche de long en large, en écrivant.*)

BEAUPIS. — Cher Maître Veau...

CLÉMENTINE. — Ingrat... après tous les petits laits qu'on a bus ensemble !... avec de la bonne galette... et les petits morceaux de lards que je te faisais revenir, comme si tu avais été mon époux... (*Elle lui reprend son sac. L'agent sort.*)

LE MARIÉ. — Allez, lève-toi qu'on te botte... (*Il lui reprend sa bague.*)

CHEVAL. — L'argent ?... Où as-tu mis l'argent, escroc ?

(*L'agent revient.*)

Ah ! ce qu'on est contents de vous revoir...

LE MARIÉ. — Ce matin encore, Titine me parlait de vous ! Elle vous aime, Titine, que j'en suis jaloux !

(*L'agent repart.*)

GABRIELLE. — Vous m'avez brouillée avec le vicomte !

LE MARIÉ. — C'est de votre faute si j'ai quitté Titine !...

CLÉMENTINE. — Notre dû ! On veut notre dû !

CHEVAL. — Le dû, c'est le dû ! C'est un organe de la comptabilité comme la tête est un organe du corps. On veut notre dû !

(*Revient le boucher.*)

LE BOUCHER. — Eh bien ! maître coquin, vous allez nous les rendre maintenant nos sous, maintenant qu'on vous tient !

TOUS. — Notre dû ! Notre dû !

(*Ils le battent.*)

CACHALOT. — Ça va... d'être battu comme ça, moi j'en ai ma claque. Je mange le morceau. Je suis pas votre homme. Je suis Charles, dit Cachalot.

CHEVAL. — Et moi, je suis Napoléon ! Et Clémentine, une pin-up new-yorkaise... Et Mlle Gabrielle, une nudiste des Folies-Bergère... et Gustave, un vieillard barbu... et enfin, le boucher, un danseur mondain !

LE BOUCHER. — Tiens, voilà pour Charles... (*Il le botte.*)

(*Entre Emile.*)

EMILE. — Mes chers amis, mes chers amis...

CLÉMENTINE. — Monsieur Emile !

TOUS. — Monsieur Emile...

EMILE. — C'est pas en le rouant de coups que vous obtiendrez quelque chose...

LE BOUCHER. — Il dit qu'il est Cachalot... bedeau au Sacré-Cœur...

CACHALOT. — Bedeau ! j'ai pas dit ça...

EMILE. — Folie !... Chez les femmes, la cinquantaine est critique, chez les hommes, elle ne l'est pas moins. Delirium sexalis... Vingt ans d'honnêteté sombrent en quelques minutes, emportés par l'image sexy — comme disent les Américains — d'une jeune arpette parisienne connue dans sa fleur, par Monsieur Ernest...

CACHALOT. — Je ne suis pas Ernest, la preuve... (*Il veut enlever sa moustache. Emile lui plaque la main contre la bouche.*)

EMILE. — Idiot ! Idiot !... Ils ont tellement peur du fisc, que tu ne leur rendrais que le quart de leur pognon, qu'ils te briqueraient les bottes à les rendre plus fines que la peau du doigt...

CHEVAL. — Alors, comme ça, vous n'êtes pas Maître Ernest ?

EMILE. — Et qui voulez-vous qu'il soit, le mignon ?

CLÉMENTINE. — Alors, si vous n'êtes pas Maître Ernest, vous lui avez volé ses papiers ?

GABRIELLE. — Volé ses lunettes et sa moustache, et ses vêtements... assassiné, en quelque sorte...

EMILE. — La vérité, il faut la dire, Ernest... toute la vérité, tu la dois à ces braves gens, Ernest...

BEAUPIS. — Parlez, Maître...

CACHALOT. — Tant pis pour toi, Emile, Maria ne m'aime pas. Adieu la vie !... Je ne suis pas Maître Ernest, je suis Cachalot.

EMILE. — Tu es Maître Ernest, qu'un coup de sang pour une aimable jeune Parisienne, d'excellente famille, j'ajoute, a rendu momentanément capable des pires erreurs... Mais rassurez-vous, votre argent est dans un coffre... en sûreté... dans un coffre de cette banque, déposé par Maître Ernest lui-même, qui est, malgré les apparences, resté un gentleman.

LE BOUCHER. — S'il l'a déposé dans cette banque, il a la clé du coffre alors ?

EMILE. — Il l'a ! La voilà !

CACHALOT. — Je suis Cachalot.. La preuve... (*Il enlève ses lunettes et sa moustache.*)

(*Stupeur.*)

TOUS. — Ah !

CLÉMENTINE. — Mais alors, et le vrai notaire, le nôtre ?

BEAUPIS. — Le vrai Maître ?

CACHALOT. — J'y suis pour rien. Emile l'a étranglé. Il lui résistait, il l'a assassiné !

LE BOUCHER. — Assassiné !

CLÉMENTINE. — Monsieur Emile, assassin du mari de sa sœur !

EMILE. — Il ment, c'est pas vrai...

CACHALOT. — Le cadavre est rue de l'Abreuvoir... au troisième étage, à droite sur la cour.

CHEVAL. — Mais si vous avez vraiment assassiné Maître Ernest, personne ne peut ouvrir le coffre et pour récupérer notre argent, il faudra attendre les hommes de loi ! Autant dire qu'on a tout perdu !

EMILE. — Voyons, moi, Emile, avoir assassiné Ernest !

CACHALOT. — Rue de l'Abreuvoir... Allez-y, vous aurez la preuve...

LE BOUCHER. — Alors, on est ruinés !

CLÉMENTINE. — Ah ! mon cœur !

BEAUPIS. — C'est épouvantable !

GABRIELLE. — Ce n'est pas possible !...

CHEVAL. — C'est un tour des Parisiens pour rouler d'honnêtes gens de Châteaumou... S'il y a un cadavre, moi je veux le voir !

TOUS. — On veut le voir ! On veut le voir !

CACHALOT. — Jules l'a découpé en morceaux !

LE BOUCHER. — Découpé en morceaux... Allons-y, je veux voir ça. Il y a le côté professionnel qui m'intéresse... Tous à l'autocar...

(*Entrent Jules, Maria et Le Pieux.*)

JULES. — Ça a l'air de s'arranger, j'ai l'impression !

EMILE. — Il a tout dit, le salaud !

LE BOUCHER. — Alors, Monsieur Emile, on y va !

EMILE. — Voilà justement Monsieur Jules, dont je vous ai touché un mot tout à l'heure !

LE BOUCHER. — Eh bien, on va pouvoir juger si vous feriez un bon boucher !

EMILE. — Et Mademoiselle Maria, pour qui mon beau-frère a failli à l'honneur notarial !

LE BOUCHER. — Nous, c'est surtout l'argent qui nous tracasse !

EMILE. — Enfin, Monsieur Le Pieux, un homme d'église...

LE BOUCHER. — Ma foi, j'ai de la religion, Monsieur... et si vous pouviez trouver une astuce honnête pour que nous rentrions dans nos fonds, je suis prêt à brûler un cierge à la vie durant pour le saint qui vous plaira !... A la rue de l'Abreuvoir... Tous à la rue de l'Abreuvoir !

RIDEAU.

DEVANT LE RIDEAU

Une boîte de nuit.

Un orchestre joue en sourdine un air à la mode. Titine et le vicomte dansent. Sur une table, une bouteille de champagne et deux verres.

TITINE. — Ah ! monsieur Bertrand, me serrez pas comme ça, vous m'arrêtez la respiration !

LE VICOMTE. — Depuis deux ans, je vais régulièrement chaque semaine chez ton père pour qu'il signe une assurance sur la vie, et je n'avais jamais remarqué combien tu avais de beaux yeux, Titine...

TITINE. — Eh là ! Monsieur le Vicomte, je suis encore toute moulue des cailloux de la route... On les sent dans votre petite voiture. C'est pas l'américaine de papa !

LE VICOMTE. — Et je t'ai pourtant connue toute petite...

TITINE. — Vous alliez trop vite aussi. Vous les avez doublés comme un éclair. J'ai même pas eu le temps de voir quelle tête il faisait Gustave ! Pauvre Gustave ! J'ai tout de même un petit remords qui me remonte du cœur, Monsieur Bertrand.

LE VICOMTE. — Il n'avait pas à te gifler !

TITINE. — C'est pas lui, c'est moi qui l'ai giflé, mais sur le moment la colère m'a fait confondre !...

LE VICOMTE. — Tu avais de bonnes raisons !

TITINE. — Ah ! comme vous dansez bien, Monsieur Bertrand... On voit que vous allez souvent au bal dans les salons de la préfecture... Ah ! Monsieur Bertrand, vous allez me faire perdre la tête... (*Elle se colle à lui et ils dansent joue contre joue. L'orchestre s'arrête.*)

TITINE. — Faut retrouver Gustave, Monsieur Bertrand. C'est plus sérieux...

LE VICOMTE. — Pas maintenant, Titine. La nuit ne fait que commencer !

TITINE. — C'est bien ce qui me fait peur, Monsieur Bertrand. Retournons à Châteaumou...

LE VICOMTE. — Titine ! (*Il l'enlace. Orchestre.*)

TITINE. — Oh ! Monsieur Bertrand... vous qui d'habitude êtes si réservé... Je ne vous reconnais plus...

(*Ils dansent.*)

LE VICOMTE. — L'air de Paris. Délicieusement aphrodisiaque aux cœurs provinciaux... Réservé à Châteaumou. Ici, Don Juan, le Tarzan de nos grand-mères !

TITINE. — Bertrand !

LE VICOMTE. — Titine !...

NOIR

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Jules, rue de l'Abreuvoir. Une caisse dans un coin avec une grosse étiquette « MEDICAMENTS — FRAGILE » et « KALI, Prince Nègre, BOULINAVIRACOUR par BAMAKO — A. O. F. »

Au lever du rideau, la scène est vide. Bruit de clé dans la porte. Entre toute la bande : Jules, le boucher, etc.

JULES. — Il est là !...

GABRIELLE. — Ah ! je sens que je vais défaillir !

CLÉMENTINE. — Ah ! mon Dieu !

LE MARIÉ. — Moi aussi, papa, ça me fait tout drôle !

BEAUPIS. — Je ne suis pas très à mon aise, je m'assieds, si vous le permettez !

JULES, *à Maria.* — Donne-leur un sucre !

EMILE. — Ça m'émeut quand même ! Une main, une jambe, une tête ! Un pied... Il y a quelques heures encore attachés les uns aux autres et maintenant détachés. Quand on les regarde, on ne croirait jamais que mis les uns au bout des autres, ça pourrait donner quelque chose... Et pourtant si... c'était Ernest, un être vivant, un être pensant...

JULES. — C'est ce qui l'a perdu. Il aurait oublié Maria, il ne serait pas dans le saloir, en partance pour Bamako, dans des conditions de voyage qu'il ne pouvait pas imaginer !

LE BOUCHER. — Vous savez vous servir du couteau, Monsieur Jules, c'est une bonne découpe. C'est franc, bien attaqué où il faut... Vous êtes un connaisseur... J'aime ça, moi, les connaisseurs...

JULES. — Je suis quand même un peu amateur. Vous, c'est autre chose, vous en découpez tous les jours !

LE BOUCHER. — J'ai commencé à quatorze ans...

JULES. — Moi, à cet âge-là, je n'avais pas encore idée de la profession que je choisirais... Je voulais être empailleur... comme mon père !

LE BOUCHER. — Ça aurait été dommage. Oui... quand, pour parler une langue sportive, vous avez tout pour passer professionnel...

JULES. — Venant de vous, le compliment me touche au cœur.

CHEVAL. — Alors, vous envoyez ça à Bamako ?...

JULES. — Ils aiment ça, là-bas...

CHEVAL. — Toute la viande qu'on ne peut pas vendre, on devrait la transiter par là...

JULES. — Ils n'aiment pas la bête, c'est l'homme qu'ils aiment ! Et particulièrement le blanc ! Il paraît qu'il est plus tendre... du vrai poulet... bien revenu aux petits oignons !

CHEVAL. — C'est pas tout ça !... On a beau être tombé sur des braves gens, bien sympathiques, on ne peut pas rester là devant le cadavre de Maître Ernest sans rien dire !

GABRIELLE. — Il faut prévenir la police tout de suite...

BEAUPIS. — Oui, oui, oui, oui, la police... la police...

CHEVAL. — Et on coupe la tête à Monsieur Emile qui est un brave homme, et respecté dans le canton, et pour qui ? Pour quoi ? Parce que le premier il a osé prendre la défense de nos intérêts ?... Faut réfléchir, Mademoiselle Gabrielle, avant de causer. Sans parler des petits ennuis pour nos amis parisiens qui n'ont eux-mêmes rient fait que d'aider Monsieur Émile à sortir d'un mauvais pas ! Pensez-y, Monsieur Beaupis, pensez-y !

GABRIELLE. — Mais si nous ne disons rien, nous devenons nous aussi complices...

LE MARIÉ. — J'aurais pas dû quitter Titine...

BEAUPIS. — Et devant la loi...

LE BOUCHER. — La loi ?... Et lui, le découpé, il s'en occupait, de la loi ?

GABRIELLE. — Devant notre conscience !...

LE PIEUX. — Choisissez, Mademoiselle. Le silence, et Maître Ernest fait son beau voyage au pays des oasis et nous autres nous reprenons nos honorables occupations, ou vous parlez et vous chargez ainsi votre conscience du désespoir des familles de ces messieurs et de ces dames, et si l'on dresse la guillotine sur la place publique, les bois en auront été ajustés pas vos soins et le couperet aiguisé par vos mains !

GABRIELLE. — Quelle horreur ! (*Elle s'évanouit.*)

JULES. — Donne-lui un sucre !

(*On frappe. Entrent deux employés de la S.N.C.F.*)

PREMIER EMPLOYÉ. — On vient pour la caisse !

JULES. — Un petit clou à mettre et on vous la livre... Aide-moi, Cachalot !

CACHALOT. — Je suis pas bon !

JULES. — Hein ?

CACHALOT. — J'en ai assez fait comme ça, et la récompense, des gifles et des coups ! Démerdez-vous !

EMILE. — Charles !

JULES. — A qui que tu parles ?

CACHALOT. — Au monde !

LE BOUCHER. — On va te donner un coup de main ! Gustave, passe-moi les clous !

LE MARIÉ. — Et Titine, papa ? Tu y penses ?

LE BOUCHER. — Les clous !... Allez, Cheval, plante ton clou toi aussi. Et vous, Monsieur Beaupis, restez pas les mains jointes quand la société travaille pour le bien de nos amis d'Afrique ! Et vous, Monsieur Emile ! Qu'il emporte un dernier souvenir de vous dans son voyage... Et toi, Clémentine, mouille l'étiquette, que ces braves fonctionnaires reconnaissent le haut du bas... Le médicament, c'est comme l'eau-de-vie, ça ne se verse que sur la langue !...

PREMIER EMPLOYÉ. — Ça fait plaisir, au moins on s'entraide ici... Si c'était comme ça au Syndicat, ma foi, le gouvernement il n'aurait plus qu'à plier le genou comme un enfant de chœur devant l'autel !

(*Rire bête du deuxième employé.*)

CHEVAL. — Le Syndicat, le Syndicat... Et si on se syndiquait, nous, les paysans, et qu'on croisait les bras quand c'est la moisson, syndiqué ou pas syndiqué, t'aurais pas de pain pour étendre ta sardine...

PREMIER EMPLOYÉ. — Il y a le bas de laine, aussi...

CLÉMENTINE. — Et la retraite, qui c'est qui l'a ?...

LE BOUCHER. — Oui, qui c'est qui l'a ?

PREMIER EMPLOYÉ. — Est-ce que je suis venu pour emporter la caisse ou pour répondre à des interpellations politiques ? Il faudrait savoir ?

JULES. — La caisse... emporte la caisse... et te tue pas dans l'escalier... pour pas perdre tes cotisations...

PREMIER EMPLOYÉ. — Ne serait-ce que cela ! De la prudence dans le service... Ce serait déjà quelque chose que la retraite, même pour ceux qui ne sont pas fonctionnaires, mais qui font appel à leurs connaissances aux fonctionnaires !... Allez Germain, mets-toi devant !... et si tu sens que je glisse, jette ta force en arrière et fais frein avec ton talon... A revoir, Messieurs-Dames !

(*Ils sortent.*)

LE BOUCHER. — Comme ça paraît grand chez vous, maintenant ! C'est de beaux appartements par ici, quand même !

MARIA. — Jules, fais visiter, voyons...

CLÉMENTINE. — Moi, ce qui me plaît, c'est qu'en face chez vous il y a des arbres... Pareil que chez moi...

CHEVAL. — Vous avez même de la vigne ! C'est-y à vous ?

MARIA. — Non, c'est à la ville !

BEAUPIS. — Messieurs !... Ne croyez-vous pas déplacé de parler de choses aussi futiles, alors que nous voici tous passibles des sanctions pénales les plus graves, prévues par la loi ?

CHEVAL. — Ma foi, Monsieur Beaupis, si on pensait tout le temps aux sanctions pénales, mais on ne ferait rien dans la vie ! N'est-ce pas, Monsieur Emile ?...

EMILE. — J'avoue que le départ de mon beau-frère m'attriste infiniment !

LE BOUCHER. — On vous comprend ! La famille, c'est là famille...

CLÉMENTINE. — Ça m'a fait le même effet quand j'ai perdu mon pauvre Alfred...

LE MARIÉ. — Papa ! Quand c'est qu'on va chercher Titine ?

BEAUPIS. — Eh bien, moi, je le prends pas comme ça ! Mademoiselle Gabrielle et moi sommes décidés...

(*Tous se rapprochent de lui.*)

CHEVAL. — Eh bien ! on vous écoute, Monsieur Beaupis...

JULES. — Voyez-vous, Monsieur Beaupis, faut jamais trop en dire... Ça nuit !...

BEAUPIS. — Mais... voyons... réfléchissez... Maître Ernest est mort. Même si nous nous taisons tous... sa disparition ne restera pas sans alerter les gens de Châteaumou... On le recherchera... Le chemin qu'il a suivi depuis son départ de l'étude est facile à reconstituer...

GABRIELLE. — C'est l'évidence même... Notre position est absurde...

CHEVAL. — On peut dire qu'il est mort de sa belle mort !

BEAUPIS. — Pas dans l'état où l'a mis Monsieur Jules !

JULES. — Moi, j'ai voulu faire plaisir à Emile. C'est pas maintenant qu'on va me le reprocher, non !

GABRIELLE. — Il est regrettable que Monsieur Emile soit compromis, mais enfin, personnellement, je me refuse à participer, même par mon silence, à ce crime et...

EMILE. — Mademoiselle Gabrielle, ne perdez pas un honnête homme !... Pensez aux bonnes leçons de gymnastique que je vous ai données quand vous étiez au pensionnat Sainte-Ursule...

GABRIELLE. — Ce n'est pas le professeur de gymnastique, c'est le criminel qui me fait horreur... et puis cette manière de faire appel à des nervis parisiens pour le découper comme du bétail...

JULES. — Faut bien des hommes pour maquiller les crimes des autres, ou alors, où ce qu'elle irait la Société ?

LE BOUCHER. — Excellent travail, Mademoiselle Gabrielle, j'aurais pas fait mieux...

JULES. — Voyons... ce qui chagrine Monsieur Beaupis et Mademoiselle Gabrielle, c'est qu'au fond d'eux-mêmes ils ont peur que la police ne retrouve le trace de Maître Veau...

GABRIELLE. — Et ma conscience aussi se révolte...

BEAUPIS. — Notre conscience...

JULES. — Lui répondez pas. Elle s'arrêtera bien un jour de crier et s'endormira comme un nourrisson, en suçant son pouce, faute de n'avoir pas pu avoir son sein. Ce qui chagrine d'autre part nos autres amis, c'est la perte de leur argent, et la crainte qu'ils ont de voir les hommes de loi ouvrir le fameux coffre-fort dont nous avons la clé, ne l'oublions pas !

LE PIEUX. — Et si Cachalot n'avait pas fait sa tête de cochon, il y a longtemps qu'il serait ouvert, le coffre !

JULES. — Ce qu'il n'a pas encore fait, il peut le faire...

CACHALOT. — Ça, n'y comptez pas ! Pour Maria, j'aurais creusé les murs de la Banque de France avec un cure-dents, mais puisque Maria m'a rejeté, je ne lèverai pas la petite phalangette pour vous sortir de la prison qui vous attend...

JULES. — Mais si on va dedans, tu y vas avec nous !

CACHALOT. — La vie sans Maria, libre ou prisonnier, c'est kif !...

CLÉMENTINE. — Voilà un homme !... Entre femmes, Mademoiselle Gabrielle, on peut bien dire...

LE PIEUX. — Avec Cachalot, l'ouverture du coffre est une simple formalité. Sans lui, un problème...

LE BOUCHER. — Ça c'est résumer la situation. Avec Cachalot, l'ouverture du coffre est un problème, avec...

LE PIEUX. — Non... avec Cachalot, c'est une simple formalité, sans lui, un problème !

LE BOUCHER. — Vous seriez pas conseiller général de votre arrondissement, par hasard ?

LE PIEUX. — Pas encore !

CHEVAL. — A quoi ils pensent, les Parisiens ?

CACHALOT. — Comptez pas sur moi, le coffre, je l'ouvre pas !

CHEVAL. — Monsieur Jules, faites-lui comprendre la situation ! Avec délicatesse, comme il se doit !

JULES. — Si on va en prison de ta faute, à la sortie, même cent ans après, je te dérouille !

CACHALOT. — Et même si je l'ouvrais, le coffre, c'est pas ça qui empêcherait la police de mener son enquête sur la disparition du notaire !

EMILE. — Alors, serais-je perdu ?

LE PIEUX. — Ma démonstration, vous ne m'avez pas laissé la finir...

EMILE. — Quand j'ai étranglé Ernest, j'ai pas pensé aux conséquences... ; j'ai perdu la tête...

GABRIELLE. — Cher Monsieur Emile, vous anticipez...

EMILE. — Et c'est la première fois que ça m'arrive...

LE MARIÉ. — Papa... Qu'est-ce que tu crois qu'elle peut faire, Titine ? Vous n'y pensez pas, vous, Mademoiselle Gabrielle ; ça vous fait rien de savoir Monsieur Bertrand avec Titine ? Qu'il y touche et y verra !

LE BOUCHER. — A quoi que tu penses, toi, alors qu'on est là à essayer de tirer le pauvre Monsieur Emile du couteau de la guillotine et notre argent du coffre-fort ? A Titine ?... Est-ce que je pense à sa mère, moi ?

LE MARIÉ. — T'es vieux marié, toi !

LE BOUCHER. — Va avec Joseph dans l'autocar. Dis-lui de te monter à la Tour Eiffel, comme ça tu pourras dire quand on reviendra que tu as visité la capitale ! Vieux marié !... les générations qui montent perdent le respect des générations qui descendent, c'est triste !

LE MARIÉ. — Non, Papa, on va faire toutes les rues de la capitale, et Titine, je te jure qu'on la retrouvera !

GABRIELLE. — Je t'accompagne, Gustave !

EMILE. — Non, Mademoiselle Gabrielle, respectueusement je vous dis non, car en partant vous emporteriez ma tête...

GABRIELLE. — Ne croyez pas que je changerai d'idée, même si je reste ici. Je vous dénoncerai !

JULES. — Elle est têtue celle-là ! J'aime pas ça, moi !

CHEVAL. — Même si on se cotisait pour lui faire mettre une toiture neuve à votre château ?...

CLÉMENTINE. — Soyez pas méchante, Mademoiselle... On vous fera tous un beau cadeau au moment de vos épousailles avec Monsieur le Vicomte...

LE BOUCHER. — Tu as raison, Clémentine... Et puis les terres que vous avez dû hypothéquer pour payer le fisc, à la mort du Général, eh bien, on s'arrangera pour faire lever l'hypothèque...

CHEVAL. — Et puis la belle jument grise, fine comme un lévrier et taillée pour la course, que vous avez dû vendre et que vous aimiez monter... à califourchon comme un vrai garçon... je connais le maquignon qui l'a... Foi de Cheval... je lui rachèterai, son prix sera le mien... Je la conduirai moi-même dans l'écurie du château... et à vie durant, tous les matins j'irai lui donner son picotin, je m'y engage sur papier... Papier paraphé, signé, enregistré, même notarié si ça vous chante...

LE BOUCHER. — Allez, va toi... et dis-toi que la tête de Monsieur Emile, elle tient en équilibre sur le bout de ta langue. Si tu la remues, la voilà par terre !

LE MARIÉ. — Oui, papa.

LE BOUCHER. — Va faire ton Parisien et reviens nous prendre dans une heure ou deux.

LE MARIÉ. — Oui, papa... Ah ! Titine !... (*Il sort en courant.*)

CHEVAL. — Une belle bête, cette petite jument grise...

CLÉMENTINE. — Et douce...

CHEVAL. — Jamais j'ai vu une bête racée comme ça... un pelage velouté comme la cuisse d'une fille...

LE BOUCHER. — Des yeux plus intelligents que beaucoup d'humains, hein... Cheval ?

LE PIEUX. — Si Mademoiselle Gabrielle consent au silence, Monsieur Emile a quelque chance de garder sa tête sur ses épaules, c'est important !

EMILE. — Je pense bien ! Que suis-je sans elle ?

LE PIEUX. — Un peu moins grand, mais bel homme tout de même !

CLÉMENTINE. — Alors ? C'est-y oui, c'est-y non ?

CHEVAL. — La brusque pas...

JULES. — Alors poupée ! Tu l'ouvres ou tu l'ouvres pas ?

MARIA. — Tu es grossier ! C'est une comtesse tout de même...

JULES. — En 89, le peuple leur a dit son mot aux comtes et aux comtesses et moi, aujourd'hui, j'aurais pas le droit de leur dire le mien ? Pas la peine d'avoir bataillé pour les libertés, alors ! Les butés, moi je les bute, comtesse ! (*Il ouvre son couteau.*)

GABRIELLE. — Bertrand ! (*Elle s'évanouit.*)

JULES, *à Maria.* — Donne-lui un sucre !... Et maintenant aux affaires sérieuses. Son avis, on s'en occupe pas. Je me charge de la faire tenir tranquille le temps qu'il faudra. L'important pour nous autres Parisiens, c'est de sortir le pognon du coffre. On se paie de notre travail et on vous laisse votre part... Vous reprenez votre autocar et nous autres on continue la petite vie tranquille qu'on menait avant de vous connaître...

LE PIEUX. — Mais si Cachalot ne veut pas ouvrir le coffre, c'est toi qui iras peut-être ? Tu lui ressembles au notaire, peut-être ?...

JULES. — Cachalot ira !

CACHALOT. — Non. J'irai pas.

CLÉMENTINE. — Monsieur Cachalot !

CACHALOT. — ... Me forcer à faire ce que je ne veux pas... autant vouloir caresser un chat en le remontant à l'envers !

LE PIEUX. — Puisque tu lui ressembles tellement à Maître Veau, que tout le monde s'y trompe, pourquoi ne reprendrais-tu pas son étude ?

EMILE. — Génial !

LE PIEUX. — Tu vas au coffre, tu l'ouvres, on partage, tu prends l'autocar avec ces honnêtes gens et tu vas t'asseoir derrière le bureau du découpé !

LE BOUCHER. — Çà, alors...

EMILE. — Même Hermance n'y verra que du feu, Elle est si myope qu'elle ne reconnaît pas sa main droite de sa main gauche !

CHEVAL. — Vous n'allez tout de même pas refuser une situation pareille ! Vantez-lui donc l'affaire, Monsieur Beaupis, vous la connaissez mieux que moi !

BEAUPIS. — Que Monsieur reprenne l'étude de Maître Veau... Il faut avoir des connaissances !

CACHALOT. — Ça, j'en ai. Le Code, je le connais, et dans les ventes on allume cinq bougies.

BEAUPIS. — Trois, Monsieur... un, deux, trois...

CACHALOT. — On les allume et on les souffle...

BEAUPIS. — Oui, Monsieur.

CACHALOT. — Et pour les mariages et les décès on prend son pourcentage...

BEAUPIS. — Nos honoraires, Monsieur, sur les actes...

LE BOUCHER. — Feu Maître Veau, le lundi allait à la chasse...

EMILE. — Le mardi, montait à la ville batifoler un peu... On partait tous les deux en Citroën... en garçons...

LE BOUCHER. — Le mercredi, traitait ses clients au café du Commerce !

EMILE. — Le jeudi, faisait son billard ! Il avait un maître coup de queue... Le vendredi, sa manille chez Angèle !...

CHEVAL. — Le samedi, taillait ses roses...

CLÉMENTINE. — Et le dimanche, se reposait comme il se doit...

BEAUPIS. — Il est tout à fait exact que c'est moi qui faisais marcher l'étude ! J'étais l'Indispensable...

EMILE. — On aurait pu emmener Jules aussi, lui monter un petit commerce... et Le Pieux, puisque tu es dans la religion, comme bedeau on pourrait te caser peut-être, et te loger à la cure... Monsieur le Curé ne dirait pas non.

CHEVAL. — Sa cousine non plus, qui lui trempe sa soupe...

CLÉMENTINE. — Vous êtes bel homme... Pour vous loger on pourrait toujours s'arranger...

LE BOUCHER. — Et pour vous, Monsieur Jules, un petit café bien propre, bien astiqué avec le néon... Avec vos belles manières, deux ou trois belles filles, bien roulées, pour vous servir, vous auriez tous les gros bonnets de la région...

JULES. — Qu'est-ce que tu en penses Maria ?

MARIA. — Elle est toujours dans les pommes !

BEAUPIS. — C'est inquiétant !

JULES. — Donne-lui un coup de gnole ! Maria, tu as entendu ?

MARIA. — C'est pas sérieux ?

LE BOUCHER. — Tout ce qu'il y a de plus sérieux ! N'est-ce pas, Monsieur Emile ?

CHEVAL. — On peut signer un papier !

CLÉMENTINE. — Bien sûr. Tout de suite, même.

(*Scène muette d'écritures entre le boucher, Cheval, Clémentine et Emile.*)

JULES. — Qu'est-ce que tu en penses ? C'est que ça change considérablement la situation.

MARIA. — Moi, je suis une Parisienne... la campagne...

CLÉMENTINE. — Oh ! il y a des distractions, croyez pas ça !... Je vous apprendrai à traire les vaches...

LE BOUCHER. — Sur papier, on s'engage à monter un commerce à Monsieur Jules... un Café-Tabacs..., c'est d'un bon rapport. Cheval a des relations pour le tabac... Et si Madame Maria se décide à dire oui à Monsieur Cachalot, les frais de la noce, on les paie... et la toilette de la mariée, et la mangeaille, je m'engage à la fournir...

CACHALOT. — A Maria de répondre !

CLÉMENTINE. — Alors, Madame Maria ?

TOUS. — Maria... Madame Maria... Maria...

MARIA. — Jules ?

JULES. — On a beau être affranchi, rentrer la tête haute dans le sein de la bourgeoisie, ça compte !

MARIA. — Si tu acceptes de me conduire à l'autel comme si tu étais mon père, Jules, c'est oui.

JULES. — Tu l'aimes, hein, ce nabot, ce propre à rien, ce notaire ? Avoue...

MARIA. — Oui, Jules, j'avoue...

JULES. — Je te conduirai en père... Mais à partir de maintenant, c'est l'honnêteté qui doit être le gouvernail de chacun de nous... Honnêteté dans le travail, honnêteté dans son ménage... t'entends Cachalot, le respect des sacrements du mariage et pas de fornication en dehors, comme dans les Evangiles... Et si tu marches pas droit, je te descends ! Cachalot, mets tes moustaches, compris ! Le Pieux, fais-toi épouiller, te gratte plus, c'est pas compatible avec tes futures fonctions de bedeau. Et toi, Maria, pense que demain, à toute la bonne société, c'est toi qui vas donner le ton. Adieu le boulevard ! Mais quand l'âge vient, Maria, c'est la sagesse...

MARIA. — Adieu le boulevard !

CLÉMENTINE. — J'en pleure !... On dirait quasi entendre notre bon curé !

CHEVAL. — Voilà le papier, avec les signatures... tout y est.

EMILE, *à Cachalot*. — Pendant le voyage de retour nous te mettrons tous au courant des habitudes, des fréquentations, des manies, des passions, des tics de feu Ernest, grâce à Dieu ressuscité... et Monsieur Beaupis t'initiera aux rites professionels... n'est-ce pas, Beaupis ?... Il est évident qu'en contrepartie Maître Ernest vous augmente. Une augmentation substantielle... De quoi vous mettre sur les rangs des prétendants à la main de Mademoiselle Eugénie, la fille de l'herboriste, pour qui vous vous dévorez intérieurement, comme la vermine dévore la feuille. Tout le monde le sait, malgré votre discrétion.

BEAUPIS. — C'est évidemment très tentant, mais la conscience de Mademoiselle Gabrielle va se réveiller de son évanouissement. Et que pouvons-nous si un seul d'entre nous évente le secret ?

LE PIEUX. — Je suis l'ange Gabriel, avec les ailes de la mouette que le père de Jules a empaillée et clouée au mur... Vous allez me laisser seul avec elle. Je fais le noir, elle se réveille, et moi, éclairé par une lampe électrique tenue dans ma main, creusée comme la conque du bénitier, et qui semble quelque lumière céleste, je lui parle et je lui dis... « Libère ta conscience, ô Gabrielle, libère ta conscience, ô Gabrielle ! Je suis ton ange gardien, ô Gabrielle, libère ta conscience ! »

CHEVAL. — Et alors ? C'est justement ce qu'on ne veut pas !

LE PIEUX. — Qu'elle se précipite alors dans le premier poste de police. Les agents parisiens n'ayant pas le sens du miracle, qu'elle parle de l'ange et elle finit à Charenton. Et si elle tombe sur un médecin d'asile qui soit lui aussi un peu dingue, elle y est pour le reste de ses jours ! C'est une chance à courir... notre dernière chance. Allez, aidez-moi à prendre mon vol avant qu'elle se réveille !... Une de tes chemises de nuit, Jules, fera parfaitement l'affaire.

(*Tous l'aident à lui attacher les ailes et à revêtir une longue chemise blanche.*)

Et maintenant, fermez les volets, éteignez les lumières et laissez-moi seul. Mais au premier cri de Gabrielle, apparaissez tous.

(*Maria a fermé les volets, tiré les rideaux. Ils sont tous sortis.*)

Je suis ton Ange Gardien, ô Gabrielle ! Et je te dis : tu as raison, Gabrielle, libère ta conscience, ô Gabrielle ! Libère ta conscience !

GABRIELLE. — Ciel !

LE PIEUX. — J'en viens, pour toi et pour te dire... « Va et libère ta conscience ! »

GABRIELLE. — Je rêve !

LE PIEUX. — Libère ta conscience, Gabrielle ! Libère ta conscience ! Ton bon ange le commande, Gabrielle ! Ne sois pas complice d'un abominable crime !

GABRIELLE. — J'hésitais à les dénoncer ! Mais le Ciel m'a fait signe... Tant pis pour vous ! Je vais libérer ma conscience ! Je vais libérer ma conscience ! Le Ciel m'a fait signe ! Je vais libérer ma conscience ! (*Elle sort en courant. Les autres reviennent.*)

JULES. — Et alors ?

LE PIEUX. — Tout maintenant dépend de la culture métaphysique du premier agent de police qu'elle va percuter.

MARIA. — Et si elle tombe sur cette vache de César ?

TOUS. — César ?...

MARIA. — Le commissaire des Petites-Carrières.

JULES. — C'est un Corse. Il veut ma peau. Maria a raison. Rattrapons Mademoiselle Gabrielle sinon tout est foutu... Courons, les gars... courons...

(*Ils sortent tous en courant et en criant.*)

RIDEAU.

DEVANT LE RIDEAU

Passe d'abord Mademoiselle Gabrielle, suivie par la meute hurlante des poursuivants.

TROISIÈME TABLEAU

Trente ans plus tard.

Nous sommes à nouveau dans l'étude de Maître Ernest Veau. Rien n'a changé. Assis à sa table de travail, Maître Veau (ex-Cachalot). Il a vieilli. Ses cheveux ont blanchi, ses traits se sont creusés, mais il a toujours son agilité. Il écrit, pose sa plume, se lève et lit.

ERNEST, ex-CACHALOT, *moitié parlé, moitié lu.* — ... Avant le banquet officiel, j'ai voulu, Jules, en savourant un petit Ricard, si semblable au lait de nos mères, te saluer — *semper amici* — comme aurait dit Horace, dans une allocution familière et saluer les amis de trente ans, les intimes, les purs, ceux dont l'épaule a toujours été fraternelle et la main ouverte... En ce grand jour qui consacre ta débordante activité au service de la commune et qui va voir fleurir aujourd'hui, sur ton veston de maire... fleurir sur ton veston de maire... le... le bouquet des palmes académiques ! — *Palmas academias* — comme aurait dit Senèque. Tu les as méritées. Tu as fait de cet humble village un véritable petit Paris, et les éclairages nocturnes de l'église que tu viens d'installer récemment sont la réplique heureuse *pulcherrima*, aurait dit Tacite — des éclairages de ces monuments parisiens que nous avons tant aimés... (*Il essuie une larme.*) ... Et je n'ai pu retenir une larme quand, pour la première fois, les saints du portail ont jailli hier soir de l'obscurité, comme les saints de Notre-Dame ou de notre belle Basilique montmartroise...

Ton idée de faire vivre la nuit les trésors de notre architecture sacrée et de les offrir aux touristes avides de beauté est de celles devant lesquelles le plus agnostique s'incline. (*Il va prendre un verre posé sur un plateau et fait le simulacre de trinquer avec une nombreuse assistance.*)

In luminæ sacræ vulgum pecus lavavit, comme aurait dit Lucrèce. A la source des fontaines lumineuses, le peuple, assoiffé d'idéal, vient boire. A tes palmes, à tes heureux soixante-dix ans, à notre vieille et robuste amitié, et, bien entendu, à la prospérité du « Petit Montmartre », cet honorable établissement où même l'Evêché vient se désaltérer les jours de Communion et de Confirmation. A ta santé, Jules ! A nos santés, Messieurs !

(*On frappe. Entre Beaupis.*)

BEAUPIS. — Maître !...

ERNEST. — Beaupis, écoutez ça...

BEAUPIS. — Maître, ils arrivent... Ils arrivent...

ERNEST. — Déjà !

BEAUPIS. — Il est onze heures et demie, Maître... L'orphéon se groupe place de la Mairie et s'apprête à aller chercher Monsieur Jules au « Petit Montmartre », pour lui faire escorte jusqu'ici ! Et la voiture de Monsieur Cheval vient d'entrer dans la cour...

ERNEST, *appelant.* — Maria... Maria... ma jaquette, Maria !... Dans le feu de la composition, j'ai oublié l'heure. (*Il sort en courant.*)

(*Beaupis ouvre la fenêtre décorée de lampions. Au loin, musique de l'Orphéon. Entre Cheval.*)

CHEVAL. — Eh bien, Monsieur Beaupis, ça va-t-y comme vous voulez ? Vieille fripouille !

BEAUPIS. — Ça va, Monsieur Cheval, ça va !

CHEVAL. — Et Madame Beaupis, toujours avenante et bonne ménagère ?

BEAUPIS. — Toujours, Monsieur Cheval, toujours !

CHEVAL. — Et votre fils Alfred, le voilà médecin à cette heure ?

BEAUPIS. — Ça vient, Monsieur Cheval, ça vient ! Encore la thèse et le voilà qui vous larde les fesses de pénicilline, tout comme les autres !

CHEVAL. — Et votre fille Mathilde, la voilà en passe d'être professeur de latin, à ce qu'on raconte ?

BEAUPIS. — Eh oui ! sur les conseils de Maître Ernest, Monsieur Cheval.

CHEVAL. — Ça fait plaisir de voir que les gens qu'on aime ont réussi, Monsieur Beaupis !

BEAUPIS. — Vous n'avez pas à vous plaindre, non plus !

CHEVAL. — Et non !

BEAUPIS. — Vous voilà rentier, maintenant, avec un joli petit capital !

CHEVAL. — J'ai pas fait la grève aussi, moi, pour épargner. J'ai travaillé tous les jours que Dieu fait, du soir au matin et du matin au soir... Et jamais de repos. Et ma sueur était celle de l'honnête homme !

BEAUPIS. — Ça c'est bien vrai !

CHEVAL. — D'ailleurs, Monsieur Beaupis, vous le savez mieux que moi, rentier est un état plus fatigant qu'on ne croit. Les gens qui vivent au jour le jour, au fond, sont bien heureux. Gérer un capital, c'est comme mener un commerce ! Ça épuise l'homme, Monsieur Beaupis. Vendre, acheter, acheter, vendre... ça vous mange les vitamines du corps autrement que de faire ses huit heures d'usine ou de bureau ! Il serait de mauvaise foi celui qui contesterait ça !...

BEAUPIS. — Il est bien vrai que vous avez droit au repos.

CHEVAL. — Quand on le commerce dans le sang, on le mène jusqu'à l'Extrême-Onction, Monsieur Beaupis, et c'est le fouet du maquignon à la main que j'entrerai chez saint Pierre, et si on vend des chevaux là-haut, je me charge de baiser tous les saints du Paradis ! Ce que j'en dis, c'est pour rire, bien sûr, parce que pas plus dévôt que moi.

BEAUPIS. — C'est bien comme ça que je l'entendais!

CHEVAL. — Le commerce, c'est le commerce, et la religion, c'est la religion.

BEAUPIS. — Mais certainement.

CHEVAL. — Faut pas les confondre.

BEAUPIS. — Je m'en garde bien.

CHEVAL. — Si on les mélange, on est perdu.

BEAUPIS. — C'est bien mon avis.

CHEVAL. — Là-dessus, j'ai mes idées.

BEAUPIS. — J'ai les miennes aussi.

CHEVAL. — Surtout depuis ma dernière attaque où j'ai failli passer, je brûle chaque semaine un cierge à saint Omer, mon patron.

BEAUPIS. — On m'a dit ça !

CHEVAL. — Et depuis hier je ne bois plus. Non, non. Un petit calva le matin, un petit calva le midi, un petit calva le soir, et le reste, du vin éclairci. Et chaque fois que je me surprends à jurer, j'ajoute aussitôt « Dieu me pardonne », le plus fort que je peux.

BEAUPIS. — C'est une bonne tactique !

CHEVAL. — Chacun dit son chapelet comme il l'entend.

BEAUPIS. — Le principal, c'est d'être sincère, bien sûr.

CHEVAL. — Voilà le fin mot ! Ah ! nous ne sommes plus jeunes !

BEAUPIS. — Eh non !

CHEVAL. — La terre est là !

BEAUPIS. — Eh oui !

CHEVAL. — Le ciel aussi.

BEAUPIS. — Eh oui !

CHEVAL. — C'est ce qui console ! Sans lui, qu'est-ce que c'est que la vie, Beaupis ! Hein ?

BEAUPIS. — Rien de bien beau !

CHEVAL. — Qu'est-ce qu'on y trouve, hein ? La mauvaise foi, le vol, la bêtise, l'assassinat... et surtout chez les jeunes...

BEAUPIS. — Eh oui ! Les gens de notre génération étaient plus honnêtes...

CHEVAL. — Il est pas là, le patron ?

BEAUPIS. — Il passe sa jaquette !

CHEVAL. — Etiez-vous l'autre soir à l'inauguration des éclairages de l'église ?

BEAUPIS. — Je pense bien. Tout le village y était.

CHEVAL. — Ah ! C'est un cerveau, Monsieur Jules !

BEAUPIS. — Un grand cerveau !

CHEVAL. — Un intellectuel ! Oui. Et pas fier ! C'est rare ! Depuis dix ans qu'on a enlevé la mairie aux socialistes, on en a réalisé des choses !

BEAUPIS. — Grâce à l'union !

CHEVAL. — Ah ! l'union ! l'union ! Ce vocable tricolore des intérêts républicains !

(*Entre Emile. Il a un pied bandé et marche avec une canne.*)

CHEVAL. — Et cette goutte, Monsieur Emile ?

EMILE. — Elle va, Monsieur Cheval, elle va !

CHEVAL. — Moi, c'est le souffle, vous c'est la goutte, Beaupis, malgré qu'il soit jeune, c'est la prostate. Ah ! on était plus fringants voilà trente ans !

EMILE. — Que de chemin aussi !

CHEVAL. — Vous devriez essayer le dépuratif de la Sœur Christine !

(*Entre Le Pieux.*)

BEAUPIS. — Ah ! Monsieur Le Pieux !

CHEVAL. — Tu me dois huit francs, Le Pieux.

LE PIEUX. — Hein ?

CHEVAL. — Huit francs ! A la petite messe, l'autre dimanche, je t'ai mis dix francs, j'avais pas de monnaie, toi non plus, tu commençais ta quête, et tu sais bien que quarante sous c'est mon chiffre habituel. Huit francs !... Lui, c'est l'oreille qu'il perd...

(*Le Pieux sort huit francs de sa poche. Entre le boucher.*)

LE BOUCHER. — Alors, les gars, ça va-t-y comme vous voulez ?...

BEAUPIS. — Ça va, boucher, ça va !

LE BOUCHER. — Eh bien, moi, ça va pas. Le docteur m'interdit les nouilles. Je fais du sucre.

CHEVAL. — Et Gustave, notre premier adjoint, tu ne l'as pas amené ?

LE BOUCHER. — Titine était pas prête. Il l'attend dans la boutique. Vous savez les femmes... surtout celle-là...

(*Entre Ernest.*)

TOUS. — Ah !...

ERNEST. — Mes amis... mes chers amis... mes très chers amis... Quel jour !... Mais je ne vois pas le vicomte ?

(*Maria ouvre la porte.*)

MARIA. — Monsieur le Vicomte et Madame la Vicomtesse.

LE BOUCHER. — Il n'y a pas à dire, une maîtresse femme, Madame Maria. Elle connaît les usages.

(*Entrent le vicomte et la vicomtesse.*)

LE VICOMTE. — Excusez-nous, mais la vicomtesse a eu la malencontreuse idée de vouloir sortir la voiture du garage, non pas par la porte, mais par le mur... Une idée originale, mais qui n'a pas réussi... et qui nous a fait subir quelque retard.

CHEVAL. — Ah ! depuis la chute qu'elle a faite voilà trente ans dans les escaliers du Sacré-Cœur... elle a des trous, la pauvre...

ERNEST. — Chut... ne parlons pas de chute... un jour d'élévation !

GABRIELLE. — Vous habitez un véritable petit palais, ma chère, du pur gothique...

LE VICOMTE. — Ne la contrariez pas, ou elle peut se livrer aux pires extravagances... L'autre matin, elle s'est mise nue dans le parc.

GABRIELLE. — Et qui sont ces jeunes seigneurs ? Reviennent-ils donc de la Croisade, que l'on a mis des oriflammes aux fenêtres ?...

MARIA. — Venez que je vous les présente.

LE VICOMTE. — Allez, ma colombe. C'est Isabeau elle-même qui vous en convie !

BEAUPIS. — C'est quand même une folie curieuse, avouez-le. Elle ne se souvient de rien que de son Histoire de France. C'est votre croc-en-jambe, Cheval !

CHEVAL. — Vous voulez dire celui du boucher ?

LE BOUCHER. — Moi, un croc-en-jambe ? J'étais en queue... C'est Jules...

ERNEST. — Messieurs, messieurs... Avoir la folie de l'Histoire et rêver chaque nuit de Clovis ou de Casimir Périer n'est pas déshonorant, que je sache... N'avons-nous pas tous nos rêves préférés ? Vous, boucher, ne rêvez-vous pas nuit et jour de saignantes entrecôtes, et vous, Cheval, de belles croupes jumentières... et vous, Beaupis, de dossiers bien épinglés ?... et moi-même, de belles locutions latines ?...

(*Eclate la fanfare. Tous se précipitent à la fenêtre. Entrent Titine et Gustave.*)

GUSTAVE. — Les voilà !... Les voilà !...

LE BOUCHER. — Eh ben ! Qu'est-ce que vous faites ?

TITINE. — C'est de sa faute, à cette andouille-là !

GUSTAVE. — De quoi ? On m'y reprendra à t'aider à te lacer le corset.

TITINE. — Oh ! Monsieur le Vicomte, je ne vous avais pas vu...

ERNEST. — Regardez comme il est beau, notre Jules, aux côtés de sa Clémentine... précédant majestueusement notre fanfare et saluant la foule qui l'acclame. Notre Jules, notre maire, notre futur député, et, qui sait, notre futur ministre. Il en a l'étoffe.

TOUS. — Vive notre maire !... Vive notre maire !...

LE VICOMTE. — Toujours charmante, Titine !

TITINE. — Vous êtes un vilain flatteur, Monsieur le Vicomte, un vilain flatteur !...

GABRIELLE. — Eh bien ! Vicomte, vous n'acclamez pas le retour de notre armée victorieuse ?

Le vicomte. — Si fait, Comtesse, si fait, j'acclame...

Gustave. — Tu as été sa maîtresse !...

Titine. — Depuis trente ans, tu me le dis tous les jours. Il n'y a pas que la pauvre vicomtesse de piquée, ici !

Gustave. — Bébert n'est pas de moi, il est de lui. Il a des manières qu'on a jamais eues dans la famille !

Titine. — Me dire ça encore, trente ans apres... Alors que Bébert est marié, père de famille...

Gustave. — Je suis un jaloux, moi. C'est pas aujourd'hui que je peux me refaire, non ! Un jaloux...

Tous. — Vive Monsieur le Maire !... Vive Monsieur le Maire !

Ernest. — Beaupis, ouvrez les portes... faisons la haie d'honneur... à notre cher Jules, sans qui, Messieurs, reconnaissez-le tous, nous ne serions pas devenus ce que nous sommes !

Emile. — Bien dit, mon cher beau-frère ! Et si cette pauvre Hermance, ta chère sœur, était encore de ce monde, et si elle pouvait voir avec quelle honnêteté tu as mené ta vie de notaire et d'homme public et d'époux, elle rendrait enfin grâce à cette chère Maria qui a été ton amante, ta compagne et ton conseiller.

Maria. — Emile !

Emile. — Toutes les vertus bourgeoises qu'aimait Hermance, vous en êtes aujourd'hui, ma chère Maria, l'incarnation.

Tous. — Bravo... Bravo !...

Emile. — Et je comprends et j'approuve le Comité de nos dames patronnesses d'avoir fait de vous sa présidente ! Leur choix n'aurait pu être meilleur !

Ernest. — Ma chère Maria ! Comme je suis fier de toi !

Maria. — Ernest !

La vicomtesse. — Quelle fière armée, Bertrand, et que j'aime ce bruit de trompettes... Vivat... Vivat... Vivat...

(*Ils font la haie. Entrent Jules, en petite voiture poussée par Clémentine.*)

Ernest. — Jules !

Jules. — Eh bien, quoi, Jules !...

Ernest. — Nous avons voulu fêter, Jules, d'abord ton septantenaire...

Jules. — J'ai soixante-neuf, j'ai pas soixante-dix...

Ernest. — Soixante-dix, Jules !

Jules. — Soixante-neuf...

Ernest. — Soixante-dix !

Jules. — Soixante-neuf. Clémentine, va chercher mon livret militaire.

Maria. — Oncle Jules !

Jules. — Bon. Et alors ?

Ernest. — J'ai voulu, Jules, avant la cérémonie officielle...

Jules. — Au fait, au fait... tu as toujours été un phraseur.

Ernest. — Tout le monde n'est pas né homme d'action comme toi, Jules !

Jules. — Homme d'action, homme d'action... De Barbès à Waterloo, ce sont eux qui mènent le monde !

(*Et sur un signe d'Ernest.*)

Le Pieux. — Merci pour l'église, mon cher Jules ! Merci pour ma petite boutique d'images pieuses. Elle est d'un bon rapport. Merci pour les éclairages...

Jules. — Et encore, on m'a rogné sur les kilowatts, sans ça, on voyait flamber le clocher à vingt lieues à la ronde.

Emile. — Merci pour la municipalité, mon cher Jules, les embellissements... le cinéma... vista visionnaire, le néon tricolore... les pick-ups. les trottoirs... les pins parasols de la promenade... les jeux parisiens... les trompettes de la clique...

Le boucher. — Merci pour le nouvel abattoir, Monsieur Jules, et le système américain de récupération des sangs. Aseptique, bien sûr. On est des hommes d'une autre époque que nos pères !

Cheval. — Merci pour le haras, Jules, c'est une idée d'homme qui aime la bête. Et l'homme qui aime la bête, c'est qu'il est bon, aurait-il tué père et mère. C'est ma conviction.

Le vicomte. — Merci pour le château, mon cher Maire, et la réfection de l'aile Louis XVI.

La vicomtesse. — Quinze, Bertrand. Quinze ! Vous confondez tout.

Jules. — Pourquoi pleures-tu, Clémentine ?

Clémentine. — Je suis émue, mon Jules ! Si bon maire, si bon époux, si bon citoyen... si bon tout ! Qu'est-ce qu'on serait devenus tous si on ne t'avait pas rencontré ! Où allions-nous ? Où allions-nous ?

Jules. — Quand on ne sait pas où on va... le mieux est de ne pas y aller !... J'ai fait ce que j'ai pu, Messieurs, simplement, énergiquement, en me rappelant la parole que mon père me disait à l'heure de sa mort. Il me prit près de lui, et tandis que sa main caressait mon jeune front, il me dit : « Jules, la vraie vie de l'homme, c'est l'amour du travail et le respect des lois. » J'ai obéi... D'ailleurs, quand on a goûté à l'honnêteté, on ne peut plus s'en passer. L'honnêteté, c'est le pernod de l'homme !

Cheval. — Faut que ça paraisse au journal, c'est trop beau, faut que ça paraisse au journal...

Beaupis. — Des télégrammes pour Monsieur le Maire ! Une véritable avalanche de télégrammes !

Ernest. — Et de partout... La Mayenne, l'Indre-et-Loire, la Sarthe, le Finistère, la Creuse, l'Ardèche, le Nord, la Somme, la Gironde, la Manche, les Alpes-Maritimes... tous enfin... même un de Brazzaville. Je le lis le premier... (*Ernest lisant.*)

... « Grand Jules... (*Il s'arrête, regarde l'assistance et répète.*) « Grand Jules... Mirci pour li pitit blanc, il itit bien bon... Signé : Kali. » ... La phrase est sybilline... Sans doute un roi nègre à qui tu auras fait jadis une largesse dont tu ne te souviens plus... Jules !... Tu en as tant et tant fait de largesses...

Jules. — Eh oui !... J'aimais ça, moi... les largesses...

(*Et brusquement la fanfare éclate. Maria et les dames versent à boire. Tous trinquent et font des signes amicaux aux musiciens.*)

Ernest. — Avant le banquet officiel, j'ai voulu, Jules...

Le curé, *entrant.* — Je vous apporte la bénédiction de Monseigneur, mon cher Jules... Nos Enfants de Marie aussi... Ecoutez leur chant d'amour !

(*Au dehors, chœur des Enfants de Marie.*)

Ernest. — La consécration, Jules !... L'apothéose... C'est beau quand même, un honnête homme qu'on récompense !

(*Et les hommes et les femmes se mettent à chanter avec le chœur des Enfants de Marie, tandis que Clémentine pleure bruyamment.*)

RIDEAU

JULES

ET LA CRITIQUE

Jacques Fabbri et P.-A. Bréal constituent une équipe qui a fait ses preuves. Dans **Edmée,** du second, le premier fit merveille à la Huchette (Vitaly regnante). Il y a deux ans, **Les Hussards** firent courir tout Paris aux **Noctambules.** La France suivit, grâce à la tournée de « Théâtre d'Aujourd'hui » et au cinéma.

Aussi **Jules,** de P.-A. Bréal, présenté par la Compagnie Jacques Fabbri, au Théâtre Antoine, était-il attendu avec une sympathie unanime. Marcelle Capron le remarque dans **Combat** :

Jacques Fabbri a une prédilection pour la farce. « Parce que la farce, écrit-il, est un genre d'expression dramatique de haute stylisation qui, comme la tragédie, ne supporte pas l'imprécis et l'approximatif. » C'est dire que cette prédilection n'est pas dictée chez lui par la recherche de la facilité. Il n'est que de se rappeler comment il a monté des spectacles comme La Famille Arlequin *et* Les Hussards, *du même P.-A. Bréal, pour en être convaincu. Un travail libre, léger, joyeux, mais un travail étudié jusque dans ses plus petits détails, précis jusque dans sa démarche la plus fantaisiste. C'est un plaisir de voir ce travail-là.*



Cette unanimité dans la sympathie fit place — pourquoi le nier ? — à une déception générale, après la première représentation. Max Favalelli tente d'expliquer cet échec, dans **Paris-Presse** :

Au départ, pourtant, tout semblait être en faveur de l'entreprise. Jacques Fabbri avait autour de lui ses collaborateurs habituels. Il était entouré d'une troupe qu'il a façonnée patiemment. Il montait une pièce d'un auteur qui lui avait précédemment fourni un de ses grands succès avec Les Hussards. *Et il s'installait dans une salle vaste et bien équipée, celle du Théâtre Antoine.*

Je précise, sans plus attendre, que finalement ce dernier argument se retourne contre Fabbri, car le Théâtre Antoine s'avère bien trop ample pour une comédie assez fluette et qui se serait mieux accommodée d'un cadre plus restreint.




Désolés et navrés, les critiques parisiens, avec un ensemble rare, clament leur désappointement. Ainsi Guy Verdot, dans **Franc-Tireur** :

*Non, l'échec probable de sa nouvelle pièce n'ôtera rien à l'estime en laquelle je tiens Pierre-Aristide Bréal, c'est-à-dire l'auteur d'*Edmée *et des* Hussards. *Non, cet échec n'ôte rien à l'amitié que j'éprouve pour le talent de Jacques Fabbri et de ses camarades. On peut se tromper : ça n'empêche pas les sentiments.*



Jacques Lemarchand, dans **Le Figaro Littéraire** :

*Autant j'ai aimé l'*Edmée *et* Les Hussards *de P.-A. Bréal, autant ce* Jules, *sa nouvelle pièce, que Jacques Fabbri présente avec un soin inutile et touchant au Théâtre Antoine, me laisse froid, dans la mesure où elle ne m'incline pas vers la tristesse. Car c'est d'une farce qu'il s'agit, et rien n'est plus désolant que le spectacle d'une farce qui n'est pas drôle, lorsque ceux qui la font la croient drôle.*



Jean Guignebert, dans **Libération** :

Voici, après Edmée *et* Les Hussards, *une nouvelle comédie de P.-A. Bréal :* Jules, *que la Compagnie Jacques Fabbri nous présente au Théâtre Antoine. Il s'agit d'une farce construite à la façon des vaudevilles de Labiche, mais qui — on regrette de devoir l'écrire — n'atteint pas à la force comique du* Chapeau de paille d'Italie *par exemple. Ayant choisi de nous faire rire, P.-A. Bréal s'est imprudemment privé des autres ressources de son talent. Cette verve satirique qui fait merveille dans* Les Hussards *est ici mise en sommeil.*



Robert Kanters, dans **L'Express** :

On a remis le prix Molière 1955 *à la sympathique Compagnie Jacques Fabbri à l'issue d'une représentation qui ne risque pas, hélas ! de lui valoir la même distinction en* 1956. *Nous avons pour cette Compagnie une affection reconnaissante : Fabbri et ses amis sont jeunes, pleins de talent, de gaieté, ce sont nos meilleurs « farceurs », ils nous ont fait beaucoup rire, d'un rire de bon aloi. Ils ont monté une excellente comédie de M. Bréal,* Les Hussards, *et ils ont montré leur génie comique dans la « commedia dell'arte » avec* La Famille Arlequin, *de M. Santelli. Cette fois, avec* Jules, *pour de la commedia dell'arte, il y a trop de texte, et pour de la comédie, il n'y en a pas assez ni d'assez bonne qualité.*



Aussi, certains critiques ont-ils cherché ce qui avait pu inciter l'auteur à commettre une pareille erreur. Pierre Marcabru, dans **Arts**, est de ceux-là :

Il semble que Bréal ait voulu composer une sorte de comédie-farce à la manière de Labiche et de Marcel Aymé. Deux styles se heurtent et luttent près de trois heures, nous ne sommes convaincus ni par l'un, ni par l'autre, car les situations qui s'éternisent nous permettent d'en découvrir les procédés très usés.



Quant à Jean-Jacques Gautier, dans **Le Figaro,** ce sont plutôt les intentions de Jacques Fabbri qui le préoccupent :

Jacques Fabbri a sans doute discerné dans cette grosse bouffonnerie, cette épaisse farce, des intentions satiriques, le dessein de stigmatiser la vertu bourgeoise. Il a probablement perçu mille drôleries savoureuses là où nous n'avons décelé que pauvreté, vulgarité, insuffisance, lourdeur et lieux communs.



Pourtant Robert Kemp, dans **Le Monde,** reconnaît s'être amusé à un tableau, le dernier :

Le dernier tableau, hautement symbolique, misanthropique, philosophique et peut-être existentialiste, est, je l'avoue, le seul qui m'ait un peu réjoui. J'ai subi le reste, avec le sentiment que, du farfelu, il en faut.



Et Georges Lerminier, dans **Le Parisien Libéré,** n'hésite pas à décerner aux comédiens les compliments qu'ils méritent :

Jacques Fabbri, tant par son volume que par sa manière à la fois naïve et monocorde « d'envoyer » son texte, est savoureux dans son rôle de mauvais garçon devenu un honorable magistrat. A ses côtés, il faut louer André Weber, excellent dans le double rôle de Cachalot, truand délicat, et de Me Veau, notaire indélicat ; Charles Charras, maquignon de terroir ; Gabriel Jabbour, clerc courtelinesque ; André Gille, vicomte classique de vaudeville, sans oublier ni Jacqueline Rouillard, très remarquable châtelaine, ni Rosy Varte, respectueuse promue dame patronnesse.

Jacques Fabbri a choisi la voie étroite, celle précisément qu'avait choisie Molière : faire rire les honnêtes gens. Il nous doit, et Bréal avec lui, une revanche.



Nous laisserons à Jacques Tournier, dans **Le Strapontin,** le soin de tirer la conclusion qui s'impose :

Quand on a écrit Les Hussards, *on a prouvé qu'on était un auteur de talent. M. Bréal fera d'autres pièces, très bonnes. C'est certain.*



En attendant, rien n'empêche, maintenant, nos lecteurs d'avoir une opinion personnelle sur **Jules...** Nous sommes heureux de leur donner ainsi l'occasion de confronter leur jugement avec celui de la critique.

THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL

LA MONNAIE DE SES RÊVES

Comédie en un acte d'André RANSAN
Mise en scène de René ROCHER
Décor de GASCUEL

Auteur dramatique, romancier, historien, essayiste et critique, André Ransan a abordé tous les genres avec un égal bonheur. Il a connu, en librairie, maints succès de qualité, mais c'est surtout au théâtre qu'il a déployé sa plus grande activité. Il a fait représenter une vingtaine de pièces, parmi lesquelles : Monsieur Séverin *(Studio des Champs-Elysées), qui permit au grand Antoine de saluer en l'auteur un « véritable écrivain de théâtre ;* La Grande Enfant *(l'Œuvre),* La Parade amoureuse *(Michel),* Tibi, La Dame de mes Songes, Ninon, Amour, tais-toi ! *(Radiodiffusion-Télévision) et, au Grand-Guignol, notamment, une série de comédies en un acte :* Les Amants délicats, Aglaé, La Réprouvée, *etc. Car, à une époque où la pièce en un acte est presque totalement dédaignée par les auteurs, André Ransan, lui, s'y est attaché passionnément. Ancien secrétaire d'Henri Duvernois, qui fut un maître du genre, il a été, comme on dit, à bonne école, et en a conservé, avec le goût de la forme, une prédilection pour la fine étude des sentiments et des caractères. Ainsi a-t-il pu donner, au cours de ces dernières années, de nombreux actes sur les scènes parisiennes, entre autres :* Phryné *(Théâtre de Chaillot),* Phèdre *(Daunou),* Durandal *(Odéon) qui, monté par René Rocher, obtint, en* 1943, *le Grand Prix du Théâtre pour la pièce en un acte.*

André Ransan revient aujourd'hui au Grand-Guignol avec une nouvelle comédie : La Monnaie de ses Rêves, *où l'on retrouve toutes ses qualités de psychologue et de poète.*

La critique a fait à la pièce un accueil des plus flatteurs. Marc Blanquet, dans France-Soir, *se plaît à qualifier cet acte de « délicieux » ; J.-C. Jaubert* (Parisien Libéré), *à en reconnaître « les rebondissements ingénieux » et André Boll* (L'Information), *à en souligner le caractère agréablement « poétique ».*

Allant plus loin, G. Joly, dans l'Aurore, *écrit : « André Ransan nous chante ici bien joliment la « Chanson du mal-aimé » devant les guichets du Mont-de-Piété... C'est une fine et mélancolique leçon d'amour que Jean Gobet, Antoine Marin et Paulette Simonin savent nous faire écouter avec plaisir. » Cependant que Steve Passeur, « soiriste » dans le même journal, déclare : « Les connaisseurs reconnaissent que Henri Duvernois, en ce qui concerne la finesse psychologique, l'humour délicat et l'art des demi-teintes, a laissé un fils spirituel en André Ransan ».*

Pour Marcelle Capron (Combat), La Monnaie de ses Rêves *est « une comédie tout à fait charmante, écrite d'une plume tendre et délicate », tandis que Jean Gaudrey-Réty* (Lettres françaises) *estime qu'André Ransan « a abordé ici un grand sujet (l'argent), qu'il a traité dans le cadre et selon les lois de la comédie, mi-sourire, mi-émotion, en demi-teinte et comme par badinage. Et c'est très bien. »*

Enfin, Jean-Michel Renaitour, dans Dimanche-Matin, *assure que* La Monnaie de ses Rêves *(un joli titre !) où les choses sont dites avec tant de finesse et de charme, fait regretter de voir trop peu souvent à l'affiche des œuvres de cet écrivain délicat ».*

ROBERT CHANDEAU.

P E R S O N N A G E S

ADRIEN, 45 ans	Jean GOBET
OSCAR, 60 ans	Antoine MARIN
LE N° 12	Henri GIQUEL
LE N° 13	Jacques CIRON
LE CAISSIER	Jean GUYON
CLÉMENCE, 30 ans	Paulette SIMONIN
GISÈLE, 25 ans	Jacqueline DORIAN

Cette pièce a été créée au Grand Guignol, sous la direction de Raymonde Machard, le 1er octobre 1955

•

La salle publique du Crédit municipal. A droite, la porte d'entrée. A gauche, une porte sur laquelle on lit : « Engagements. » Au fond un comptoir avec trois guichets. Au-dessus de chacun, une inscription : « Dégagements », « Avances sur titres », « Caisse ».

Dans un coin de la salle, des bancs où les gens attendent leur tour.

Au lever du rideau, sont assis sur un banc, deux hommes : le N° 12 et le N° 13. Au fond, on aperçoit la tête du caissier derrière son guichet.

LE CAISSIER. — Le 12. Mille francs.

LE N° 12. — Ça va.

LE CAISSIER. — Le 13. Cinq cents francs.

LE N° 13. — Six cents, s'il y a moyen... (*Au N° 12.*) Pas très généreux, aujourd'hui.

LE N° 12. — C'est mardi et il pleut ! Mais venez donc un vendredi, jour impair et au changement de lune. Vous verrez ça !

LE N° 13. — Si vous croyez que mon percepteur attend les changements de lune !

(*Entre Adrien, aspect modeste. Il passe, se dirigeant vers la porte des « Engagements ». Il sort.*)

LE CAISSIER. — Le 13... Impossible six cents... Cinq cents.

LE N° 13, *résigné.* — Faut bien. (*Au* N° 12). Et on dit que le 13 porte bonheur !

LE N° 12. — Oui, aux riches !

(*Oscar est entré, aspect cossu. Il porte un paquet assez volumineux sous le bras et promène autour de lui un regard hésitant. Il avise le N°* 13.)

OSCAR. — Pardon, Monsieur... Où dois-je m'adresser pour présenter cet objet ?

LE N° 13. — En face de vous, porte des « Engagements ».

OSCAR. — Ah ! très bien... C'est la première fois, n'est-ce pas ?... Merci infiniment, Monsieur. (*Oscar va à la porte des « Engagements » et frappe.*)

LE N° 13. — On entre sans frapper.

OSCAR. — Ah ! bon... comme chez soi.

LE N° 13. — Exactement.

(*Oscar ouvre la porte. Au même moment Adrien rentre. Ils se bousculent l'un l'autre légèrement et s'excusent à mi-voix. Oscar sort, tandis que Adrien va s'asseoir sur un banc, où il se plonge aussitôt dans la lecture d'un livre.*)

LE N° 12, *désignant la porte par où Oscar est sorti.* — Un nouveau.

LE N° 13. — Ça fait toujours plaisir.

LE N° 12, *désignant Adrien.* — Lui, c'est un habitué. Voilà plusieurs fois que je l'aperçois ici. (*Le regard d'Adrien et du N° 12 se rencontrent. Inclinaison de tête de part et d'autre.*) La maison est fort bien fréquentée.

LE N° 13. — Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais la première fois que je suis venu, je n'osais pas entrer.

LE N° 12. — L'amour-propre, parbleu !

LE N° 13. — Et puis, peu à peu, on s'acclimate.

LE N° 12. — Pardi ! Quand on s'aperçoit qu'on est en famille !

(*Oscar revient.*)

OSCAR. — Voilà qui est fait. On est charmant ici.

LE N° 13. — Accueillant et hospitalier.

OSCAR. — C'est une maison bien sympathique.

LE N° 12, *montrant ses reconnaissances.* — Et pleine de « reconnaissances » !

OSCAR, *riant.* — C'est le cas de le dire.

LE N° 12. — Une magnifique institution, Monsieur.

OSCAR. — Je n'en doute pas.

LE N° 12. — Ce qu'une Société des Nations n'a jamais pu obtenir, le Mont-de-Piété, lui, l'a réalisé. Et avec quelle modestie ! Quelle discrétion ! Pas besoin d'un palais. Une humble salle suffit pour faire des élus, des heureux. Contemplez ! Admirez ! Plus de rivalités, plus de querelles. Tous au même niveau et sur le même plan. C'est ici le désarmement général de toutes les envies et de toutes les vanités, l'union intégrale des cœurs et des porte-monnaie! Ce n'est pas un drapeau qu'il faudrait arborer sur la façade, mais une colombe avec une branche d'olivier!

OSCAR. — Ce serait d'un effet ravissant.

LE N° 12, *lyrique.* — Ah ! Monsieur, tous ces regards tendus vers des promesses. (*Il désigne les guichets.*) Tous ces fronts dirigés vers l'espoir...

LE CAISSIER, *appelant.* — Le 13 !

LE N° 13. — Voilà ! (*Il court à la caisse.*)

LE N° 12. — Et ces voix, ces voix qu'on dirait célestes...

OSCAR. — Oui, peut-être...

LE N° 12. — Puisque c'est la manne qui tombe du ciel !

OSCAR. — Avec un peu d'illusion...

LE N° 13, *saluant.* — Messieurs... A la prochaine ! (*Il sort.*)

LE N° 12. — Vous voyez, il compte bien revenir.

OSCAR. — Et nous y retrouver !

LE N° 12. — Les temps sont difficiles !

(*Entre une femme* (N° 20) *qui va à la porte des « Engagements » et sort.*)

OSCAR. — Ce qui me surprend, c'est qu'à notre époque de miracles scientifiques, il ne se soit pas encore trouvé un savant de génie pour inventer un vaccin contre ce fléau épidémique et social : la pénurie d'argent.

LE N° 12. — Ce serait un grand bienfaiteur de l'humanité.

OSCAR. — A qui on pourrait élever une statue.

LE N° 12. — En argent !

OSCAR. — En or ! Et il siérait même, pour mieux toucher le mal dans sa racine, que ce vaccin préventif fût antiparagynétique.

LE N° 12. — Plaît-il ?

OSCAR. — Antiparagynétique.

LE N° 12. — Contre quelle épidémie, Monsieur ?

OSCAR. — La femme.

LE N° 12. — Oh !

(*Adrien lève la tête et écoute.*)

OSCAR. — Plus exactement contre ses caprices, sa coquetterie, son goût effréné des plaisirs et des prodigalités, qui sont la ruine certaine de tous les hommes.

LE N° 12. — D'autant plus certaine qu'elles sont fortes.

(*Rentre le N° 20.*)

OSCAR. — On les appelle pourtant le sexe faible.

LE N° 12. — Et c'est nous qui avons les faiblesses !

OSCAR. — Vous en avez eu ?

LE N° 12. — Pas vous ?

OSCAR. — Hélas ! Monsieur, moi qui vous parle, je me sens glisser vers l'abîme, et au train où vont les choses, je veux dire les fantaisies d'une femme qui n'a jamais connu ce principe sublime : la mesure, je ne sais plus, en vérité, où la glissade s'arrêtera. Sans doute, ai-je une usine, un château, des collections de valeur, mais, en l'occurrence, la fortune d'un pharaon n'y suffirait pas !

LE CAISSIER. — Le 17 ! Trois cents.

(*Adrien, captivé par le récit d'Oscar, n'entend pas.*)

OSCAR. — Et qui serait assez fou pour vouloir remplir le tonneau des Danaïdes ! C'est pourtant ce travail insensé auquel je m'emploie avec un certain air de lucidité.

LE CAISSIER. — Le 17 n'est pas là ?

OSCAR. — Chaque matin que Dieu fait, je constate sans surprise qu'il me faut trouver toujours un peu plus d'argent liquide. Ah ! oui, liquide...., comme l'eau de la rivière qui s'en va vers la mer ! Il en faut, à toute heure, à tout prix, et aujourd'hui plus qu'hier...

LE N° 12. — Et bien moins que demain !

OSCAR. — N'anticipons pas. A chaque jour sa peine, et celle d'aujourd'hui me suffit. Pensez donc ! Son anniversaire ! Elle a eu la gentillesse de me le rappeler elle-même, oh ! fort discrètement : « Oscar, mon chéri... » Je m'appelle Oscar... « ... Il y a vingt-six ans aujourd'hui... » Elle en a trente, fermons les yeux !... « ... Il y a vingt-six ans aujourd'hui que j'ai souri pour la première fois au soleil de ce monde... » Délicieux, n'est-ce pas ? Et cela dit bien ce que cela veut dire ! Oui, délicieux, mais, hélas ! tellement inopportun. Un anniversaire qui tombe une fin de mois ! Vous voyez d'ici l'échéance ! Aussi, pour éviter de taper des amis — qui ne manqueraient pas de devenir des créanciers féroces — je me suis résolu à venir engager un tableau de ma collection. Oui, Monsieur, j'ai porté là un très beau Sisley, estimé jadis plus de cinq cent mille francs. Combien pensez-vous qu'on m'en donnera ?

LE N° 12. — Oh ! cent quatre-vingts, deux cent mille, peut-être.

OSCAR. — Deux cent mille ? Pas davantage ? Moi qui comptais sur sept à huit cent...

LE CAISSIER, *appelant.* — Le 16 ! Huit cents...

OSCAR, *au N° 12.* — Vous voyez, huit cent mille. (*Au caissier.*) Je suis le 16.

LE CAISSIER. — Voici huit cents francs.

OSCAR, *stupéfait.* — Quoi ! Huit cents francs ? Un Sisley ! Vous voulez rire !

LE CAISSIER, *placide.* — Ce n'est pas un Sisley, Monsieur.

OSCAR. — Et qu'est-ce donc, je vous prie ?

LE CAISSIER. — Une copie... et pas très bonne encore.

OSCAR, *suffoquant.* — Une copie ?... Mon Sisley ? Jamais de la vie ! C'est impossible ! Je vous assure, cher Monsieur...

LE CAISSIER. — L'expert est formel. N'insistez pas... (*Il lui rend le tableau.*)

OSCAR. — Une copie ! Ah ! mon Dieu... (*Il chancelle.*) Dans ce cas, je vais vous en chercher un autre..., authentique, celui-là... Du moins, je l'espère... Une copie ! Dans les tableaux de famille ! On ne peut même plus avoir confiance dans les siens ! (*Il sort, apoplectique et titubant.*)

LE N° 12. — Encore un qui prend tout au sérieux.

ADRIEN, *souriant.* — Ça lui passera. (*Et il se replonge dans sa lecture.*)

LE CAISSIER. — Le 12 !

LE N° 12. — Tout arrive ! (*Il va à la caisse et touche son argent.*) Merci, Monsieur.

LE CAISSIER. — Il n'y a pas de quoi. Au plaisir de vous revoir.

LE N° 12. — Tout le plaisir sera pour moi.

(*Il sort. Le N° 20, assise sur un banc, se met à tricoter, cependant qu'Adrien, continuant sa lecture, somnole de temps à autre. Léger temps. Entrent Clémence et Gisèle, jolies, très élégantes.*)

CLÉMENCE. — Je t'assure que j'ai vu Oscar sortir de l'immeuble.

GISÈLE. — En tout cas, il ne venait sûrement pas d'ici.

CLÉMENCE. — Qu'en sais-tu ?

GISÈLE. — Voyons ! C'est le Mont-de-Piété.

CLÉMENCE. — Sans blague !

GISÈLE. — Oui. Allons, viens...

CLÉMENCE. — Oh ! laisse-moi regarder.

GISÈLE. — Tu es pire qu'une enfant.

CLÉMENCE. — Alors, c'est ça le Mont-de-Piété ?

GISÈLE. — Chut ! On dit maintenant : Crédit municipal.

CLÉMENCE. — Pourquoi a-t-on changé de nom ?

GISÈLE. — Sans doute à cause de l'amour-propre des clients.

CLÉMENCE. — Ce sont eux... les clients ?

GISÈLE. — Mais oui.

CLÉMENCE. — Qu'attendent-ils ?

GISÈLE. — Qu'on leur prête de l'argent.

CLÉMENCE. — Qui cela ?

GISÈLE. — La Ville.

CLÉMENCE. — Comme c'est curieux !

LE CAISSIER. — Le 20 : 1.000 francs.

LE N° 20. — Oui.

CLÉMENCE. — Qu'est-ce que c'est ?

GISÈLE. — On annonce à l'intéressé la somme qu'on lui prête.

CLÉMENCE. — Mille francs ! Pauvre diable !

GISÈLE. — Oh ! il y en a qui viennent pour beaucoup moins.

CLÉMENCE. — Et... tu y es venue, toi, quelquefois ?

GISÈLE. — Souvent.

CLÉMENCE. — Vrai ? On doit éprouver une sensation...

GISÈLE. — Dont on se passerait bien, je t'assure. Allons-nous-en.

CLÉMENCE. — Attends...

GISÈLE. — Attendre quoi ? Tu as tout vu.

CLÉMENCE, *brusquement.* — Je voudrais emprunter de l'argent.

GISÈLE. — Tu es folle !

CLÉMENCE. — Non... Je voudrais voir l'effet que ça fait.

GISÈLE. — Clémence...

CLÉMENCE. — Connaître une fois cette sensation !

GISÈLE. — Voilà bien de tes caprices !

CLÉMENCE. — Si tu veux. Tiens, mon bracelet... Occupe-t'en.

GISÈLE. — Ton beau bracelet ?

CLÉMENCE. — Deux cent mille, ma chere. Sais-tu comment je me le suis procuré ? J'ai vendu le Sisley d'Oscar.

GISÈLE. — Il ne s'en est pas aperçu ?

CLÉMENCE. — Tais-toi ! Je l'ai remplacé par une copie. Heureusement qu'Oscar est myope à faire peur. (*Sursautant.*) Ho !

GISÈLE. — Qu'est-ce que tu as ?

CLÉMENCE, *très émue.* — Adrien..., mon ancien mari...

GISÈLE. — Où ? Je ne vois pas.

CLÉMENCE. — Sur le banc... la barbe grise... Il dort.

GISÈLE. — Adrien... ça ? Tu es sûre ?

CLÉMENCE. — Voyons ! Il a toujours fait cette grimace en dormant.

GISÈLE. — Oh ! qu'il a vieilli.

CLÉMENCE. — Oui. Très. Partons.

LE CAISSIER, *appelant.* — Le 17 ! (*Pas de réponse.*) Toujours pas là ? A son aise !

CLÉMENCE, *se retournant.* — Mais que peut-il bien faire ici ?... Il viendrait emprunter de l'argent ?

GISÈLE. — Il ne vient sûrement pas en porter.

CLÉMENCE. — Il serait donc dans le besoin.

(*Elles redescendent et examinent discrètement Adrien.*)

Mon Dieu, tu as raison, qu'il a vieilli ! Ses cheveux sont presque blancs... Oh ! ses souliers... ils bâillent par le bout. Et son pantalon en tire-bouchon, tout effiloché dans le bas...

GISÈLE. — Et son veston trop étroit...

CLÉMENCE. — Ma parole, il n'a ni col, ni cravate ! Et ses mains... Oh ! mon Dieu, ses mains, lui qui les avait si soignées !... Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

GISÈLE. — La misère...

CLÉMENCE. — A ce point-là ! Il est vrai qu'il n'a jamais été très florissant. C'est égal, mon pauvre Adrien..., ça me fait de la peine de le voir ainsi.

GISÈLE. — Allons-nous-en, ça vaudra mieux.

CLÉMENCE. — Attends. (*Elle regarde toujours Adrien et, dans une subite résolution.*) Va engager le bracelet, vite. Qu'on t'en donne le plus possible...

GISÈLE. — Mais il me faut des papiers.

CLÉMENCE. — Je n'ai rien sur moi. (*Fouillant dans son sac.*) Si... Un ancien passeport à son nom... Adrien Vermouly... Souvenir d'un voyage en Italie... C'est ma mascotte ! Prends. Dépêche-toi...

(*Gisèle sort par la porte des « Engagements ». Clémence vient s'asseoir discrètement près d'Adrien. A ce moment, le livre que tient Adrien lui glisse des mains et tombe à terre. Il se réveille en sursaut, se baisse pour le ramasser et, dans ce mouvement, aperçoit près de lui deux jambes, deux jolies jambes de femme... Son regard, séduit, les admire, puis remonte le corps, doucement, jusqu'au visage, et reconnaît Clémence qui lui sourit. Ahuri, croyant rêver, il se frotte vigoureusment les yeux.*)

ADRIEN. — Ah çà ! mais... je suis au ciel !

LE CAISSIER, *appelant.* — Le 20.

(*La 20 va à la caisse et sort.*)

ADRIEN. — Ah ! non, erreur... Je suis encore sur la terre.

CLÉMENCE. — Oui, Adrien, et c'est Clémence qui est devant toi.

ADRIEN, *comme dans un rêve.* — Clémence...

CLÉMENCE. — Tu veux bien que je te parle ?

ADRIEN. — Oh ! mais oui... Pourquoi pas ?

CLÉMENCE. — Je ne voudrais pas être importune.

ADRIEN. — Quelle idée !... voyons...

CLÉMENCE. — Tu es content de me revoir ?

ADRIEN, *avec une joie sincère.* — Si je suis content ! Ah ! ça oui, je suis content... Pour une surprise, ça, c'en est une. Mais comment es-tu venue ici ?

CLÉMENCE. — Oh ! tu sais... c'est assez simple... j'étais un peu gênée..

ADRIEN. — Mon Dieu..., toi aussi ! Tu n'as pas de gros ennuis, au moins ?

CLÉMENCE. — Je m'en tire.

ADRIEN. — Autrement, je pourrais peut-être... Ce

n'est pas que je vais toucher une fortune..., mais, enfin, on peut toujours s'arranger...

CLÉMENCE. — Merci, Adrien. Avec ce que j'ai mis, c'est largement suffisant.

(*Silence. Il la regarde.*)

ADRIEN. — Tu es toujours la même, Clémence.

CLÉMENCE. — Toi aussi, Adrien.

ADRIEN. — Oh ! moi... je sais que j'ai changé.

CLÉMENCE. — Tu as été malade ?

ADRIEN. — Très.

CLÉMENCE. — Qu'est-ce que tu as eu ?

ADRIEN. — Ton absence.

(*Clémence baisse les yeux.*)

CLÉMENCE. — Evidemment, tu m'en veux, Adrien.

ADRIEN. — T'en vouloir ! Je n'ai jamais pu, tu sais bien. La rancune, ça ne gêne que moi.

CLÉMENCE. — Pauvre chéri ! Tu n'as jamais eu de chance.

ADRIEN, *avec une pointe de malice.* — Je n'y comprends rien. Tu as pourtant tout fait pour m'en donner.

CLÉMENCE, *légèrement confuse.* — Adrien...

ADRIEN, *regrettant sa malice.* — Pardonne-moi.

CLÉMENCE. — C'est moi qui devrais te demander pardon.

ADRIEN. — L'humilité enlaidit les femmes.

CLÉMENCE. — J'ai été volage, perfide, infidèle...

ADRIEN. — Oh ! tu manques de modestie. Mais tu ne t'en portes pas plus mal. Tu as très bonne mine..., un peu engraissée, peut-être...

CLÉMENCE, *inquiète.* — Tu crois ?

ADRIEN. — Si peu ! Du reste, ça t'avantage... je t'assure... Mais voyons, parle, raconte... Je m'excuse de te recevoir ainsi... C'est sans façon, tu sais... Alors qu'es-tu devenue ? Que t'est-il arrivé ?

CLÉMENCE — Oh ! ça n'est pas une histoire très originale ! Tout ce que je puis te dire, c'est qu'on a toujours tort de quitter ce qu'on connaît pour prendre ce qu'on ignore.

ADRIEN. — Ah !...

CLÉMENCE. — Même si ce que l'on connaît n'est pas aussi merveilleux qu'on se l'était imaginé.

ADRIEN. — Folle, qui avait pu s'imaginer que j'étais merveilleux !

CLÉMENCE. — Je dois être trop exigeante.

ADRIEN. — Je le suis si peu pour moi-même ! Oh ! je me connais : médiocre et sans prestige.

CLÉMENCE. — Tu es sévère.

ADRIEN. — Lucide. Je n'ai jamais eu d'ambition ; tu en avais pour deux. Toute l'histoire est là.

CLÉMENCE. — Tu es bon, Adrien, tu excuses toujours. Ah ! que tu sais te faire regretter !

ADRIEN. — C'est peut-être tout ce que je sais faire.

CLÉMENCE. — Ne te diminue pas. C'est injuste. Tu as des qualités, Adrien.

ADRIEN. — Quelques-unes..., c'est presque obligatoire.

CLÉMENCE. — Tu es délicat, tendre, sensible... Si tu savais, mon chéri, comme je sens tout ce que j'ai perdu en te perdant !

ADRIEN, *dans un élan de joie.* — Clé..., me reviendrais-tu ?

CLÉMENCE, *même élan.* — Si c'était, Ady ?

ADRIEN, *brusquement inquiet.* — Mais je suis pauvre.

CLÉMENCE. — Moi aussi !

ADRIEN, *retrouvant sa joie.* — C'est vrai ! (*Cependant ses yeux la parcourent des pieds à la tête.*) Mais non..., ce manteau de vison..., ce collier de perles..., ces bagues...

CLÉMENCE, *gênée.* — C'est-à-dire...

ADRIEN, *avec un sourire désabusé.* — Tu vois comme je suis : de toutes ces splendeurs, c'est toi seule que j'avais vue !

CLÉMENCE. — Ecoute-moi...

ADRIEN, *dégrisé.* — Tu es riche, Clémence..., ce n'est pas un reproche que je te fais, au contraire.

CLÉMENCE. — Il faut que je t'explique...

ADRIEN. — En effet... que tu m'expliques la raison pour laquelle, étant riche, tu te trouves ici.

CLÉMENCE. — J'ai accompagné une amie.

ADRIEN. — Ah ! c'est ça... (*Avec une pointe d'ironie.*) Et qui ruines-tu en ce moment ? Oh ! pardon...

CLÉMENCE. — Toujours taquin, Adrien.

ADRIEN. — Simple curiosité.

CLÉMENCE. — Pourquoi remuer ces choses qui sont laides et qui nous font du mal ?

ADRIEN. — Tu as raison. A-t-il un joli prénom, au moins ?

CLÉMENCE. — Oscar.

ADRIEN, *dressant l'oreille.* — Oscar ?... Oui, il y a mieux... Et que fait-il ?

CLÉMENCE. — Industriel.

ADRIEN. — Industriel... Oh ! par exemple...

CLÉMENCE. — Qu'y a-t-il ?

ADRIEN. — C'est curieux... Il me semble le voir d'ici..., des bajoues, teint couperosé, la soixantaine, un peu bedonnant et chauve.

CLÉMENCE. — Qui te l'a dit ?

ADRIEN. — Les industriels amoureux de femmes dans ton genre sont à peu près tous ainsi. Et si je ne m'abuse, en dehors d'une usine — indispensable — il a certainement un château...

CLÉMENCE. — Mais oui.

ADRIEN. — Avec une riche galerie de tableaux.

CLÉMENCE. — En effet.

ADRIEN. — Enfin, je ne crois pas me tromper beaucoup en assurant qu'Oscar..., pardon..., que ce dilettante manifeste un certain faible pour les Sisley.

CLÉMENCE. — Comment le sais-tu ?

ADRIEN. — Les Sisley ont eu tant de vogue ces dernières années... Tout de même, comme la vie est étonnante et comme le monde est petit ! T'en ferai-je l'aveu ? J'ai l'impression d'avoir rencontré cet Oscar-là quelque part.

CLÉMENCE. — Oublie-le et n'en parlons plus !

ADRIEN. — Voyons, tu l'aimes...

CLÉMENCE. — Peux-tu me mépriser à ce point ! C'est toi que j'aime, Adrien, c'est toi que je n'ai jamais cessé d'aimer.

ADRIEN. — Malgré ta fortune ?

CLÉMENCE. — Surtout à cause d'elle... en songeant parfois que j'avais tout et que toi, peut-être, tu n'avais rien.

ADRIEN, *repris par l'émotion.* — C'est bien, Clémence, ce que tu me dis là..., surtout un jour comme aujourd'hui...

CLÉMENCE. — Pourquoi aujourd'hui ?

ADRIEN. — Tu ne devines pas ?

CLÉMENCE. — Non.

ADRIEN. — Mais parce... aujourd'hui c'est ton anniversaire.

CLÉMENCE, *bouleversée.* — Oh ! Ady ! Tu ne l'as pas oublié !

ADRIEN. — J'ai toujours eu le culte du souvenir... Et puis, en te revoyant, ça m'a remis tout de suite en mémoire des dates, des jours, des moments heureux...

CLÉMENCE, *dans un élan.* — Adrien, reprends-moi !

ADRIEN, *frémissant.* — Tu voudrais ?

CLÉMENCE. — Pas toi ?

ADRIEN, *emporté par son imagination romantique.* — Clémence, mon amour, j'ai l'impression de rêver. Non, ne dis rien, laisse-moi croire, m'imaginer cette chose extraordinaire, merveilleuse... (*Il se cache un instant le visage dans les mains.*) Oui... voilà... j'y suis... Tu me reviens après une longue absence et j'ai volé jusqu'à la gare, au-devant de ton arrivée... Ah ! la gare où l'on attend un être aimé, y a-t-il au monde un lieu plus fleuri, plus ensoleillé, plus radieux ! On est impatient, fiévreux, inquiet... quelle minute adorable !... Un signal ! Lui ! Le train ! Le voilà, il arrive... Je te cherche des yeux, des yeux plus grands que moi... Mon Dieu ! Si tu l'avais manqué, ce train ?... Non ! Tu apparais à la portière, tel un miracle... Tu sautes du wagon, légère, souriante, et je te reçois dans mes bras ; et le poids énorme de ce bonheur ne m'a pas écrasé ! Ah ! on dira tout ce qu'on voudra, mais les retours, c'est encore ce qu'on a fait de mieux dans l'amour.

CLÉMENCE, *amusée.* — Toujours poète, mon Adrien.

ADRIEN, *la contemplant.* — Toujours belle, ma Clémence ! Qu'il soit béni le train qui vous ramène le même cœur et le même visage !... As-tu fait une bonne traversée ? Pas trop de houle ? Tu as l'air un peu lasse... Es-tu contente de ton séjour, au moins ? Tu as eu beau temps, j'espère ?

CLÉMENCE. — Et toujours un peu fou, mon Ady.

ADRIEN. — Fou de toi, ma Clé... Petite Clé qui peut ouvrir les portes de tant de joies ! Ah ! la belle vie que je vais te faire vivre ! Nous allons nous aimer follement, sans voir, sans penser, comme des idiots, comme des amoureux ! Ce sera magnifique ! Mais tu ne vas pas repartir, n'est-ce pas ? Si ! Mais avec moi, cette fois. Ensemble ! Toute la terre ! Ensemble ! Le beau voyage ! L'Egypte, la Suède, la Perse, la Chine, les gratte-ciel américains, les printemps japonais, l'enchantement des îles, Ceylan, Colombo... Ah ! Colombo...

LE CAISSIER. — Le 17.

ADRIEN. — Les pagodes d'or se profilant dans le matin rose, sous un ciel bleu pervenche, dans des paysages de rêve, un décor de féerie.

LE CAISSIER. — Ah ! ce 17 ! (*Hurlant.*) 17 !

ADRIEN, *comme se réveillant en sursaut.* — Ah ! oui, le 17... Mais c'est moi... Voilà. Je viens...

LE CAISSIER. — Tout de même... Trois cents francs.

ADRIEN. — D'accord... (*Essayant de retrouver son élan et son rêve.*) ... Et nous poursuivrons notre course à travers le monde, unis, confiants, heureux... Ah ! oui, heureux...

CLÉMENCE. — Avec tes trois cents francs !.

(*Il la regarde, hébété, défaillant, comme assommé sous le coup.*)

ADRIEN, *dans un souffle.* — C'est vrai... je n'y avais pas songé...

CLÉMENCE, *tâchant de se reprendre.* — Non, c'est absurde..., ne fais pas attention...

ADRIEN. — Au contraire. Tu m'as rappelé à la réalité...

CLÉMENCE. — J'ai eu tort.

ADRIEN. — Non, tu as raison, la réalité a toujours raison... J'étais parti je ne sais où, je gambadais, je planais, et je ne me doutais même plus que pour être heureux, il fallait au moins le nécessaire, et que le nécessaire, cela se traduit nécessairement par de l'argent ; toujours de l'argent... Excuse-moi... Quand je suis dans la joie, dans l'enthousiasme, enfin quand je laisse mon cœur s'échauffer et battre à sa fantaisie, les nécessités ne sont pas de ces choses qui viennent tout de suite à ma pensée... Je manque de sens pratique, tu sais bien, je n'ai qu'une imagination un peu folle, une sensibilité toujours prête à s'émouvoir...

CLÉMENCE. — Je sais..., ne m'en veux pas...

ADRIEN. — Voyons, je te remercie.

CLÉMENCE. — Non, j'ai dit cela...

ADRIEN. — D'instinct.

CLÉMENCE. — Sans réfléchir...

ADRIEN. — Le cri du cœur !

CLÉMENCE. — Adrien...

ADRIEN. — Si tu préfères, le mot de la situation. Tu l'as toujours eu, d'ailleurs, on ne peut pas t'enlever ce mérite. Voyons ! Il est clair qu'on ne part pas pour Colombo avec trois cents francs dans sa poche. Il n'y a qu'un écervelé de mon espèce pour avoir de ces idées-là, ou plutôt pour n'en pas avoir du tout.

CLÉMENCE. — Chéri....

ADRIEN. — Tu me connais. J'ai toujours eu le mépris de l'argent... Il est vrai qu'il me l'a bien rendu ! Et à toi aussi, par ricochet. Tu te rappelles ? Tu attendais de moi des billets de mille... et je ne savais que t'apporter des fleurs.

CLÉMENCE. — Des roses.

ADRIEN, *dans une surprise émue* .— Tu te souviens !

CLÉMENCE. — Si je me souviens !

ADRIEN. — Je parie qu'Oscar ne t'en apporte pas.

CLÉMENCE. — Jamais.

ADRIEN. — Le misérable !

CLÉMENCE. — Je lui sais gré de ne pas penser aux fleurs, parce que c'est grâce à son oubli que je n'ai pas oublié les tiennes.

ADRIEN, *toujours repris au piège du sentiment.* — C'est gentil, ça... Et comme c'est curieux... Sous des dehors pratiques et positifs, il y a en toi, de-ci de-là, de jolies choses qui ressortent, qui fleurissent...

CLÉMENCE. — Tu me connais mal, Adrien. Je t'assure qu'avec un peu de bonne volonté, je pourrais me dominer, m'assouplir, me...

ADRIEN, *d'un ton navré.* — Clémence ! Les seuls mots qu'il ne fallait pas me dire ! T'assouplir, te dominer...

CLÉMENCE. — Je le ferais de bon cœur.

ADRIEN. — Et moi, puis-je l'accepter de même ? Me répéter sans cesse que non seulement je suis incapable de satisfaire tes caprices, mais encore que

tu te fais violence, que tu te sacrifies ! Quel est l'homme qui pourrait se contenter d'une aussi pauvre victoire ! (*Se ressaisissant.*) Non, crois-moi, Clémence, restons sur le charmant souvenir de cette halte... Nous n'avons pas encore quitté la gare... D'ailleurs, je ne venais pas t'y chercher... Tu passais, et j'ai tenu simplement à saluer ton passage... Le train va repartir..., tu vas continuer ton voyage...

CLÉMENCE. — Mais je t'aime, Adrien.

ADRIEN. — Parce que je ne t'ai encore rien refusé !

CLÉMENCE. — Je t'aime, j'en suis sûre maintenant.

ADRIEN. — Maintenant..., mais plus tard ?

CLÉMENCE, *stupéfaite.* — Comme tu es devenu prudent !

ADRIEN. — Tu m'as payé pour le devenir... payé, c'est une façon de parler. Enfin, j'y vois plus clair, et veux-tu que je te dise pourquoi tu m'aimes en ce moment ? Parce que tu es émue de me voir si vieilli, si mal habillé...

CLÉMENCE. — Adrien...

ADRIEN. — Ton amour, ce n'est que de la compassion, de la pitié.

CLÉMENCE. — Oh !

ADRIEN. — Je le vois bien à tes yeux qui vont de mes souliers éculés à mes cheveux grisonnants.

CLÉMENCE. — Je t'assure...

ADRIEN. — Sois courageuse et ne te leurre pas, Clémence. Tu n'as jamais aimé la pauvreté.

CLÉMENCE, *sur un ton vif et légèrement méprisant.* — Tu as toujours eu horreur de la richesse.

ADRIEN. — Voilà. Avec ton sens inné du réel, tu as précisé la situation et déterminé nos goûts respectifs. Qu'allions-nous faire ? L'argent te rassure ; moi, il m'effraie. Tu recherches le luxe ; je le fuis. Tu désires ton aisance ; j'aspire à ma tranquillité. Ta joie, c'est d'être entourée, choyée, servie, de commander un dîner, une robe, un parfum, de tendre ta main pour un baiser ou pour recevoir un chèque. Ma volupté, c'est d'être à la fois mon serviteur et mon maître, d'aller, de venir, au gré de mon caprice et de ma fantaisie, de contempler une jolie femme, de lire un beau livre, de respirer une fleur, et de rêver, à travers la fumée de ma cigarette, que je peux aller à Colombo pour trois cents francs ! En un mot, tu es heureuse d'avoir tout ; je suis heureux de n'avoir rien. Et nous voulions réunir ces deux bonheurs opposés au risque de faire notre malheur commun ! Comme nous l'avons échappé belle !... N'est-ce pas ton train qui vient de siffler ?... Monte vite, tu pourrais le manquer. Adieu, Clémence...

CLÉMENCE. — Puisque tu le veux, adieu, Adrien.

ADRIEN. — Je ne te dis pas de m'envoyer des cartes postales, c'est trop banal. Mais pense, de temps en temps, comme j'y penserai moi-même, aux roses de jadis.

CLÉMENCE. — Je te le promets.

(*Clémence s'éloigne.*)

ADRIEN. — Attention..., le train part !... Ne te penche pas ainsi à la portière... Adieu !... Bon voyage !...

(*Adrien agite un mouchoir, comme s'il répondait aux signes d'adieu de Clémence, puis brusquement se détournant, se rassied et enfouit sa tête dans ses mains... Clémence a rejoint Gisèle.*)

CLÉMENCE, *vivement.* — T'a-t-on fait un prix pour mon bracelet ?

GISÈLE. — Cent mille..., numéro 18... Oh ! regarde aux pieds d'Adrien...

CLÉMENCE. — Il a laissé tomber son numéro.

GISÈLE. — Il faut le prévenir.

CLÉMENCE. — Non. Profite de ce qu'il a la tête dans les mains pour mettre ce numéro à la place du sien.

GISÈLE. — Qu'est-ce que tu veux faire ?

CLÉMENCE. — Lui rendre la monnaie de ses rêves.

(*Gisèle exécute le mouvement, sans attirer l'attention d'Adrien.*)

CLÉMENCE. — Et maintenant, allons-nous-en.

(*Elles sortent. Léger temps.*)

LE CAISSIER, *appelant.* — Le 18 ! (*Pas de réponse.*) Le 18 !

(*Sursaut d'Adrien qui semble sortir d'un rêve...*)

Le 18 n'est pas là ? Comme le 17 ! Décidément, c'est le jour des désintéressés !

(*Adrien a aperçu le numéro à ses pieds, le ramasse et court au guichet.*)

ADRIEN. — Excusez-moi..., une distraction.

LE CAISSIER. — Voilà de quoi vous remettre.

(*Il compte à Adrien cent billets de mille.*)

ADRIEN, *stupéfait.* — Mais... pardon, Monsieur..., n'y a-t-il pas une erreur ?

LE CAISSIER. — Vous êtes bien Adrien Vernouly ?

ADRIEN. — Oui, Monsieur, du reste, j'ai mes papiers...

LE CAISSIER. — Alors, prenez ce qui vous est dû.

ADRIEN. — Ah ! bien... (*Il empoche. A lui-même.*) C'est égal, des boutons de manchette... cent mille francs... Je n'y comprends rien. (*Illuminé soudain.*) Est-ce que ce ne serait pas un coup de Clémence ? (*Et dans un subit mouvement d'orgueil.*) Oh ! de la charité... non, tout de même...

(*Entre Oscar qui se dirige vers la porte des « Engagements ». Adrien l'aperçoit et l'arrête au passage.*)

Pardon, Monsieur... J'ai l'impression de vous connaître...

OSCAR. — Vraiment ?

ADRIEN. — Nous nous sommes certainement déjà rencontrés.

OSCAR. — Le monde est minuscule.

ADRIEN. — Mais n'est-ce pas ici même, tout à l'heure ?

OSCAR. — C'est bien possible.

ADRIEN. — J'en suis sûr, maintenant. Ah ! Monsieur, laissez-moi vous regarder...

(*Il contemple Oscar avec admiration.*)

OSCAR, *ahuri.* — Mais, qu'ai-je donc, Monsieur ?

ADRIEN. — Bien que je vous connaisse peu, je devine que vous êtes bon, sensible, généreux, héroïque, même...

OSCAR. — Mais, Monsieur...

ADRIEN. — Et vous m'êtes infiniment sympathique.

(*Il lui serre la main.*)

OSCAR. — Très touché..., très honoré...

ADRIEN. — Un certain tableau de famille vous avait, je crois, procuré quelques déceptions.

OSCAR. — Ah ! Monsieur, quelle aventure !

ADRIEN. — J'ai beaucoup compati, croyez-le.

OSCAR. — Vous êtes trop aimable.

ADRIEN. — Ce sont de ces désagréments qui arrivent aux plus honnêtes gens. L'or n'est que du

doublé, le diamant n'est que du verre, l'amour qu'une amourette et le Sisley n'est qu'un Durand quelconque. Illusion, Monsieur, tout n'est qu'illusion.

OSCAR. — A qui le dites-vous ! Aussi, par prudence, ai-je préféré rapporter un objet moins encombrant... cette épingle de cravate.

ADRIEN. — Jolie, ma foi.

OSCAR. — Je l'ai achetée, il y a quelques années... Vingt mille.

ADRIEN. — On va vous en donner à peine quatre ou cinq.

OSCAR. — Pas plus ?

ADRIEN. — Hélas ! je reconnais que c'est une misère... (*Examinant l'épingle.*) Surtout qu'elle est fort belle..., la perle est d'un orient parfait. Elle me plaît infiniment... Je la prends.

OSCAR, *stupéfait.* — Quoi ?

ADRIEN. — Combien en voulez-vous ? Trente mille ?

OSCAR. — Mais...

ADRIEN. — Cinquante ?

OSCAR. — Je...

ADRIEN. — En voilà cent et n'en parlons plus.

OSCAR. — Mais, Monsieur...

ADRIEN. — Prenez. Vous ne pouvez pas savoir. Ce bijou me rappelle à s'y tromper une épingle de cravate que ma mère m'avait donnée jadis. J'ai eu le malheur de la perdre. Je ne m'en suis jamais consolé. Aussi, concevez ma joie en ayant l'impression de la retrouver.

OSCAR. — Je comprends. Cependant, cent mille francs...

ADRIEN. — Pour moi, ça n'a pas de prix.

OSCAR. — Sans doute, mais...

ADRIEN. — Veuillez avoir l'obligeance de la piquer dans ma cravate.

OSCAR. — Voici.

ADRIEN. — Que je vous ai de gratitude !

OSCAR. — Tout de même...

ADRIEN. — Calmez vos scrupules, cher Monsieur : je suis riche.

OSCAR. — Vraiment ?

ADRIEN. — A vous dire vrai, je ne connais pas le montant de ma fortune.

OSCAR. — Vous m'en direz tant ! Et malgré cela, vous venez ici...

ADRIEN. — Pour le plaisir... Oui, le plaisir de m'offrir de temps en temps l'un de ces gestes, comme celui-ci, qui peuvent tirer d'embarras quelques braves gens.

OSCAR. — Vous êtes un philanthrope.

ADRIEN. — Non, un poète. Un visage heureux, c'est si harmonieux, si chantant, si... poétique ! Il n'y a pas à mes yeux de plus pur ni de plus émouvant poème.

OSCAR. — C'est égal, à la longue, cela doit vous coûter cher.

ADRIEN. — Aux joies que je ressens, c'est moi qui m'enrichis. Et puis, quand on y songe, l'argent, c'est si peu de chose !... Ça va, ça vient, ça fait le tour et ça revient sans en avoir l'air à son point de départ.

OSCAR. — Rien de plus vrai.

ADRIEN. — De telle sorte que je vous redonne peut-être aujourd'hui ce qui vous a déjà appartenu.

OSCAR. — Qui sait !

ADRIEN. — Mais, voyez-vous, ce qui m'enchante le plus, en l'occurrence, c'est d'avoir moins l'impression de rembourser une dette que le sentiment d'offrir moi-même un cadeau.

OSCAR. — Un cadeau ?

ADRIEN. — Le cadeau d'anniversaire de votre amie.

OSCAR. — Ah ! oui...

ADRIEN. — Excusez-moi... J'ai prêté l'oreille tout à l'heure à vos confidences... Oui, il me semble qu'avec cette somme... en quelque sorte inattendue, vous allez pouvoir la gâter un peu plus que vous ne l'espériez.

OSCAR. — Certes. Je pensais à une bague ; j'irai jusqu'au pendentif.

ADRIEN. — Qu'elle va être heureuse !

OSCAR. — Je vois ça d'ici !

ADRIEN, *rêveur.* — Il me semble la voir aussi... Oh ! voulez-vous me faire un plaisir... particulier ?

OSCAR. — Je vous en prie.

ADRIEN. — Ajoutez au joyau une gerbe de roses.

OSCAR, *surpris.* — Une gerbe de...

ADRIEN. — Encore une idée de poète. Je parie que vous n'avez pas l'habitude de lui offrir des fleurs ?

OSCAR. — Mon Dieu..., surtout des fourrures, des friandises...

ADRIEN. — Mais les fleurs ! Une forme gracieuse, une couleur délicate, un parfum enivrant, et la vie s'éclaire soudain comme un regard de femme amoureuse.

OSCAR. — Vous avez raison. A l'avenir j'y penserai.

ADRIEN. — Adieu, Monsieur.

OSCAR. — Peut-être, au revoir...

ADRIEN. — Oh ! vous savez, un poète... c'est tellement léger, aérien... un jour ici, demain ailleurs...

OSCAR. — Je regrette.

ADRIEN. — Tous les regrets sont pour moi. (*Il va sortir, se ravise.*)

Pardon... excusez mon indiscrétion... Quel jour comptez-vous offrir ce cadeau à votre amie ?

OSCAR. — Mais ce soir-même.

ADRIEN. — Ce soir... A quelle heure, s'il vous plaît.

OSCAR. — Au dîner, vers huit heures.

ADRIEN. — Vers huit heures... J'y serai... Je veux dire que j'assisterai par la pensée à cette petite cérémonie. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

OSCAR. — Au contraire. C'est bien le moins...

ADRIEN. — Vous êtes trop aimable. (*Il s'éloigne et, en se détournant :*) Surtout, n'oubliez pas les roses.

OSCAR. — Comptez sur moi.

ADRIEN. — Merci.

(*Adrien sort.*)

OSCAR. — En vérité, un curieux bonhomme ! Et une maison bien intéressante. Cent billets ! (*Au caissier, en sortant.*) Je reviendrai, Monsieur, je reviendrai !

RIDEAU

UN EXTRAORDINAIRE BONHOMME DE NEIGE

Conte pour enfants, par Antoine BOURBON

★

Cette pièce a été créée à Strasbourg, au Théâtre du Cercle, le 3 novembre 1954, avec la distribution suivante :

LE CONTEUR	Paul ARMAND
ROUGEBRIQUE	Jean-François SCHRIBER
MESANGE	Claudine LIEBER
MAMAN	Jany ROUSS
Madame NEIGE	Maria BOURBON

dans la mise en scène de l'auteur

★

C'est au cours des derniers mois de l'occupation que j'eus la joie de connaître, d'apprécier et d'estimer Antoine Bourbon, dont " L'Avant-Scène " publie la délicieuse féerie : " L'Extraordinaire Bonhomme de Neige ". En d'interminables conversations, nous échangions alors nos projets, nous confiant notre espoir en une victoire libératrice, qui nous permettrait de reprendre une vie normale, ce qui signifiait pour lui de retrouver son cher Strasbourg, où durant les années d'avant guerre il avait brillamment tenu le poste de speaker dans l'excellente station de Radiodiffusion de la capitale alsacienne.

Le patriotisme d'Antoine Bourbon était d'autant plus exacerbé qu'il avait connu pendant trente-huit mois l'odieuse rigueur des geôles allemandes, souffert dans tout son être de l'implacable captivité. Cet artiste, ce rêveur, ce poète savait trouver des mots rares pour stigmatiser l'occupant qui imposait sa loi avec tant d'absurde tyrannie sur ses frères alsaciens.

Elève de René Simon, puis de Louis Jouvet dont il assimile admirablement l'enseignement, Antoine Bourbon ne vit que pour le théâtre, sous toutes ses formes; non pour ses lumières éblouissantes et les griseries des soirs de " Première ", mais pour l'obscur labeur de l'avant-scène, les heures douloureuses de gestation qui précèdent chez l'artiste la naissance de personnages nouveaux, qu'il doit créer, sinon avec de la chair et du sang, mais avec des pensées neuves, des sentiments complexes et divers, riches de sens et de profonde humanité.

" Il faut s'accoucher avec des fers ", disait Emile Zola, en parlant de l'œuvre de l'écrivain. L'acteur doit mettre son cœur à nu pour bien jouer la comédie. Et combien de patience alors, de jugement, de sensibilité faut-il avoir pour animer une Compagnie de jeunes comédiens, puisque le metteur en scène doit " sentir " tous les rôles.

Il faut aimer le théâtre plus que soi-même si l'on veut, dans ce domaine, faire œuvre valable. Et l'on arrive ainsi au résultat des Dullin, Pitoëff, Copeau, Molière : beaucoup de gloire, aux prix d'une vie laborieuse et difficile, existence abrégée par les difficultés matérielles, les soucis de la vie quotidienne et tôt consumée par la flamme ardente de l'Art. Toutes ces qualités, nous les trouvons réunies chez Antoine Bourbon, animateur de la Compagnie " Plein Feu ", professeur aux Conservatoires de Mulhouse et de Strasbourg, directeur des émissions théâtrales de Radio-Strasbourg, auteur dramatique, conférencier.

N'est-ce pas, par surcroît, faire preuve de désintéressement, pour un auteur dramatique, que d'écrire des pièces uniquement destinées à ce public exigeant et difficile qu'est celui des enfants ? Mais quel plaisir aussi de voir ces jeunes intelligences s'épanouir au fil des répliques, prendre le parti du bon contre le méchant, applaudir le triomphe du bien sur le mal; les aider, enfin, à prendre conscience de leur avenir d'hommes... C'est une joie qu'ont voulu se donner les plus grands : Andersen, Grimm, La Fontaine, Florian; la tâche éducatrice qu'ils s'étaient assignée fut reprise pour notre bonheur par Franc-Nohain, dont les fables sont un véritable régal.

Walt Disney sait, par la poésie de ses dessins animés, parler à l'imagination des tout petits et, ce faisant, il intéresse également les grands. Avec ses œuvres : " Le Voyage vers l'Etoile ", " L'Enchantement au Château ", " L'Extraordinaire Bonhomme de Neige ", bien d'autres encore, Antoine Bourbon, en homme de bonne volonté, s'adresse à leur esprit tout autant qu'à leur cœur.

Ange GILLES.

La salle s'assombrit, une musique claire et tendre annonce notre histoire, cependant que le premier rideau se lève lentement. Bientôt entre le conteur qu'un rond de lumière accompagnera jusqu'au centre de la scène.

Le personnage porte sous le bras gauche un livre, très grand.

LE CONTEUR. — Un bien joli livre. J'ai là, mes amis, un bien joli livre.

Aimez-vous les belles histoires ? Les légendes, les contes où il se passe des choses extraordinaires ?

Eh bien, là, mes amis, vous me croirez si vous voulez, là, dans ce livre, est enfermé l'un des plus merveilleux contes de Noël que je connaisse.

C'est un conte qui vous plairait, je crois. Moi qui n'ai plus votre âge, moi qui suis depuis longtemps une grande personne, j'ai passé la nuit à lire et à relire cette étonnante histoire, tant et si bien, que, ma foi, je la connais presque par cœur. Et j'ai l'impression qu'elle pourrait revivre, là, devant moi. Mais oui, tout d'un coup, exister pour de bon, et se dérouler devant mes yeux.

Cette histoire, je ne peux pas la garder pour moi. Il faut que je vous la raconte.

Le personnage principal est un bonhomme de neige!

Quoi, direz-vous, un bonhomme de neige ? Mais cela ne parle pas, un bonhomme de neige! C'est très amusant à bâtir et ensuite très amusant à regarder, mais à part cela, c'est tout!

Eh bien, non, justement, ce n'est pas tout. Mon histoire le démontre.

Il était une fois, par un jour de neige, tout blanc, tout blanc, tout blanc...

(Il ouvre son grand livre et montre une double page entièrement blanche.)

... ainsi que vous pouvez le constater, un bonhomme de neige, un jeune galopin et une pauvre fille.

(Le premier rideau s'était ouvert sur un taps. Ce taps est transparent. Les deux personnages évoqués par le conteur apparaîtront et disparaîtront à tour de rôle grâce à un effet d'éclairage.)

Le galopin, vous allez pouvoir l'imaginer très facilement. (*Le galopin apparaît.*) Une quinzaine d'années, l'œil fureteur, les cheveux en broussaille, et l'allure de quelqu'un qui cherche à faire de mauvais tours. Il n'a pas de camarades. Il est tellement insupportable que personne ne veut jouer avec lui. Il est seul, mais il n'est pas à plaindre : il fait tout ce qu'il faut pour çela.

(L'image du garçon s'efface.)

La petite fille est seule elle aussi. (*La petite fille apparaît.*) Mais ce n'est pas qu'elle soit méchante. Elle n'a plus de maman et n'a plus de papa. Elle est très pauvre, elle n'a pas de logis, l'été elle vend des fleurs et l'hiver elle va, dans le froid, en quête d'un morceau de pain, en quête d'un coin abrité. Elle est comme ces chiens perdus qu'on rencontre quelquefois, qui ont peur de nous suivre et dont les yeux pourtant demandent une caresse.

(L'image de la petite fille s'efface.)

En parlant, je la voyais, la petite fille de mon livre. Je serais curieux de savoir si vous avez pu vous la représenter avec ses joues pâles et son pauvre fichu rouge sur la tête.

Ceux qui s'intéressent à cette histoire doivent se dire : un jeune galopin, une petite fille malheureuse, que va-t-il se passer ? Et aussi : que vient faire entre ces deux personnages un bonhomme de neige ?

Le bonhomme de neige ? Ah! mais, chers petits amis, le bonhomme de neige c'est lui, dans l'aventure, qui joue le rôle principal. Je vous en ai trop dit. Il faut maintenant que vous connaissiez tout, jusqu'au bout.

Et cela vaudrait la peine, je crois, que le conte devienne vivant comme au théâtre avec tous les personnages dont il a été question.

Pour que les choses se passent comme au théâtre, j'ai un truc.

Un truc très simple, mais excellent.

Nous allons l'essayer. Si cela marche, tous les personnages de mon livre vont se retrouver derrière ce rideau.

Savez-vous comment cela se passe au théâtre pour que le rideau se lève ? Eh bien, on frappe de cette façon-là : panpanpanpanpanpanpanpan-pan-pan-pan! Et cela ne rate pas : le rideau se lève!

Alors tous ensemble nous allons faire : panpanpanpanpanpan-pan-pan-pan! Espérons que cela donnera un résultat!

Attention! Tous ensemble (*Et le conteur entraîne la salle qui doit participer « aux trois coups ».*) : Panpanpanpanpanpanpan-pan-pan!

(Le truc réussit, et sur une musique allègre le taps s'ouvre rapidement. Des enfants cabriolent autour d'un bonhomme de neige presque terminé.)

UN ENFANT. — Il faut le finir!

TOUS. — Oui. Finissons-le! Finissons-le!

(On lui fabrique des yeux avec deux morceaux de charbon, un nez avec une carotte et, après lui avoir mis le traditionnel balai dans les bras, on lui plante une pipe sous le nez et on lui pose un chapeau haut de forme sur la tête. Hourrah collectif et ronde autour du chef-d'œuvre hivernal.)

TOUS

Ah! qu'il est grand! Ah! qu'il est beau!
Ah! qu'il est beau! Ah! qu'il est gros!
Le bonhomme de neige!
Plus gros que toi,
Plus gros que moi,
Plus gros que nous,
Plus gros que tous,
Le bonhomme de neige!

(Un chant de cloches domine celui des enfants. Ceux-ci alors suspendent leur ronde, écoutent et presque aussitôt se dispersent.)

(Les cloches ne sont plus qu'un fond sonore atténué.)

(Le conteur réapparaît.)

LE CONTEUR. — Le voici, notre bonhomme de neige... Les enfants l'ont abandonné, car c'était l'heure de rentrer. Mais lui, il reste là, avec sa pipe au bec et son chapeau haut de forme, là, planté, comme quelqu'un qui est bien décidé à attendre. A attendre quoi ? Vous allez le savoir, si vous voulez bien prendre la peine de regarder et d'écouter!

(Il disparaît.)

(Le bonhomme de neige est seul sous le clair de lune lumineux de décembre. Pas longtemps. Le son d'un harmonica se fait entendre, puis entre en scène celui que le conteur traitait de « galopin ». Il en a bien l'air. Mais le fait qu'il tire de son instrument une musique assez pimpante, peut, momentanément, le rendre sympathique au public.)

ROUGEBRIQUE. — Pas mal, n'est-ce pas ? Oui, j'ai un joli petit talent, on me l'a dit.

(On entend une voix en coulisse qui appelle : « Rougebrique ! Rougebrique ! » Il fait com-

prendre que c'est lui Rougebrique. La voix se rapproche : « Rougebrique ! Rougebrique ! » *Il fait signe que l'on ne trahisse pas sa présence, et il va se cacher derrière le bonhomme de neige. Maman entre, car c'est la maman de Rougebrique qui appelait, répétant sans cesse le nom de son fils. On doit comprendre qu'elle est inquiète. Elle passe. Rougebrique sort de sa cachette.)*

Un autre petit morceau d'harmonica! (*Et il joue quelques instants. Puis.*) Vous l'avez entendu, le monsieur au livre, tout à l'heure ? Ce monsieur qui se mêle de me présenter, comme si je n'étais pas assez grand pour me présenter tout seul. « Un jeune galopin », disait-il en parlant de moi. Galopin..., galopin..., je m'amuse à ma façon, je joue des tours pendables. Ça me plaît. Et ce qui plaît à Rougebrique, Rougebrique le fait. C'est à cause de mes cheveux, rouges comme de la brique, qu'on m'a donné ce nom-là. Sous ces cheveux pas ordinaires, il y a une tête, pas ordinaire, toute pleine d'idées, pas ordinaires non plus. Vous n'allez pas tarder à vous en rendre compte. Attendez... (*Il regarde autour de lui.*) Tenez, pas la peine d'aller loin : Ce bonhomme de neige! Regardez-moi ce tas tout blanc, si c'est ridicule. Ils se sont mis à dix ou à quinze pour le fabriquer, ils se sont donné froid aux mains pendant deux heures pour mettre debout ce monument grotesque. Et ils se sont crus très forts, très malins! Eh bien moi, moi tout seul, je vais leur montrer de quoi je suis capable! Leur bonhomme, en moins de deux minutes, je vais le liquider, ah, ah, ah, ah, ah, le liquider, c'est le mot! Comment ? Mais c'est très simple! Je vais être gentil, très, très gentil : je vais aller lui chercher un drap pour qu'il passe une bonne nuit! Bien au chaud, ah, ah, ah, ah, ah, ah! Vous saisissez ? Un drap, bien chaud! Un drap que j'aurai pris la peine de faire chauffer, gentiment, auprès du fourneau! Ensuite je viendrai le jeter sur le bonhomme! Ioup! Tordant! Ah, ah, ah! Charmante intention! Et quand ils reviendront, les gosses, plus rien. Leur cher gros Monsieur-tout-pâle aura disparu! Et moi, caché quelque part, je verrai leur tête et je rirai, je rirai! Ah, ah, ah, ah, ah, ah! Et vous pourrez rire aussi, vous, je ne vous le défends pas. Vous direz : Ah! La bonne trouvaille, c'est une trouvaille Rougebrique! Ah, ah, ah, ah, ah! A tout à l'heure!

(Il sort en jouant de l'harmonica. Peu de temps après c'est le silence. Paraît alors la petite fille, son fichu rouge sur la tête. Elle est triste et fatiguée.)

(Le metteur en scène peut choisir de faire apparaître le conteur. C'est comme l'on veut.)

La voix du conteur. — Vêtue de haillons, la tête sous son fichu rouge, cette petite fille, mes chers amis, vous la reconnaissez ? Il s'agit bien de la pauvre enfant dont nous parlions tout à l'heure, seule dans la vie, et mendiant son pain.

Mésange. — Personne..., personne pour moi, jamais personne. Le soir de Noël, personne! Tous au chaud, les petits enfants, et les plus grands et les aînés. Tous en famille, autour d'une table joyeuse, avec beaucoup de lumières et de bonheur. Tant mieux pour eux, tant mieux. Mais moi, je n'en peux plus d'être tant malheureuse. Les pieds dans mes sabots percés, les mains toutes rouges et le cœur, je crois, tout gelé. Pitié! Hélas! qui pourrait m'entendre, les volets sont fermés, partout. Et quand un passant me croise, il presse le pas pour s'éloigner plus vite. Quelqu'un..., je voudrais que quelqu'un s'arrête et m'écoute... et me réchauffe. J'ai si froid. (*Elle heurte le bonhomme de neige.*) Oh! Pardon, Monsieur... (*Elle se rend compte de quoi il s'agit.*) Un bonhomme de neige! Et j'ai failli avoir peur..., peur d'un bonhomme de neige. Bonjour, Monsieur le Bonhomme de neige! Au moins vous, vous ne vous sauvez pas quand j'approche. Je ne sais pas si vous allez comprendre, mais cela me fait plaisir de vous rencontrer ainsi, tout droit et tout blanc, dans la nuit! Vous allez rire peut-être, mais souvent j'ai pensé à un grand bonhomme bienveillant — aussi haut que vous — qui me prenait sous sa protection. Et plus rien de mauvais ne pouvait plus m'arriver. Et je m'endormais tranquille, enfin. Si vous le vouliez bien, Monsieur le Bonhomme de neige, je m'étendrais à vos pieds, votre balai me servant d'oreiller, toute confiante et prête à bien reposer. (*Elle approche.*) Merci, Monsieur le Bonhomme de neige. (*Elle le touche.*) Vous avez rudement froid vous aussi. Mais puisque vous m'acceptez auprès de vous, ce n'est rien, vous allez me réchauffer quand même. Vous avez l'air si brave avec votre gros nez rouge et vos yeux de charbon. (*Elle s'installe.*) Bonjour, Monsieur le Bonhomme!

(Une musique, berceuse et tendre, monte et l'endort.)

Le conteur. — Comme elle s'est dépêchée d'avoir confiance, comme elle s'est vite endormie. Bonhomme de neige qui existe à cause de toutes les mains d'enfants qui t'ont fait tel que tu es, je souhaite que tu restes debout à veiller notre petite amie, le plus longtemps possible. En effet, quel serait son désespoir si, au réveil, elle devait ne point retrouver près d'elle ce gros ami silencieux qui protège son rêve de Noël!

(Entre prestement Rougebrique et son drap.)

Rougebrique. — Ça n'a pas traîné : Voici le drap! Le drap bien chaud! (*Il aperçoit Mésange.*) Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça ? Une petite fille ? Elle dort ? (*Il veut la réveiller.*) Eh là! (*Mésange ne bouge pas.*) Elle dort bien! (*Au public.*) Faut-il la réveiller ? (*Réaction éventuelle du public.*) Elle ne doit pas avoir chaud! Dommage que ce drap ne soit pas pour elle. Mais non. Le drap, c'est pour lui. Lui, qui fait son malin avec ces 2 m 50 de hauteur. Attends un peu, mon bonhomme, on va te ramener à de plus modestes proportions! Ah! mais!

(Rougebrique jette le drap sur le bonhomme de neige et se recule pour juger de l'effet. Sous l'action de la chaleur supposée, le bonhomme se met à fondre. Rougebrique éclate de rire et se frotte les mains, sa mauvaise joie satisfaite.)

La voix du conteur. — Veux-tu te sauver, coquin! (*Rougebrique se sauve.*) J'ai réussi à lui faire peur, c'est déjà quelque chose!

Chers amis..., silence!... Ne réveillons pas notre petite malheureuse! Elle serait désespérée! Et vous ne voudriez pas qu'elle soit désespérée. Déjà, vous l'aimez bien. Chut...

(On entend en coulisse la voix de la maman : « Rougebrique! Rrougebrique! » *qui se rapproche.)*

Mon Dieu! On va la réveiller! Chhh..., chhh...

(Toujours : « Rougebrique! Rougebrique! » *et de plus en plus près.)*

Petits amis, faites chutt..., vous aussi... Que surtout on ne la réveille pas!

Maman, *entrant en scène.* — Rougebrique! Rougebrique, où es-tu ?

(Le public doit faire : Chhhut!)

Chut ? Pourquoi chut ? Il faut appeler Rougebrique avec moi! Que je le retrouve... C'est mon fils... Mon petit Rougebrique. Je ne sais pas où il est... (*Elle aperçoit Mésange.*) Tiens, il est là! (*Elle s'approche*

rapidement de Mésange.) Non, c'est une fille! Elle ne doit pas avoir chaud. Mais Rougebrique, où est Rougebrique! Appelez donc avec moi : Rougebrique! Rougebrique!... *(Elle sort et l'on entend encore son appel qui va s'éloignant.)*

La voix du conteur. — Chut! Attention! Elle a bougé notre petite fille... Elle a failli être réveillée! Tout en dormant, et dans le sommeil même, elle a senti qu'il s'était passé quelque chose. Ecoutez : elle rêve tout haut!

Mésange. — Monsieur le Bonhomme, où êtes-vous ? J'ai beau dormir, je sens bien que vous n'êtes plus là, près de moi! Monsieur le Bonhomme, est-ce que vous allez m'abandonner, vous aussi ? Ce ne serait pas bien, Monsieur le Bonhomme!

(La musique alors s'élève, enfonçant les voiles du merveilleux, et c'est d'elle un peu que nous attendons que notre public nous suive jusqu'au bout.)

La voix du conteur. — Si notre histoire était une histoire de tous les jours, elle finirait là et demain, à son réveil notre petite fille se trouverait entourée de cette vilaine boue que fait la neige fondue, elle se lèverait tristement pour s'éloigner dans l'hiver.

Mais notre histoire n'est pas une histoire de tous les jours, c'est un conte, un conte de Noël, et il peut s'y passer des choses merveilleuses.

Et jusqu'à présent nous n'avons rien vu d'extraordinaire.

Nous avons vu des enfants autour d'un bonhomme de neige danser une ronde.

C'était amusant, mais ce n'était pas extraordinaire.

Nous avons vu Rougebrique et son drap tout chaud.

C'était méchant, mais ce n'était pas extraordinaire.

Nous avons vu Mésange, car le nom de cette petite fille qui tremble dans l'hiver est celui d'un oiseau qui fête le beau temps, nous avons vu Mésange, s'endormir confiante dans la nuit de Noël.

C'était touchant, mais ce n'était pas extraordinaire.

C'est maintenant, n'est-ce pas, maintenant qu'il doit arriver un événement extraordinaire...

Regardons la place où le bonhomme de neige vient de fondre. Regardons bien le drap qui le recouvrait... Regardons...

Que se passe-t-il ? Le drap, croirait-on, vient de bouger. Mais oui, il a bougé! Quel est ce prodige ?

Neige, tantôt tombée du ciel, que deviens-tu en cet instant ?

Chers petits Amis, dans la nuit calme de Noël, voyez cette silhouette qui soudain se lève. C'est peut-être une fée ou c'est peut-être un ange; céleste apparition ou bon génie, qui es-tu ? Dis-nous ton nom ? Au fait qu'importe, claire visiteuse, nous vous appellerons Madame Neige, tout simplement. Vous venez, Madame Neige, pour protéger Mésange. Mésange l'a deviné dans son sommeil, elle a repris le chemin des beaux rêves.

Madame Neige. — Je pense au réveil de Mésange. Il faut lui rendre son bonhomme.

La voix du conteur. — Que fait donc Madame Neige ? Pourquoi ces gestes et ses signes ?

On dirait qu'elle jette son charme à quelqu'un pour l'attirer jusqu'ici... Mais oui... C'est cela. Je vois quelqu'un qui approche...

Madame Neige. — Les mauvaises actions, cela se paye.

La voix du conteur. — Voici Rougebrique. Il a fait vite. Il est là. *(Effectivement Rougebrique est entré en scène.)* Il avance, sans se rendre compte de rien.

Madame Neige. — A ton tour, Rougebrique, à ton tour! *(Elle indique à Rougebrique la place du bonhomme de neige.)*

La voix du conteur. — Voilà la punition! Comprenez-vous ce qui va se passer ? Suivez bien!

(Rougebrique va à l'emplacement du bonhomme de neige, se met à genoux, se glisse dans le drap et bientôt le drap se dresse, reprenant la forme qu'il avait lorsqu'il recouvrait le bonhomme de neige, deux fois plus haut que le galopin.)

Rougebrique transformé en bonhomme de neige! Quelle leçon!

Madame Neige. — Et le froid l'a réveillé! Il voit maintenant, il voit! Il comprend!

(Et Madame Neigne disparaît.)

(Maman se fait entendre à nouveau : « Rougebrique! Rougebrique! Où es-tu ? » *Puis, elle apparaît, portant deux paquets.)*

Maman. — Rougebrique! Impossible de le retrouver, ce soir! Quel garnement, quel mauvais enfant! Je n'en peux plus! *(Elle s'assied.)* Il n'arrête pas de me faire de la peine. En cette nuit de Noël, il trouve le moyen d'être sorti de la maison. J'entre dans sa chambre pour apporter ses cadeaux..., je trouve le lit défait, et plus de Rougebrique! Quelle misère! Où sera-t-il allé ? Je suis partie si vite pour courir après lui que me voilà dans la rue avec les deux paquets que je lui destinais! *(Un temps.)* Je l'avais cherché toute la soirée déjà. Vous m'avez peut-être vu passer. Puis il est rentré. Je n'étais pas trop surprise de le voir arriver enfin. Il venait pour les cadeaux. Alors je les ai vite préparés. Les mamans sont comme ça. Et quand j'entre dans la chambre..., plus là. Plus personne. *(Elle appelle.)* Rougebrique! Rougebrique! Je croyais avoir entendu du bruit. *(Elle écoute.)* Non. Je vais attendre. Il doit passer par ici, c'est le chemin. Pour patienter, je vais vous montrer les cadeaux que je lui destine. *(Elle défait un premier paquet.)* Tout d'abord, un bon chandail, que je lui ai tricoté moi-même. Il le voulait comme ça. Je crois l'avoir bien réussi. Pourvu qu'il lui plaise. C'est que, vous savez, mon Rougebrique, j'en dis un peu de mal, mais je suis sûr qu'il n'est pas mauvais au fond. Il se corrigera de ses défauts. Et un jour, il sera très bien mon fils; il n'y a pas de raison. *(Elle appelle.)* Rougebrique! C'est curieux, j'ai l'impression qu'il n'est pas loin. Rougebrique! *(Elle écoute. Rien ne bouge. Elle se met en devoir d'ouvrir l'autre paquet.)* L'autre cadeau, vous ne pourriez pas deviner! Je vous le donne en mille! Tenez : des gants de boxe. Et cela coûte cher. Mais en se privant un peu de ceci, un peu de cela, on arrive à faire assez d'économies pour faire plaisir à son fiston. Depuis un an, il en rêvait de ses gants de boxe. *(Elle refait les paquets.)* Il ne revient pas. *(Elle aperçoit Mésange.)* Tiens, mais la petite fille est toujours là. Peut-être l'aurait-elle vu passer. Si je la réveillais ? *(Elle secoue Mésange.)* Eh là! La petite! Réveillez-vous!... Eh là! *(Mésange se réveille.)* Ah! tout de même! Dites-moi, la petite, n'auriez-vous pas vu passer, par hasard, un jeune garçon ?...

Mésange. — Rougebrique ?

Maman. — Rougebrique, oui, c'est ça. Vous l'avez vu ?

Mésange. — Oui, Madame, je l'ai vu. En rêve.

MAMAN. — Vous vous moquez de moi ?

MÉSANGE. — Non, Madame, je vous assure.

MAMAN. — Où est-il alors ?

MÉSANGE. — Là, Madame! *(Elle indique le bonhomme de neige, recouvert.)*

MAMAN. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Un drap ? Mais vous êtes folle ma petite fille! Mon fils n'est pas là, en pleine rue, la nuit, caché sous un drap! Qu'y a-t-il sous ce drap ? *(Elle va regarder.)* De la neige. De la neige, tout simplement! Un bonhomme de neige! Mais au fait, pourquoi sous un drap! Et ce drap, d'où vient-il ?

MÉSANGE. — Je ne sais pas, Madame!

MAMAN, *qui a regardé le drap de près.* — Mais je le reconnais! Il est à moi, ce drap! Vous me l'avez pris!

MÉSANGE. — Oh! Madame! Comment pouvez-vous croire ?...

MAMAN. — C'est bien simple : je vous trouve ici, toute seule, un drap m'appartenant à côté de vous... Et quelle idée : voler un drap!

MÉSANGE. — Mais ce drap, je ne vous l'ai pas pris, Madame. Je ne suis pas une voleuse!

MAMAN. — Qui me le prouve ?

MÉSANGE, *au public.* — Enfin, voyons...
(Réaction possible de la salle.)

MAMAN. — Et mon fils ? Où est mon fils ?

MÉSANGE. — Laissez-moi parler à Madame Neige.

MAMAN. — Madame Neige ? Qui est-ce ?

MÉSANGE, *parlant à Madame Neige, invisible.* — Madame Neige... Madame Neige... Vous m'entendez ? Bien, Madame Neige. Oh! Madame Neige, tant pis pour mon bonhomme!... Je souhaite, oui, je souhaite vivement voir revenir Rougebrique que sa maman réclame. Oui, Madame Neige. Certainement, Madame Neige.

MAMAN. — Mais vous avez complètement perdu la tête, ma pauvre petite!

MÉSANGE. — Attendez, Madame! Regardez!

(Et voilà le bonhomme de neige qui, comme la première fois, se met à fondre sous le drap. Bientôt Rougebrique, libéré, apparaît.)

ROUGEBRIQUE, *se précipitant dans les bras de sa mère.* — Maman! Maman!

MAMAN. — Toi! Mon fils! Mon petit! Elle disait vrai! *(Elle l'embrasse.)* Viens, allons-nous-en!

ROUGEBRIQUE. — Non, maman. Pas comme ça. Un instant. Regarde-la un peu, cette petite.

MAMAN. — Eh bien ?

ROUGEBRIQUE. — J'ai appris beaucoup de choses là-dessous. A mieux voir et à mieux comprendre ce qui se passe autour de moi. Cette petite fille est très malheureuse, et je la plains.

MAMAN. — Mon cher petit Rougebrique, je savais bien que tu étais un brave cœur. Tiens, voilà tes cadeaux. Tu sais, ce que tu souhaitais pour Noël!

ROUGEBRIQUE. — Je n'en veux pas. Je ne mérite rien.

MAMAN. — Je me suis donné tant de mal pour faire ton tricot!

ROUGEBRIQUE. — Donne-le à cette petite fille, maman.

MAMAN. — Que fera-t-elle de ton tricot ?

ROUGEBRIQUE. — Prends, Mésange!

MÉSANGE. — Moi ?

ROUGEBRIQUE. — Oui, prends! Que voulais-tu pour Noël ?

MÉSANGE. — De belles chaussures.
MAMAN. — C'est un tricot!

ROUGEBRIQUE. — Prends. *(Elle prend le paquet.)* Et regarde! *(Elle regarde, ce sont des chaussures.)* Et prends aussi l'autre paquet!

MAMAN. — Ce sont tes gants de boxe!

ROUGEBRIQUE. — Mes gants de boxe! *(Il a une hésitation.)* Prends quand même, Mésange.

MÉSANGE. — Je voulais un manchon.

MAMAN. — Alors, ça n'ira pas!

ROUGEBRIQUE. — Ouvre.

(Elle ouvre le paquet : c'est un manchon! Elle pleure de bonheur.)

MAMAN. — Petite, approche un peu. Figure-toi une chose, il y a de cela longtemps, mais je ne l'ai pas oublié, un soir d'hiver comme celui-ci, une petite fille que j'aimais s'est éteinte dans son berceau. Chez nous, ce n'est pas grand et je ne suis pas riche, mais si tu voulais venir la remplacer, je crois que nous serions heureux maintenant tous les trois!

(Les cloches reprennent à grandes volées et les trois personnages s'éloignent. Le conteur, alors, réapparaît. Il a toujours son livre, et fait celui qui en tourne la dernière page.)

LE CONTEUR. — Ainsi se termine l'histoire du Bonhomme de neige, de Mésange et de Rougebrique. Celui que j'appelais un galopin est devenu le meilleur garçon du monde. Quant à Mésange, toute heureuse, elle soigne la maman de Rougebrique comme s'il s'agissait de sa propre mère. Elle n'a plus froid ni aux mains, ni au cœur. Pour ce qui est du Bonhomme de neige, à la fin de l'histoire, il a complètement disparu. Mais il ne serait pas sage de s'en attrister. Les enfants, demain, en referont un autre et, l'an prochain, il y aura un nouveau conte de Noël pour nous émouvoir et pour nous donner des raisons d'espérer!

RIDEAU

" Théâtre de choc ", *au Grand-Guignol ;* " Théâtre d'essai ", *à la Comédie de Paris.*

Voici près de soixante ans que, sur l'emplacement d'une chapelle où prêcha, dit-on, le célèbre orateur sacré, le Père Didon, se commettent les crimes les plus abominables, les supplices les plus raffinés que les imaginations les plus dépravées aient jamais conçus et perpétrés. Et cela, au vu et au su de tout le monde. Mieux, avec les encouragements d'une foule insatiable...

De fait, un spectacle du Grand-Guignol n'est pas un spectacle comme les autres. Il fait partie d'un genre à part qui a eu l'honneur de fournir un adjectif à la langue française. Un drame grand-guignolesque signifie que le sang coule à flot sur la scène et que, dans la salle, les âmes sensibles s'évanouissent dans les bras du médecin de service. Depuis près de soixante ans, on va au Grand-Guignol comme on va à l'Opéra ou aux Folies Bergère. Peu importe le programme puisque seul compte « l'effet de choc ».

Il est évident qu'un genre dramatique basé uniquement sur l'horreur physique ne permet guère le renouvellement. Et il faut bien dire que, depuis dix ans, ces sortes de variations sanglantes paraissaient singulièrement dépassées. Pourtant, avec un courage digne de forcer la réussite, Raymonde Machard, comme directrice, et André-Paul Antoine, comme auteur, ont essayé de donner une forme vivante (si l'on peut dire) à ce qu'ils appellent, précisément, le Théâtre de Choc.

Quatre courtes pièces de ce dernier constituent la première illustration de la nouvelle théorie. Conservant le principe de l'alternance (une pièce comique, une pièce tragique), André-Paul Antoine plonge le public dans l'action en la transportant indifféremment, de la scène dans la salle et vice versa.

Après un lever de rideau plein de fantaisie, on pénètre dans la partie grand-guignolesque du programme avec une anticipation scientifique, *Adieu la terre,* au cours de laquelle on assiste aux dernières heures du dernier couple humain, d'après l'an 2.000, à bord d'une fusée intersidérale. La mort des deux derniers représentants de l'humanité, par des rayons cosmiques qui paraissent doués d'intelligence, est d'un effet saisissant grâce à une réalisation sonore et lumineuse particulièrement réussie. Puis, une charmante comédie en un acte, *Je suis seule ce soir...*, permet de reprendre souffle et d'apprécier le charme et la voix (car elle chante) de son interprète, Janine Favier.

Mais l'on revient vite aux affaires sérieuses, avec *Call-Girls,* drame qui pourrait porter en sous-titre : ou l'art d'assassiner les filles par un lord anglais sadique. Et cela, dans une ambiance funèbre digne d'Edgar Poe. Dans cette pièce, André-Paul Antoine a voulu montrer qu'il connaissait, également, les règles du Grand-Guignol traditionnel. Dans la salle, les spectatrices ferment les yeux d'épouvante et les spectateurs attendent le viol final... Le rideau tombe avec la dernière rafale de mitraillette, les cadavres jonchent la scène. Et le public s'écoule, satisfait d'avoir retrouvé le grand frisson.

★

A la suite d'Antoine (celui du « Théâtre Libre »), de Lugné-Poe (celui de « L'Œuvre ») et de Firmin Gémier (celui qui jeta les bases du Théâtre National Populaire), André Certes tente, aujourd'hui, la grande aventure et inaugure, dans la petite et confortable salle de la Comédie de Paris, un Théâtre d'Essai qui doit permettre aux jeunes auteurs, comme aux jeunes metteurs en scène, de faire leurs premières armes dans les meilleures conditions techniques. Horaire et prix des places ont été calculés pour mettre le Théâtre d'Essai à la portée du plus grand nombre.

Reste maintenant à le juger sur les œuvres. La première présentée ne manque pas d'intérêt. Il s'agit d'une pièce en quatre actes d'un nouvel auteur, Pierre Henri-Roux : *A corps perdu.* La pièce tourne autour du personnage central de Léone, une maîtresse-femme qui dirige un fameux restaurant au bord d'une route fort fréquentée. Léone est une femme passionnée. Alors qu'elle rudoie ses deux filles, son personnel et ses clients, sa tendresse exclusive va à son fils, Georges, qui poursuit loin d'elle des études coûteuses. Léone veut qu'il devienne « quelqu'un »... Aussi est-ce pour elle l'effondrement de tous ces rêves maternels lorsque ce fils chéri vient lui annoncer que, touché par la grâce, il a décidé de se faire prêtre. Sentant Georges lui échapper, Léone, dans un mouvement de colère, le chasse de sa maison. Georges s'en va.

Quelques instants plus tard, on le retrouve à moitié mort, dans un fossé, sa moto ayant percuté contre un arbre. Léone voit dans cet accident la manifestation d'un Dieu qui lui dispute son enfant. Elle vend son restaurant, transforme sa vie et celle de ses proches pour « gagner » la guérison de son fils. Mais Georges meurt après de longues souffrances. Dès lors, Léone ne pense plus qu'à se venger sur les autres d'un malheur qu'elle considère comme injuste. Elle se lance, « à corps perdu », dans une vengeance aveugle qui la sépare de ses filles et la mure, à jamais, dans une solitude tragique.

Disons-le tout de suite, si le rôle écrasant de Léone n'était tenu à bout de bras par une Valentine Tessier admirable, magnifique d'autorité et de passion contenue, la pièce de Pierre Henri-Roux frôlerait dangereusement le mélodrame. Mais Valentine Tessier parvient à faire de *A corps perdu* un drame poignant qui emporte l'adhésion du public en dépit du caractère odieux de son personnage.

Grâce à elle, grâce à la mise en scène précise de Pierre Valde, grâce à une vaillante troupe d'où se détachent, aux côtés de Valentine Tessier, Sophie Mallet, la serveuse au grand cœur, et Marc Mays, un dadais filiforme dont Léone fait son gendre pour le mieux humilier, le Théâtre d'Essai débute par un coup de maître... Il prouve, ainsi, son utilité indéniable et nous souhaitons aux jeunes auteurs qui succéderont, chaque mois, à Pierre Henri-Roux sur la scène de la Comédie de Paris, d'avoir leur chance aussi bien défendue. Et la bataille livrée « à corps perdu » par le Théâtre d'Essai sera définitivement gagnée...



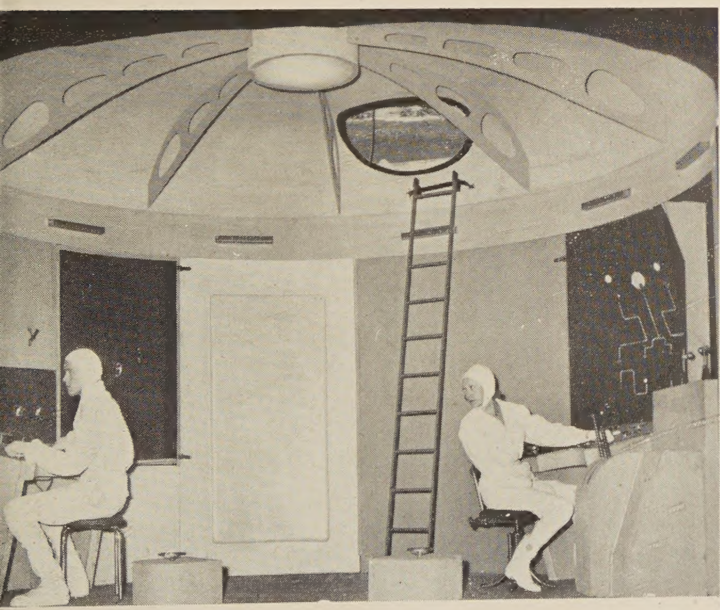


COMTE : « *Ah! vois-tu, Titine, mon rêve est d'habiter Paris!* »

ERNEST (André Wéber) : « *Ernest!... Le petit Ernest... Rappelle-toi... Chonchon...* »
MARIA : « *Chonchon!... Mince alors, ce que tu as vieilli!* »

QUELQUES SCÈNES DE « JULES »

SPECTACLES DE PARIS



Dans *Adieu la Terre*, au Grand-Guignol, André-Paul ANTOINE tente d'explorer les possibilités dramatiques que sont susceptibles d'apporter à la scène les procédés nouveaux de la lumière et du son pour réaliser sur les nerfs du spectateur des effets de choc. Jean-Pierre DUCLOS et Janine FAVIER se prêtent à cette expérience du XXᵉ siècle...

Valentine TESSIER et Pierre VALDE, la première par sa magistrale interprétation, le second par sa mise en scène précise et précieuse, apportent à Pierre-Henri ROUX le poids décisif de leur expérience pour sa première pièce : *A Corps perdu*. Grâce à eux trois, le Théâtre d'Essai, lancé par André CERTES, a pris un bon départ à la Comédie de Paris.



l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

●

A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs trois bonnes nouvelles :

1° A partir de cette année ils recevront 23 numéros par an au lieu de 20, soit 2 numéros par mois, à l'exception du mois d'août où ils n'en recevront qu'un seul ;

2° A partir du présent numéro les abonnés à 2.600 fr. recevront onze fois par an, encarté dans leur numéro, un « masque » d'acteur, signé en exclusivité pour L'AVANT SCENE par Thérèse Le Prat ;

3° Malgré ces améliorations, le prix de chaque numéro sera diminué pour nos abonnés; en effet, l'abonnement étant porté de 2.400 à 2.600 fr. seulement, le prix du numéro passe de 120 à 113 fr. (en couverture cartonnée).

Nous attirons l'attention de nos abonnés sur l'existence de deux catégories d'abonnement (23 numéros au lieu de 20 à partir de 1956) :

1° L'une à 2.200 francs, avec couverture légère ;

2° L'autre à 2.600 francs, avec couverture cartonnée, papier fort et encartage, 11 fois par an, d'une magnifique photo d'artiste signée par Thérèse Le Prat.

La seconde catégorie connaît une faveur très grande dans notre public. A tel point que nous n'enregistrons plus de nouvel abonnement à 2.200 francs. *Toutefois, pour nos anciens abonnés, nous avons conservé la première catégorie à* 2.200, *leur laissant ainsi la possibilité de choisir. Nous nous permettons cependant de recommander à nos abonnés de renouveler leur abonnement, lorsqu'il viendra à expiration, dans la catégorie à* 2.600 fr.. *Les avantages obtenus ont une valeur supérieure aux* 400 *francs de différence. Ils ne seront certainement pas déçus.*

Dans notre numéro 127 :

« **L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE** », pièce en quatre actes, par Oscar WILDE,
adaptation de Michelle LAHAYE. Cette pièce, créée au Théâtre Hébertot, continue sa brillante carrière au Théâtre Daunou.

« **LE PARIA** », pièce en un acte d'Auguste STRINDBERG,
adaptation de Michel ARNAUD (Théâtre de l'Œuvre).

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCÈNE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00
POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES
Abonnement : 390 francs belges — C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE
Abonnement : 40 francs — C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : LE MEUR, 7, cours Lyautey, Rabat
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat
Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale —
6, r. Gambetta, Le Mans. — 35.300

Prix : **150** francs
ETRANGER : 200 francs

Le Directeur-Gérant :
A. SOREL DE NEUFCHATEAU.